



HAL
open science

Écrire l'histoire des Hausas du Niger

Maria Servant

► **To cite this version:**

| Maria Servant. Écrire l'histoire des Hausas du Niger. Histoire. 2021. dumas-03414089

HAL Id: dumas-03414089

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03414089v1>

Submitted on 4 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
UFR 09 - Histoire

Année 2020-2021

Écrire l'histoire des Hausas du Niger

Maria Servant

Mémoire de master 1 sous la direction de Bertrand Hirsch

Écrire l'histoire des Hausas du Niger

Abstract

Ce travail s'interroge sur les moyens dont on dispose pour écrire l'histoire des Hausas du Niger. Cette région étant restée en marge des grands états d'Afrique de l'ouest, le problème des sources, classique en Afrique subsaharienne, y est particulièrement aigu, d'autant que le centre de gravité du pays hausa est au Nigeria. Après une étude de cette question des sources, ce travail résume l'histoire des différentes entités hausas de l'espace nigérien. Il dresse ensuite un état des lieux de ce qu'on sait et des interrogations qui demeurent concernant quelques grandes questions : l'origine des Hausas, le développement des cités-états, l'islamisation, le commerce, l'esclavage.

Table des matières

Abstract	2
Table des matières	2
Introduction	4
Organisation de ce document	5
Présentation du Niger	5
Hausa : un peuple et une langue	7
Sources	14
Rareté des sources disponibles	14
Premières mentions du monde hausa	14
Sources écrites	15
Les sources écrites endogènes	17
Sources africaines exogènes	23
Les récits des voyageurs européens	28
Sources archéologiques	32
Historiographie	38
Époque coloniale	38
Le temps des indépendances	40
Histoire politique, histoire « globale », études économiques et sociales	44
Nouvelles approches et pluridisciplinarité	44
Aperçu de l'histoire des Hausas	47
L'espace hausa nigérien	49
Katsina et sultanat de Maradi	49
Gobir	50
Les états tsosébaki	52
Sultanat de Damagaram	58

L'Ader	58
Grandes questions	64
Origines	65
Origine du peuple Hausa, et de sa langue	65
Formation des états hausas	66
Islam et islamisation	68
Introduction de l'islam en pays hausa	69
Animisme en pays hausa	74
Une islamisation toujours superficielle au XIXe siècle	75
Commerce	78
Esclavage	81
Introduction	81
L'esclavage en pays hausa : un phénomène ancien	82
L'esclavage en pays hausa au XIXe siècle : étude du sultanat de Zinder	83
Traite transsaharienne	88
Traite trans-atlantique	88
Utilisation locale des esclaves	89
Conclusion	90
BIBLIOGRAPHIE	92
ANNEXE I : récit d'origine et légende de Bayyajida	94
ANNEXE II : extraits du récit de voyage de James Richardson	95
Situation politique dans le sud du Niger/nord du Nigéria	95
Sur l'animisme :	95
Sur l'état de l'islamisation dans le Damagaram	96
Au sujet des animistes à Zinder	97
La capture d'esclaves dans le sultanat de Damagaram	97
Le commerce d'esclaves	98
ANNEXE III : Les récits d'esclaves ou anciens esclaves	100
Témoignage de Dorogu	100
Témoignage de Bratz	100
ANNEXE IV : chronique de Kano	101
L'islam à Kano sous le Règne de Yaji	101
Islam à Kano sous le règne de Muhammed Rinfa	101
ANNEXE V : les sources islamiques	104
Islamisation en pays Hausa	104
Les souverains du Gobir	104
ANNEXE VI : Liste des souverains de Gobir	107
Manuscrit D, chronique d'Agadez, traduction d'Urvoy	107
Boubou Hama, Histoire de Gobir et de Sokoto	108
Liste de Landerloin	109
Table des matières détaillée	110

Introduction

L'histoire du Niger est assurément riche, mais elle semble difficile à appréhender et, avais-je l'impression en commençant ce travail, peu racontée. C'est qu'on a affaire, avec le Niger, à une construction issue du partage colonial, vaste étendue à cheval sur le Sahara et le Sahel, entre Afrique du nord et Afrique noire, et qui n'a jamais été au centre d'un de ces espaces politiques puissants qui ont vu le jour à sa proximité : Mali puis empire songhaï à l'ouest, Kanem Bornou à l'est, Touaregs au nord, cités-états Haussa au sud. Passons sur les sites préhistoriques du Sahara qui rappellent un temps où ce qui est aujourd'hui un désert était encore une région fertile, et sur quelques mystérieuses civilisations pré-islamiques, comme celle des terres cuites de Boura. La connaissance de la période médiévale se confond souvent avec les récits consacrés à des héros quasi légendaires, comme Zabarkan et Mali Béro, ancêtres mythiques des Jermas, ou Bayajida chez les Hausas. A l'époque pré-coloniale, la région est un carrefour où se côtoient, se mêlent, commercent ou s'affrontent tout à tour les Kanuris, l'empire songhai ou leurs descendants Jermas, les cités-états haussas, les Peuls, et les Touaregs. Elle est un lieu de rencontre, d'échanges ou de confrontation entre peuples nomades et sédentaires, éleveurs et cultivateurs, musulmans et animistes. La colonisation, tardive, est marquée par une résistance vigoureuse (et un événement de sinistre mémoire, la mission Voullet-Chanoine, avec l'épisode de la lutte de Sarraounia Mangou). L'étude des relations entre cette mosaïque de peuples peut aider à mieux comprendre la situation d'une zone géographique aujourd'hui déstabilisée par les mouvements islamistes de la zone saharo-sahélienne.

Comment s'est écrite - ou comment écrire - l'histoire du Niger ? Tel est le sujet que nous voulions traiter. Mais il nous fallait réduire le cadre de cette étude : pas possible de dresser un état des lieux de la recherche sur l'ensemble des peuples du Niger. C'est pourquoi nous avons décidé de nous intéresser aux Hausas à l'époque pré-coloniale. Les Hausas représentent environ 55% de la population nigérienne actuelle. Nous n'en avons pas conscience en commençant, mais il y a là un risque : le risque d'écrire une histoire ethno-centrée, un problème classique en historiographie africaine, comme nous avons pu le constater.

Comme c'est souvent le cas en Afrique subsaharienne, une problématique importante est celle des sources, et la partie consacrée à l'historiographie reviendra longuement sur ce sujet, et sur la question de l'utilisation des sources orales et issues de la tradition.

Le problème du manque de sources est, dans notre cas, accentué par le fait que le pays haussa nigérien, situé au centre de la bande sahélienne au sud du Niger, ne constitue pas le centre de gravité de l'espace haussa. Le Hausa nigérien est en marge du « Kasar Hausa » : les villes les plus importantes sont au Nigéria, et c'est là que se trouvent les principales sources issues de la tradition. Le Nigéria, anglophone, se trouve aussi être le géant économique de la région. Ce qui explique que ce soit là qu'a été produit l'essentiel de la recherche académique concernant le monde haussa, avec de grands historiens comme Paul Lovejoy, John Sutton, John Hunwick. Mais ceux-ci, naturellement, ont eu tendance à privilégier les royaumes situés au Nigeria, qui se trouvent être les

plus importants. D'où un certain déficit en études consacrées à la partie proprement nigérienne de l'espace hausa : Damagaram, Ader, espace tsotsébaki... La plupart des travaux qui lui sont consacrés proviennent des chercheurs nigériens (Djibo Hamani, Maman Saley etc), et de quelques Français, historiens comme Camille Lefevre, anthropologues comme Nicole Echard, etc.

Organisation de ce document

Avant de rentrer dans le vif du sujet, il nous faut préalablement faire en introduction une présentation du contexte. Nous décrivons l'espace géographique nigérien avec ses grandes caractéristiques. Puis nous essayons ensuite de définir ce que signifie le terme « Hausa » - on a affaire à la fois à un peuple et une langue.

Après cette partie introductive, une première partie est consacrée aux sources - un élément difficile en histoire subsaharienne. Une deuxième partie est historiographique. Nous donnons ensuite une brève histoire générale des Hausas, avant de traiter dans une quatrième partie l'histoire du pays hausa nigérien et des différentes entités qui l'ont constitué. La suite se consacre à plusieurs grandes questions touchant l'histoire des Hausas : soit que ce soit des questions sans réponses, soit qu'elles revêtent à nos yeux une importance particulière. Chacune est abordée dans une section distincte : « Origines » (qui traite de l'origine des Hausas, de leur langue, et de la formation des cités-états), « Islam et islamisation », « Commerce », « Esclavage ».

Présentation du Niger



[https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Niger_\(orthographic_projection\)](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Niger_(orthographic_projection)) Public domain
Author Marcos Elias de Oliveira Júnior

Des conditions climatiques contraignantes

Le Niger est un pays d'Afrique de l'ouest, enclavé, à cheval sur le Sahel et le Sahara. Il se trouve donc dans une zone qui, depuis l'assèchement du Sahara, est soumise à des conditions climatiques marquées par la sécheresse. Sur une période longue, on peut dire aussi que la zone est marquée par

un assèchement, qui a conduit à la formation d'un vaste désert, mais pour la période qui va essentiellement nous occuper - disons, les deux derniers millénaires - la zone est une zone sèche voire aride, où les conditions sont plutôt difficiles pour l'occupation humaine, où l'agriculture est soumise aux aléas de la pluviométrie, et où l'eau est une question cruciale - un fait qu'on retrouve dans les légendes traditionnelles, où les mythes liés à l'accès aux points d'eau (souvent gardés par des serpents mythiques) sont récurrents. La paléoclimatologie permet aujourd'hui de faire un historique assez précis du climat de la région. L'assèchement n'a pas été régulier et continu : à une période d'assèchement peut succéder des moments où la pluviométrie augmente, et ça a été le cas y compris au cours des deux derniers millénaires¹. La limite nord de la zone permettant la culture sous pluie a ainsi fluctué (elle se situe aujourd'hui dans la partie nord de l'Ader, qui est justement la partie la plus au nord de la zone hausa actuelle). Ces variations se sont accompagnées de migrations des populations pratiquant le pastoralisme ou la culture (vers le sud quand la pression climatique devenait trop intense, vers le nord quand s'ouvraient de nouveaux espaces habitables). Tandis que d'autres populations adaptaient leur mode de vie à des conditions nouvelles.

Pour résumer : comme partout évidemment, l'environnement a un impact important sur le développement des sociétés et l'histoire des peuples, mais il faut garder à l'esprit que dans le cas qui nous occupe, les conditions sont contraignantes pour les hommes qui y vivent.

Entre Afrique du nord et Afrique noire

Le Sahara constitue la frontière entre Afrique du nord et Afrique noire - une frontière qui, bien sûr, comme toute frontière, peut être traversée. C'est une zone de contact entre deux mondes. Une zone de contacts qui peuvent être conflictuels mais c'est, surtout, une zone d'échanges à longue distance.

Point de jonction entre mondes nomade et sédentaire

La zone sahélienne est aussi le point de jonction entre les mondes nomades et sédentaires, entre pasteurs et agriculteurs. Ces mondes se côtoient : les zones de pâturage extensifs et les zones cultivées se touchent et se mêlent. Les contacts entre nomades et agriculteurs sont parfois tendus (question de la divagation des troupeaux sur des zones cultivées). Néanmoins, les peuples vivent souvent côte à côte, parfois dans les mêmes villages : Touaregs et Hausas, Hausas et Peuls, Peuls et Jermas.

La thèse de Jérôme Bernusou² consacre son chapitre 6 à la question : « Nomades et sédentaires : les relations entre les peuples du Nord et du Sud nigérien ». Il note que c'est un thème essentiel de « l'histoire nationale » nigérienne.

¹ Maley Jean et Vernet Robert, *Peuples et évolution climatique en Afrique nord-tropicale, de la fin du Néolithique à l'aube de l'époque moderne*. Afriques, débats, méthodes et terrains d'histoire 2013

² BERNUSSOU, Jérôme, *Histoire et mémoire au Niger: De l'indépendance à nos jours*. Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2009

Un pays multi-ethnique

Création issue du partage colonial, le Niger, comme la plupart des pays africains, est un pays multi-ethnique. Les principales populations sont les Hausas (majoritaires dans le centre de la zone sahélienne du Niger), les Jermas-Songhaï (à l'ouest, le long du fleuve, et jusqu'à Dosso, résidence du Jermakoye), les Peuls (disséminés sur tout le territoire), les Touaregs (occupants de la zone saharienne), les Kanuris (à l'est), les Gourmantchés (en frontière avec le Burkina Faso). Chacune de ces ethnies a traditionnellement ses caractéristiques propres : les Touaregs sont nomades, les Peuls sont éleveurs, les Jermas sont agriculteurs (ou pêcheurs), les Hausas sont souvent artisans ou commerçants.

Hausa : un peuple et une langue

L'ethnie hausa est majoritaire au Niger. Avec environ 9 millions de personnes, elle représente 55% de la population.

Ce peuple n'est pas cantonné au Niger.

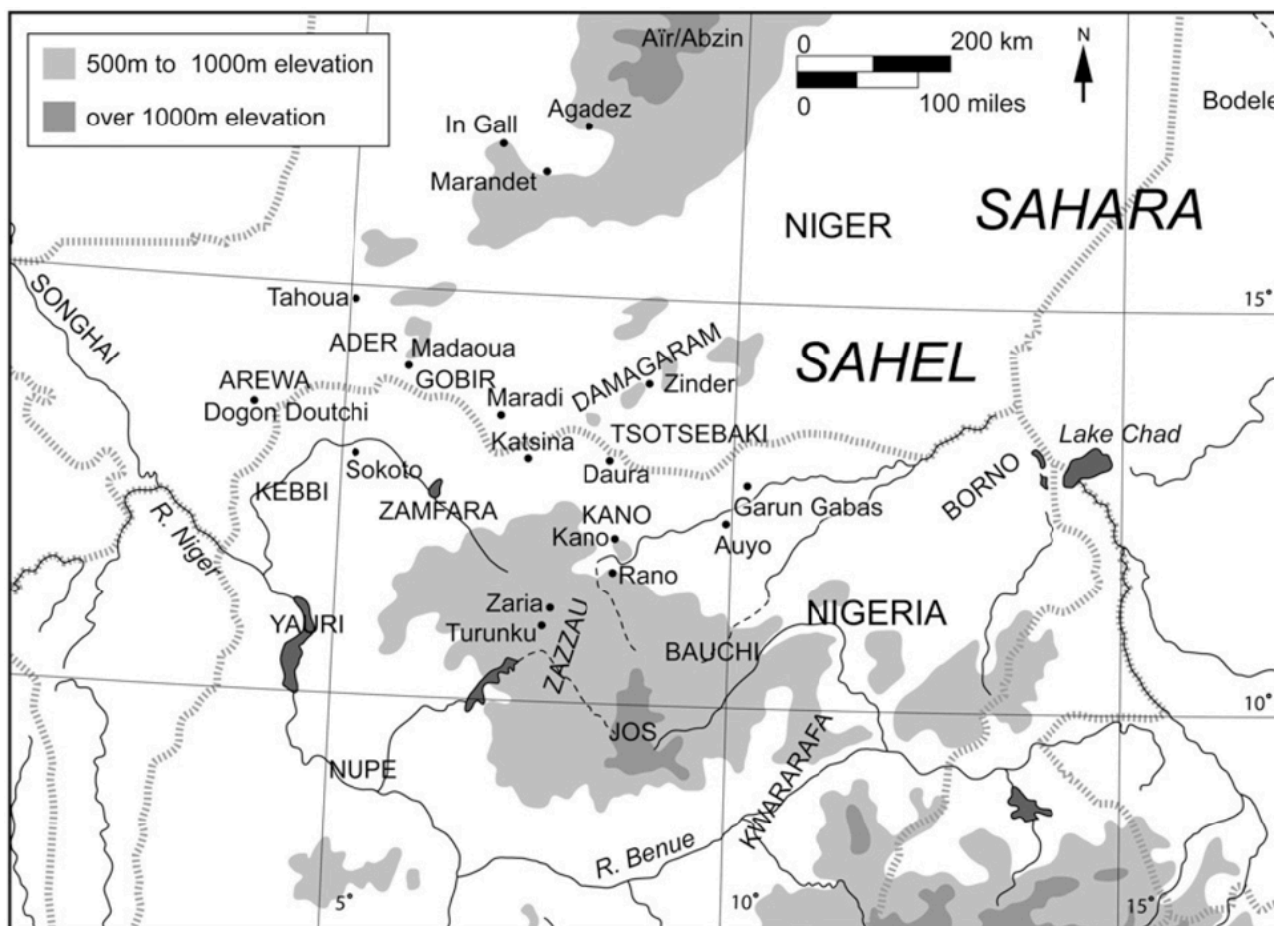
Au Nigeria, il compte 30 millions d'individus, soit 22% de la population. Il est une des ethnies importantes de ce pays, et c'est l'ethnie principale du nord du Nigeria.

La langue hausa est la langue la plus parlée d'Afrique de l'Ouest. C'est la langue maternelle de plus de 40 millions de personnes. Elle est également employée comme seconde langue par 20 millions de personnes. C'est une langue véhiculaire qui sert pour le commerce et son usage est donc extrêmement répandu.

Peut-on parler de nation hausa ? Toujours est-il qu'il n'y a jamais eu d'entité politique hausa unifiée au cours de l'histoire. On parle de « Kasar hausa » pour désigner l'espace régional bastion des Hausas, dans lequel se sont développées les cités-états, qui sont toujours restées indépendantes les unes des autres (ou alors, éventuellement, soumises à des puissances extérieures).

En un sens, cela n'est pas sans rappeler le cas de la Grèce antique et de ses cités, toutes indépendantes, mais partageant la conscience d'appartenir à un espace culturel commun.

Si on décide d'écrire l'histoire des Hausas, une question dès lors est : de quoi ou de qui essaye-t-on d'écrire l'histoire ? d'un peuple, d'un groupe linguistique, d'une culture ? Qui en sont les membres ? Sont-ils marqués par la conscience d'être Hausa ? Existe-t-il une identité hausa ? S'agit-il d'une construction interne, ou externe ?



L'espace hausa.

(In HAOUR, Anne, ROSSI, Benedetta, HAUSA IDENTITY : LANGAGE, HISTORY, AND RELIGION in HAOUR, Anne, ROSSI Benedetta (dir), Being and Becoming Hausa)

De la difficulté de définir la notion de « Hausa »

Ces questions sont discutées dans un ouvrage collectif dirigé par Anne Haour et Beneditta Rossi et intitulé *Being and Becoming Hausa* :

« Les articles de ce volume examinent, sous différents angles et perspectives disciplinaires, le processus consistant à devenir hausa - la définition progressive des individus ou des sociétés en tant que hausa ("Être hausa"), et l'incorporation de différents groupes dans l'ensemble hausa ("Devenir hausa").»³

Anne Hour et Beneditta Rossi soulignent la difficulté de définir ce qu'est être hausa, du fait de la plasticité de cette identité.

³ voir HAOUR, Anne, ROSSI, Benedetta, HAUSA IDENTITY : LANGAGE, HISTORY, AND RELIGION in HAOUR, Anne, ROSSI Benedetta (dir), *Being and Becoming Hausa*, 2010, p 21 « The papers in this volume discuss, from different angles and disciplinary perspectives, the process of becoming Hausa—the progressive definition of individuals or societies as Hausa ('Being Hausa'), and the incorporation of different groups into Hausa ('Becoming Hausa') »

Certains définissent l'identité hausa simplement comme une « *formation culturelle à l'intérieur de la civilisation soudanaise* ». C'est ce que nous dit Guy Nicolas en 1975 dans un article intitulé : les catégories d'ethnies et de fractions ethniques.

Des administrateurs coloniaux comme Charles Temple, administrateur britannique dans le Nord du Nigéria, assimilent l'identité hausa à la langue.

Pour l'historien nigérien Saley Maman, la langue est évidemment importante mais elle est insuffisante, ne serait-ce que pour identifier qui est hausa et qui ne l'est pas, puisque la langue haussa est aussi souvent parlée par des personnes qui ne sont pas Hausas :

« De nos jours comme le précise bien un de nos informateurs, en l'occurrence le chef du canton de Dogo, il nous est très difficile de dire qui est hausa et qui ne l'est pas à cause du métissage. En effet le critère linguistique en lui seul n'est pas suffisant pour reconnaître un hausa d'un non hausa car même les non-haoussa parlent parfaitement la langue haoussa »⁴

Diversité du monde haoussa

Les travaux des linguistes, des anthropologues et des historiens montrent à quel point il est difficile de déterminer les traits caractéristiques des Hausas, tant la diversité est importante au sein de la société et tant les différences sont importantes entre communautés ou entre espaces régionaux : « *La société de langue haoussa se caractérise par des différences importantes d'une région à l'autre, et elle comprend des groupes aux modes de vie et aux traditions distincts* »⁵. (Et on constate l'existence de catégories pour classer les individus au sein de la société haoussa : musulman/azna, origine, etc.)

L'historien nigérien Saley Maman s'intéresse aux scarifications comme signe caractéristique de l'identité : « *Certes les scarifications, en milieu africain, remplissent diverses fonctions notamment religieuses, sociales et culturelles, cependant elles ne demeurent pas moins de véritables cartes d'identité marquant l'appartenance à un groupe clanique ou ethnique bien précis* ». Si il y a bien des scarifications qui permettent d'identifier les Hausas, ces scarifications traduisent aussi la présence de distinctions identitaires au sein du monde haoussa. Dans les cités-états, on voit ainsi qu'il y a une distinction qui s'est installée en fonction « *de l'origine géographique et du lien supposé avec les anciennes structures politiques* ».

⁴ SALEY, Maman, *Contribution à l'étude de l'histoire des Hausa: les Etats tsotsebaiki des origines* [Thèse de doctorat], Histoire, Université libre de Bruxelles, Faculté des sciences sociales, politiques et économiques, Bruxelles, 1994 p41

⁵: « *Hausa-speaking society is characterised by important differences across regions, and it includes groups with separate lifestyles and tradition* » HAOUR, ANNE, BENEDITTA ROSSI, *op.cit*, p4

Identité hausa, conscience d'être Hausa

Néanmoins, en dépit de ces différences, il existe indubitablement une conscience hausa (comme existait la conscience d'être Hellène chez les Grecs).

Comme le signale Assoumane Habidou, le fait que les Hausas appellent la région « Kasar Hausa » montre qu'ils ont bien le sentiment d'appartenir à un même groupe, un même ensemble culturel et ce « *malgré les parlers régionaux, les scarifications faciales ou tous autres traits qui individualisent les différents groupes hausas*⁶ ».

Ainsi, des Hausas du Gobir et de Katsina, par exemple, se désigneront l'un l'autre en tant que « Gobirawa » et « Katsinawa ». Mais à l'étranger, ils se revendiqueront l'un et l'autre « Hausawa ».

La conscience d'appartenir un même groupe, fondé sur l'utilisation d'une langue commune, on peut la constater dans la façon de parler des peuples qui ne parlent pas le hausa : les Hausas emploient des termes connotés négativement, ce qui rappelle l'utilisation du mot « barbare » employé par les Grecs et les Romains.

« Becoming Hausa »

Saley Maman fait aussi référence au métissage. La société hausa est capable d'intégration. Beaucoup de non-hausa ont été intégrés à ce groupe ethnique au fil du temps.

La capacité d'intégration du monde hausa a certainement joué un rôle lorsque des migrations ont amené des groupes à partager un même territoire (soit pacifiquement, soit parce que l'un a été vaincu - on verra le cas lors de l'étude de l'Ader). Vainqueur ou vaincu, on ne sait dire a priori lequel était le Hausa, (et les deux cas se sont probablement produits au cours de l'histoire) mais toujours est-il qu'in fine, c'est la langue hausa qui a pris le dessus.

Une hypothèse concernant les états « purs » et « impurs » de la tradition de Bayajida correspondrait à la distinction entre des cités qui auraient été « d'origine hausa » et d'autres qui auraient adopté la culture hausa.

L'anthropologue Guy Nicolas parle de « fraction ethnique » pour désigner les sous-groupes (d'origine non-hausa) qui finissent pas être affiliés au groupe hausa.⁷

⁶ voir ASSOUMANE Habibou, *L'identité hausa : marqueurs sociaux, décontraction coloniale et résistance à l'acculturation* (partie I) in ader.mondoblog.org [en ligne]. Mis en ligne le 3 novembre 2011. <https://ader.mondoblog.org/2011/11/03/l'identite-hausa-marqueurs-sociaux-deconstruction-coloniale-et-resistance-a-l'acculturation/> (Consulté le 29/03/2021)

⁷ NICOLAS, Guy. *Les catégories d'ethnie et de fraction ethnique au sein du système social hausa* in *Cahiers d'études africaines*, vol15 n°59, 1975 p399-441

Un bon exemple est le groupe Hausa-Fulani qui est un groupe propre au Nord du Nigéria. Les Hausa-Fulani sont, (par opposition aux Habes qui désignent les Hausa-purs) des Peuls (Fulanis) « hausanisés ». C'est un groupe ethnique qui résulte d'un métissage entre Peuls et Hausas, suite à la migration de Peuls vers le pays hausa à partir du XV^e siècle. La plupart parle une variante du hausa comme langue maternelle (la langue haussa a donc pris le dessus sur le fulani chez ces migrants, montrant une capacité d'intégration de la société hausa). Guy Nicolas montre dans ses travaux que beaucoup de Peuls ont « été convertis à la culture hausa⁸ ». Il note de tels processus « d'hausaisation » (un terme fréquemment utilisé, tant par J. Sutton, que A. Haour, etc) pour d'autres populations, comme les Kanouris (Béribéri) :

« Si les travaux des chercheurs opérant au Nigeria du Nord ont mis en vedette le groupe hausa-peul du fait de la position que celui-ci occupe dans cette région, ils ont négligé la situation parallèle d'une fraction de même type : le groupe hausa-ba barbare (pluriel barebari en hausa) ; ces chercheurs ne se sont pas souciés de ce qui se passait au-delà des limites de l'Empire britannique⁹ »

Sur un autre plan, les Hausas ont en outre su intégrer les esclaves affranchis à leur société. Dans la société hausa, les esclaves ne sont pas cantonnés à des tâches de bas niveau, et ils disposent de marges de manoeuvres pour améliorer leur statut voire pour sortir de leur condition servile. C'est ce que rapporte Anne Haour : « Un autre exemple est offert par l'assimilation des esclaves en membres libres de la société hausa. La société hausa a été particulière, dans le Soudan central, pour le potentiel de mobilité sociale qu'elle offrait aux groupes d'esclaves. Il apparaît que, depuis le XIX^e siècle, l'émancipation encouragée par les codes religieux musulmans et les particularités de la production, de l'héritage et de la succession hausa ont entraîné une forte rotation des groupes d'esclaves. »¹⁰ Les anciens esclaves, intégrés à la société, deviennent hausa.

Traits caractéristiques du monde hausa

On a vu que définir l'identité hausa en se basant uniquement sur la langue est problématique. Habibou Assoumane distingue trois autres traits « caractéristiques » de l'identité hausa. Ces trois marqueurs sont : le commerce, l'islam, les villes fortifiées.

⁸ NICOLAS, Guy, Ibid p411

⁹ NICOLAS, GUY, Ibid p 418

¹⁰«Another example is offered by the assimilation of slaves into free members of Hausa society. Hausa society has been peculiar, in the Central Sudan, for the potential social mobility it offered to slave groups. It appears that, since the nineteenth century, emancipation encouraged by Muslim religious codes, and the particularities of Hausa production, inheritance, and succession resulted in a high turnover of slave constituencies » in HAOUR, Anne, ROSSI Benedetta, op. cit, p6

Le commerce

On a souvent associé ce peuple aux activités commerciales. « *Le développement des activités commerciales très tôt par les Hausa, a conduit beaucoup d'auteurs à les associer au commerce. Louis Parfait Monteil (1895) écrit : « la race haoussa est essentiellement industrielle et commerçante¹¹ ».*

Les historiens et les archéologues ont montré que l'activité commerciale des Hausas est ancienne (voir par exemple dans la partie archéologie le passage consacré au site de Durbi Takeyshi). Les Hausas sont amenés de ce fait à voyager en dehors de leur pays d'origine, et à s'implanter en terre étrangère. Mais cela « *n'a rien changé à leur attachement à la langue et aux traditions hausa¹²* », et ils demeurent hausas, même éloignés de chez eux. L'historien nigérian Mahdi Adamu a porté beaucoup d'intérêt aux diasporas hausas implantées en Afrique de l'ouest. Il montre que les Hausas qui se retrouvent en dehors du territoire national ne s'assimilent pas aux autres populations. Ils restent entre eux et conservent leurs coutumes. Assoumane Habibou parle ainsi d'une « *déspecialisation de l'identité qui n'a en rien changé la conscience des migrants d'appartenir à une communauté nationale restée au pays¹³* ».

l'islam

Assoumane Habihou fait de l'islam un marqueur de l'identité hausa : « *Bien que l'islamisation ait concerné l'ensemble de l'Afrique sub-saharienne, elle prit chez les Hausa, un caractère qui permet de la classer comme élément permettant de définir leur identité.* » Il explique que l'appartenance à la communauté musulmane rend les Hausas extrêmement fiers. Il est intéressant de remarquer la volonté des Hausas musulmans de se démarquer des Hausa animistes (nommés azna, qui veut dire païen) à qui ils octroient des dénominations extrêmement péjoratives (dakarkari : attardé).

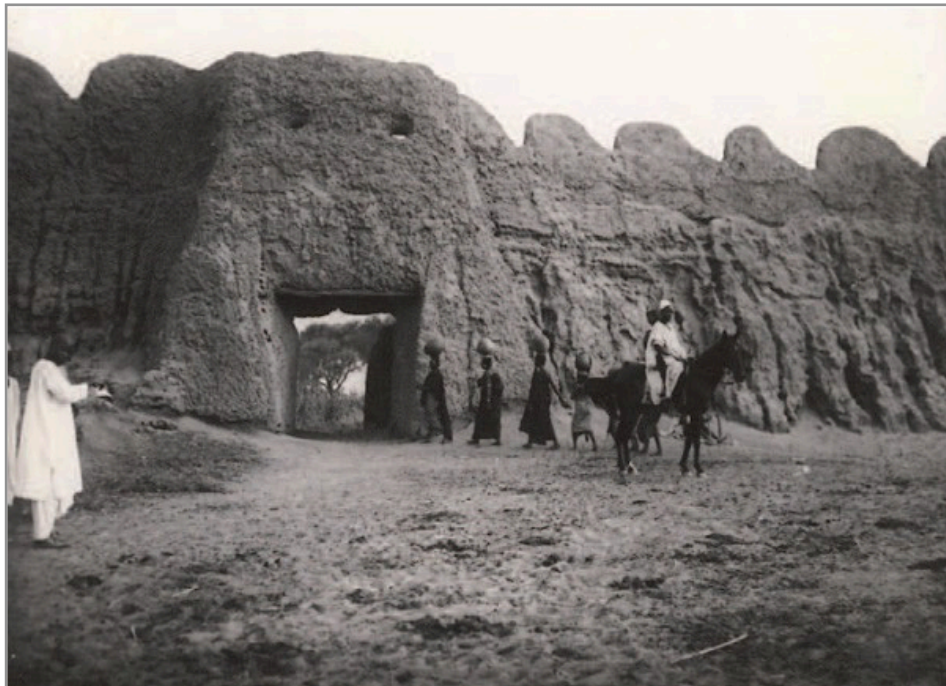
¹¹ voir ASSOUMANE Habibou, *L'identité hausa : marqueurs sociaux, décontraction coloniale et résistance à l'acculturation* (partie I) in ader.mondoblog.org [en ligne]. Mis en ligne le 3 novembre 2011. <https://ader.mondoblog.org/2011/11/03/l'identite-hausa-marqueurs-sociaux-deconstruction-coloniale-et-resistance-a-l'acculturation/> (Consulté le 29/03/2021)

¹² voir ASSOUMANE , Habidou, Ibid

¹³ voir ASSOUMANE, Habidou, Ibid

Les villes fortifiées (« Birnis »)

Assouma Habidou fait du Birni (ville fortifiée) le dernier marqueur de l'identité hausa. De fait ces fortifications ont impressionné les voyageurs. On y revient dans la sous-partie consacrée à l'archéologie.



Entrée du birni de Zinder (Fond iconographique des Archives Nationales d'Outre-Mer : cote FR CAOM 30Fi20/27)

Sources

Rareté des sources disponibles

L'historien aime les sources écrites, et pour ce qui est du monde hausa, il a bien de la peine à remonter avant la fin du XVIII^e siècle.

Dans ce qui suit, on commence par citer les premières mentions connues concernant le monde hausa. Puis on liste les documents écrits disponibles : sources africaines en arabe ou ajami, endogènes (c'est à dire d'origine hausa) ou exogènes. Il faut attendre le XIX^e siècle pour avoir une documentation plus nombreuse, avec les récits de voyageurs européens, et les sources islamiques produites lors du djihad peul de Ousmane Dan Fodio.

Cette pénurie en documents écrits anciens renvoie l'historien à l'archéologie. Il a besoin d'elle, même pour des périodes récentes.

Premières mentions du monde hausa

Jusqu'au XV-XVI^e siècle, le monde hausa est un monde inconnu et ignoré des Européens et même largement des Arabes. Les Arabes, qui acquièrent une connaissance d'une partie de l'Afrique subsaharienne bien avant le XVe siècle, semblent longtemps ignorer l'existence du monde hausa .

Ibn Battûta, le célèbre voyageur du XIV^e siècle qui a visité Agadès en 1354, parle d'un pays qu'il appelle Goober, ce qui pourrait faire penser au Gobir, qui figure dans la liste des états Hausa Bakwai¹⁴. Mais nous n'avons aucune certitude. Le voyageur ne nous livre aucune information sur la langue qui y est parlée, élément qui aurait pu être utile à l'identification du pays et aurait pu nous indiquer si le Hausa y était déjà implanté.

Il faut attendre le XVe siècle, et le géographe Al Maqrizi, pour trouver les premières mentions du monde hausa. Le géographe arabe emploie le mot Afnu, terme utilisé par les Kanouris pour désigner les Hausas.

C'est au XVI^e siècle que les premières informations concernant le pays hausa atteignent l'Europe. Jean-Léon l'Africain rapporte dans sa *Description de l'Afrique*, (1525) une description de seconde main des cités-états hausas. Le géographe italien Giovanni Lorenzo d'Anania parle du Bornou et du pays hausa dans son ouvrage daté de 1573 « Dell'Vniuersal fabrica del mondo trattato dell'eccell. ».

¹⁴ Liste des Hausa Bakwai : sept états dits « légitimes », royaumes considérés comme authentiquement hausa selon les traditions.

Ce qu'il rapporte semble basé, selon François-Xavier Fauvelle¹⁵, sur des récits de marchands. On y trouve en effet des informations économiques concernant le Katsina et Kano (utilisation de l'or, des cauris, etc.).

Sources écrites

Les sources arabes et en écriture ajami

En Afrique, l'écriture est souvent liée à la production des textes sacrés. C'est avec l'arrivée de l'islam, dans les grandes villes au sud du Sahara, que l'écriture arabe est introduite dans les sociétés africaines. Le Sahel se constitue en un pôle de production de manuscrits.

Conséquence de l'introduction de l'islam et de l'écriture arabe en Afrique subsaharienne : l'apparition de nouveaux systèmes d'écriture, propres aux sociétés africaines. L'écriture ajami est un système très répandu en Afrique de l'ouest qui permet de retranscrire, à l'aide des caractères arabes, les langues africaines comme le Hausa, qui étaient jusque là uniquement orales.

Des textes à valeur historique fleurissent dans les grandes villes. À Tombouctou, des manuscrits célèbres retracent ainsi l'histoire de l'empire songhai.

Pour ce qui est du Hausa, les historiens trouvent, au Nigéria et au Niger, des manuscrits écrits en ajami.

Cela étant, je n'ai pas trouvé trace d'une documentation ancienne, que ce soit en arabe ou en ajami, et qui soit propre au monde hausa. À ma connaissance, il y a très peu de documents, émanant des Hausas, pour nous renseigner sur les périodes anciennes. L'islam n'ayant été introduit que relativement tardivement en pays hausa, ceci explique peut-être cela. C'est vrai pour le Nigéria, et les historiens sont encore plus démunis concernant l'espace hausa nigérien, qui, comme nous l'avons dit plus tôt, n'est pas au cœur du monde hausa.

En tout état de cause, il est surprenant que je n'ai pas trouvé trace ne serait-ce que d'écrits utilitaires : des commerçants sont supposés tenir des livres de compte, passer des contrats, etc. Rareté ou coût du support ? (quand le papier a-t-il été introduit en Afrique ? On en a la trace au XIIe siècle au Maroc...)

Les périodes les plus anciennes ne peuvent donc être étudiées qu'au travers de documents récents, dont la majeure partie date de la fin du XVIIIe siècle et du XIXe siècle. Ce n'est qu'à cette époque que l'espace qui constitue le Niger actuel commence à être documenté. Bien souvent ces documents

¹⁵ CORNETTE, Joël., FAUVELLE, François-Xavier, *L'Afrique ancienne : De l'Acacus au Zimbabwe. 20 000 avant notre ère - XVIIe siècle* (Mondes anciens), Belin, 2018, p 206

nous apportent surtout des renseignements sur des événements historiques contemporains ou quasi contemporains de leur rédaction.

Le fonds d'archives « Boubou Hama » de l'Université de Niamey

Cela dit, il existe des sources écrites au Niger. Le département des Sciences Humaines de l'Université Abdou Moumouni de Niamey abrite un fonds d'archives de manuscrits en arabe et en ajami qui contient certainement des documents pertinents pour le sujet qui nous occupe. Mais ce fonds n'est pas numérisé et accessible en ligne.

Ce fonds d'archives s'est constitué au début des années 1960 à l'initiative de Boubou Hama, président de l'assemblée nationale du Niger, historien et homme de culture, avec pour point de départ sa collection personnelle de plusieurs centaines de manuscrits. Son initiative a été soutenue par le gouvernement et les députés, qui ont à leur tour enrichi le fonds d'archives. Ce fonds d'archive fut d'abord conservé à l'Assemblée nationale, avant d'être transféré au département des sciences humaines de l'université de Niamey.

Ce fonds d'archives reste néanmoins assez mal connu et il est encore largement inexploré par les historiens. En 1976, lors d'une mission au Niger pour le compte de l'Unesco, John Hunwick est le premier à en souligner l'extrême importance en dehors du Niger.

L'historienne Natalia Viola a séjourné à Niamey en 2004 et a visité le fonds d'archives en question. Elle a pu en faire un inventaire¹⁶ qui, même s'il n'a pas pu être exhaustif, fournit néanmoins un aperçu utile de son contenu. Dans cet inventaire, elle fait état de textes à valeur historique, en rapport avec le sujet de ce mémoire. Elle a en effet trouvé des manuscrits en ajami hausa. Elle mentionne par exemple une liste dynastique de sultans hausas, et une liste des sultans de Gobir.

Archives privées

En outre, il ne faut pas non plus oublier l'existence d'archives privées qui peuvent abriter des manuscrits et des documents en lien avec ce sujet de mémoire. André Salifou, qui a écrit une thèse sur le sultanat de Damagaram¹⁷ (entité politique hausa et kanuri de la région de Zinder) signale, dans la partie consacrée aux sources et à la méthodologie, l'existence de documents qui n'ont pas encore été étudiés et utilisés par les historiens. (C'était, au moins, le cas au moment de la rédaction de sa thèse en 1971, et je n'ai pas trouvé trace de travaux ultérieurs). André Salifou dévoile notamment l'existence de plusieurs documents : un Tarikh Zinder, qui est une œuvre qui retrace l'histoire de Zinder, une liste de chefs tsoсібaki.

¹⁶ voir VIOLA Natalia, *Les manuscrits ajamî de Niamey, Islam et Sociétés au Sud du Sahara*, 2004, 17-18, p87-100

¹⁷ voir SALIFOU, André, *Le Damagaram ou sultanat de Zinder au XIXe siècle*. [Thèse de Doctorat], Histoire, Niamey, Centre nigérien de recherches en sciences humaines, 1971

Certains documents proviennent souvent des archives privées de familles ou de clans prestigieux, comme le note Boubou Hama, qui présente dans ses ouvrages des sources inédites qu'il a pu consulter après avoir obtenu l'aval des propriétaires. Ainsi Boubou Hama, réfutant l'idée que l'élaboration de l'histoire de l'Afrique ne puisse reposer que sur des sources limitées nous dit en ces termes : « *L'on a tendance à écrire l'histoire de l'Afrique sur la base d'une documentation limitée, considérée comme si elle était définitive, à partir d'informations écrites ou orales qui n'épuisent pas l'acquis historique africain encore gardé dans le secret des castes, dans les dossiers familiaux conservés en arabe et épars dans toute l'Afrique saharienne et soudanaise* ».

Des sources restent à explorer pour écrire l'histoire des Hausas du Niger.

Les sources écrites endogènes

J'entends pas là les sources d'origine hausa.

Les chroniques

Les chroniques constituent pour l'historien une précieuse source de documentation sur l'histoire des Hausas. Les chroniques se distinguent des annales et des listes généalogiques par le fait que l'auteur intervient régulièrement dans le récit. Il commente les événements évoqués dans le texte, il en explicite les causes et les conséquences. Pour la plupart des anciennes cités-états hausas, il existe une chronique qui en raconte l'histoire depuis sa fondation quasi mythique. Les auteurs de ces chroniques tirent leurs informations des traditions orales mais aussi d'autres sources écrites, comme les listes généalogiques.

La chronique de Kano

La Chronique de Kano est la chronique la plus connue du monde hausa. Cette chronique qui a probablement été compilée à la fin du XIXe siècle, n'a connu qu'une seule traduction, par H.L Palmer¹⁸, administrateur colonial du Nigéria du début du XXe siècle. Les origines et l'identité de l'auteur ont fait l'objet de nombreux débats au sein de la communauté des historiens. Pour beaucoup, la chronique de Kano a commencé à être compilée au XVIe siècle ou au XVIIIe siècle. John Hunwick¹⁹ a un point de vue différent. En étudiant le document, il montre d'une part que la chronique n'a pas pu être écrite avant la fin du XIXe siècle. Du fait d'une certaine homogénéité dans le langage utilisé, il affirme d'autre part que la chronique ne peut provenir que d'un seul auteur qui serait de culture hausa. A la fin du XIXe siècle, au moment où le document est produit selon Hunwick, Kano est sous domination peule. L'auteur cherche à réaffirmer l'identité hausa de Kano

¹⁸ voir PALMER, Herbert Richmond (éd.), *Sudanese Memoirs. : Being Mainly Translations of a Number of Arabic Manuscripts Relating to the Central and Western Sudan*, Lagos, Government Printer, 1967 [1928], 163p

¹⁹ voir LOVEJOY, Paul et HUNWICK, John, *Not Yet the Kano Chronicle : King-list with and without narrative elaboration from nineteenth-century Kano*, Sudanic Africa Vol. 4, Special Issue on Kano (1993), pp. 95-130

face aux Peuls. Dans le cadre de leur jihad, ces derniers ont en effet donné leur propre version de l'histoire de la ville en faisant passer leurs souverains pour des païens. L'auteur entend rétablir la vérité en montrant que Kano a derrière elle une longue tradition islamique.

Même si elle concerne Kano avant tout, la chronique nous apporte des informations précieuses sur l'espace nigérien. En effet, elle donne beaucoup de renseignements sur le plan militaire. Or, les cités-états sont souvent en conflit entre elles, et il apparaît que Kano a souvent été en confrontation, avant le XIXe siècle, avec le Katsina et le Gobir (deux cités-états dont une partie du territoire s'étendait sur le Niger actuel). Concernant le XIXe siècle, la chronique ne nous dit pas a priori grand chose sur les conflits entre Kano sous domination peule et ses voisins hausas restés indépendants (Maradi, Gobir et sultanat de Damagaram). Un certain nombre d'éléments concernant le règne à Kano de Muhammed Bello (1855-1880) sont néanmoins intéressants parce qu'on peut les mettre en relation avec d'autres sources, dont les récits d'explorateurs. Par exemple, l'explorateur Richardson mentionne des razzias menées par les Hausas de Maradi contre la califat de Sokoto : on en trouve des échos dans la chronique.

Les listes dynastiques

Dans nombre de sociétés africaines, les listes dynastiques font partie des sources historiques les plus répandues et la société hausa ne fait pas exception. Ces listes dynastiques ont généralement été mémorisées et transmises oralement avant d'être mises par écrit.

Les listes dynastiques nous donnent des informations sur la chronologie ou plus exactement sur l'ordre de succession des souverains. Dans la grande majorité des cas, les listes dynastiques ne comportent pas de dates, seulement la durée supposée des règnes des souverains (certains sont excessivement longs et ne doivent donc pas être pris au pied de la lettre).

Dans le monde hausa, les listes dynastiques mises par écrit ont pu servir de point de départ à la rédaction de certaines chroniques. John Hunwick par exemple soutient cette hypothèse au sujet de la chronique de Kano²⁰.

Dans la suite, j'évoquerai en particulier et je prendrai comme exemple les listes dynastiques des souverains de Gobir, dont plusieurs versions sont disponibles, ce qui nous permettra de voir les difficultés et les types d'analyse qui peuvent être faites sur ce type de documents.

Le fait que la plupart des listes dynastiques aient été mémorisées et transmises oralement avant d'être mises par écrit pose des problèmes. Une méthodologie historique particulière est nécessaire à leur exploitation. Les témoignages et les récits oraux s'avèrent en effet extrêmement « malléables » en ce sens que, au fil du temps, ils subissent « *divers types de déformations*²¹ ».

²⁰ voir LOVEJOY, Paul et HUNWICK, John, Ibid

²¹ voir GAYIBOR, Théodore Nicoué : Les sources orales et l'histoire de l'Afrique in *De l'Acacus au Zimbabwe (20 000 ans avant notre ère-XVIIe siècle)*, Mondes anciens, p.603

C'est ce qui explique qu'il existe plusieurs versions des listes dynastiques, comme c'est le cas pour les souverains du Gobir.

Concernant le Gobir, nous avons à disposition le Manuscrit B des Chroniques d'Agadez, traduit par Yves Urvoy. Il y a aussi la liste généalogique rapportée par Boubou Hama, liste qu'il a tirée du « *Livre des traditions* », ouvrage qui appartient, nous dit-il, à une famille nigérienne prestigieuse. On dispose en outre de la généalogie dynastique restituée par Landeroin à partir des renseignements recueillis auprès des populations locales.

Evidemment, ces trois versions ne sont pas identiques. Les différences fixent des « déformations » qui se sont d'abord opérées oralement, ou qui datent de la mise par écrit, laquelle peut également être à l'origine de nouvelles déformations.

Aussi, il est parfois difficile, en l'absence de sources externes auxquelles confronter ces listes, d'obtenir une chronologie précise et ordonnée. La chronologie est le point faible des listes issues de la tradition orale. C'est, selon Yves Person, ce qui explique pourquoi l'utilisation des sources orales a été longtemps décriée par les historiens :

« Mais il est un point où la tradition orale paraît particulièrement faillible et où effectivement elle a permis d'incroyables erreurs chez beaucoup de ses utilisateurs, c'est la chronologie. De là vient selon moi l'essentiel du mépris où les historiens la tiennent car enfin qu'est histoire sinon étude de évolution des sociétés humaines dans le temps. Pas d'histoire sans chronologie. Il faut donc commencer par là sous peine de construire notre palais sur du sable ²²»

Qu'entend-on en fait par déformations ? Ces déformations, comme le dit Gayibor, sont « *liées à la culture, aux habitudes sociétales, au système politique, à l'environnement ou encore à la défaillance de la mémoire²³* ». Ces listes peuvent par exemple, du fait de simples problèmes de mémoire, oublier des noms de souverains, inverser leurs ordres, etc. Ces déformations, ces omissions peuvent aussi avoir des raisons d'ordre politique et religieux - on peut vouloir oublier un souverain (par exemple, après une usurpation). Tout cela est bien connu (et n'est pas nécessairement très différent de ce qu'on connaît avec les écrits, à ceci près que les écrits ont plus tendance « à rester »).

Les historiens sont donc confrontés à plusieurs cas de figures : synchronie, télescopage, prolongement et « feed-back ». Je vais en donner des exemples dans la liste des souverains du Gobir, pour laquelle les historiens ont la chance de disposer par ailleurs, d'une source externe, à savoir les écrits du lettré musulman Dan Tafan. Dan Tafan est un petit fils de Dan Fodio, le leader du djihad peul de 1804, djihad dont le point de départ est justement le Gobir. Son histoire du monde hausa constitue donc une source assez ancienne, rédigée à une époque où certains souvenirs pouvaient être encore relativement frais. Il faut certes manier ces sources islamiques avec toutes les

²² voir PERSON, Yves. Tradition orale et chronologie. In: *Cahiers d'études africaines*, vol. 2, n°7, 1962. p. 462-476;

²³ voir GAYIBOR, Théodore Nicoué : Les sources orales et l'histoire de l'Afrique in *De l'Acacus au Zimbabwe (20 000 ans avant notre ère-XVIIe siècle)*, Mondes anciens, p.603

précautions qui s'imposent, mais on va voir - justement via le croisement avec ce qu'on trouve dans les différentes versions des listes dynastiques - que Dan Tafaan apporte des éléments instructifs à leur sujet auxquels on peut faire confiance.

Les historiens peuvent d'abord être confrontés à des problèmes de synchronie. C'est un phénomène qui se manifeste par le fait que l'on fait coïncider deux événements ou deux règnes qui «*en réalité, sont décalés dans le temps*²⁴ ». Il arrive de trouver dans les listes dynastiques un souverain auquel on a attribué des actes d'un autre, moins prestigieux (en particulier en cas d'homonymie).

Dans les listes dynastiques du Gobir, plusieurs souverains, qui se sont parfois succédés directement, portent le même nom. Cela peut être à l'origine de cas de synchronies. Dans la liste dynastique recueillie par Boubou Hama, il est ainsi fait mention de plusieurs souverains appelés Chiroma. Portons notre attention sur ceux qui ont régné à la fin du XVIIe - début XVIIIe siècle (on peut déterminer la période en croissant les informations données par le Dan Tafaan avec les chroniques présentes dans les manuscrits d'Agadez). On peut noter les points suivants.

Dans la liste d'Urvoy tirée des manuscrits d'Agadez, deux souverains qui se suivent portent ce nom de Chiroma, dont un qualifié du titre « le grand ». Dan Tafaan indique lui à la suite : Chiroma, Muhammed Ibn Chiroma et Thoba Ibn Chiroma. Après avoir croisé les sources, il est probable que ce sont les deux premiers qui soient cités dans le manuscrit D des manuscrits d'Agadez, comme on va le voir.

Dan Tafaan écrit en effet dans son ouvrage : « *A la mort de Chiroma, le plus jeune de ses fils fut fait roi, car on dit que telle était la dernière volonté du vieux Roi. Il fut appelé Muhammad Chiroma*²⁵ ».

Muhammad Chiroma semble être le plus célèbre de la lignée, puisqu'il est dit dans Dan Tafaan que c'est sous son règne que le Gobir devient une grande puissance, après s'être libéré de la tutelle du Kebbi : « *Ainsi l'État de Gobir est devenu puissant et étendu et Muhammad Ibn Chiroma est devenu un ami de confiance des souverains de Zamfara et de Katsina.*²⁶ » Les informations données par Dan Tafaan coïncident avec ce qui est dit dans la liste puisque c'est au deuxième Chiroma que le qualificatif extrêmement valorisant de « le Grand » est donné.

Sans pour autant exclure un oubli pur et simple dans la tradition rapportée par Boubou Hama, mon analyse est que nous avons là un exemple possible de synchronie. Les détenteurs des récits oraux ont pu finir par confondre Chiroma et Muhammed Ibn Chiroma.

²⁴ *ibid* p.603

²⁵ voir TAFAN, Dan, *Rawdat'l-Afkaar : the Sweet meadows of Contemplation*, p.12. Autre traduction de ce document : PALMER, H.L, Western Sudan History : The Raudthât 'ul Afkari in *Journal of the Royal African Society*, Vol 15 n°59, April 1916, p261-273

TAFAN, Dan, *ibid* : « *As a result, the government of Gobir grew powerful and extensive and Muhammad Ibn Chiroma became trusted friends of the rulers of Zamfara and Katsina* »

Le télescopage est un autre phénomène fréquemment rencontré par les historiens. Les détenteurs des récits oraux ont réduit la longueur de la liste chronologique en amputant les noms des souverains, qui d'une manière ou d'une autre, se sont forgés une mauvaise réputation ou qui ont régné très peu de temps. Les usurpateurs, les souverains cruels, ou ceux qui ont eu un règne trop bref peuvent ne pas apparaître dans certaines versions des listes dynastiques.

En confrontant les listes dynastiques du Gobir et le récit de Dan Tafa, on s'aperçoit qu'il y a des noms de souverains qui n'apparaissent pas dans certaines sources et qui apparaissent dans d'autres. La tâche d'alignement est aussi compliquée par les transcriptions des noms qui peuvent être très différentes (ou utiliser des idiomes différents).

Considérons par exemple les premiers souverains arrivés dans le Gobir selon Landerloin, qui commence sa généalogie à ce moment là, alors qu'elle est déjà longue dans les autres sources. Landerloin indique que Mohamed Maï Guitti est celui qui quitte l'Air, sous la pression touareg, pour aller s'installer dans le Gobir (à propos, comment se passe cette migration et cette arrivée dans une zone déjà peuplée ? on ne nous le dit pas). Dan Tafa dit que c'est un certain Chirouma qui était le chef lors de cette migration, dont il dit qu'il est le père de Muhammed Ibn Chirouma (celui la même qu'on a rapproché de Chirouma le Grand du manuscrit D). Rien qui ressemble à Maï Guitti dans le manuscrit D. Par contre, Boubou Hama mentionne un Mahaman Maïguidi (qui compte des Tchirouma dans ses prédécesseurs immédiats). Maintenant, si on regarde le nom des successeurs de Maï Guitti et de Tchirouma le Grand, on voit des concordances (comme par exemple des Oubandouna et Ouban-dourou chez Urvoy et Boubou Hama, un Baba chez Landerloin. Or, Boubou Hama dit que Baba est le Yoruba pour Ouba-douro).

Dan Tafa, lui, ne mentionne pas d'autre successeur à M. Ibn Chirouma qu'un certain Thoba. Mais on retrouve dans les trois listes un successeur de Chirouma nommé Souba, Soba ou Thoba, assurément la même personne.

Bref, pour résumer, il y a une certaine concordance entre les sources. Chirouma et Maï Guitti semble renvoyer à la même personne, ou bien à un père et un fils portant le même nom, et cette personne (le père s'il y en a deux) a été celui qui a entrepris la migration de l'Air vers le Gobir. Selon Dan Tafa, ce souverain a battu le Kebir, et entretenu de bonnes relations avec le Katsina. En revanche son successeur (peut-être pas immédiat) nommé Thoba (Souba, Soba), après une politique belliqueuse vis à vis des Jermas et des Gourmas, dans laquelle il a conquis un butin important, a été défait dans sa guerre contre le Katsina.

Les historiens sont également confrontés à la prolongation qui est en fait, un allongement de la liste dynastique vers les temps anciens. Il y a sûrement de la part des détenteurs de la tradition orale, (peut-être à la demande des souverains), une réelle volonté d'ancrer les origines du royaume dans un passé lointain, de rattacher la dynastie à des personnages mythiques ou prestigieux. Ce phénomène est très clairement visible dans la liste des sarki (rois) du Gobir donnée par Boubou Hama. Cette liste est extrêmement longue : elle remonterait jusqu'au l'époque d'Abraham et de

Moïse. Les détenteurs de la tradition prètent une ascendance égyptienne aux Gobirawas. Certaines populations islamisées revendiquent une ascendance remontant à la tribu du prophète, et la tradition a fait de certains souverains des acteurs des guerres saintes de l'islam.

Ainsi, le 247^e souverain de Gobir aurait été un compagnon du prophète : « *...musulmans et compagnons du prophète en même temps que le roi de Misra Moukaou-Késsou. Les deux rois préparent deux jeunes filles et une mule chargée d'objets pour signifier leur adhésion à l'islam. Le prophète les bénit tous les deux et les accepta parmi les compagnons*²⁷ ».

Un autre difficulté peut gêner les historiens, correspondant au mécanisme dit de « feedback » qui est comme le dit l'archéologue africaniste Scott MacEachern « *une contamination de l'oral par l'écrit*²⁸ ». L'historienne Luise White parle ainsi du feedback : « *Bien des historiens de l'Afrique, justement, se sont inquiétés de ce que les documents écrits retranscrivaient parfois des récits oraux d'événements n'ayant jamais existé. Selon eux, les écrits déforment les versions mémorisées antérieures du passé et risquent de submerger la transmission pure du matériau oral. Au début des années 70, David Henige parla même d'effet de feedback en montrant que les Africains utilisaient souvent des éléments écrits à propos du passé et les incorporaient dans les versions orales, ce qui les rendait peu fiables.*²⁹ »

Témoignages.

Bien qu'extrêmement utiles, les chroniques et les listes dynastiques ont leurs limites. Avec ce type de sources, l'historien a un champs d'étude restreint aux dynasties, à l'événementiel, au domaine politique et aux élites. Qu'en est-il des gens plus modestes? Quelle était leur vie? L'historien dispose d'un corpus - restreint certes - de témoignages d'esclaves. Datant tous du XIX^e siècle, ces témoignages résultent d'entretiens avec des Européens.

Il existe deux types de tels témoignages. Il y a tout d'abord les récits recueillis en Afrique, et souvent compilés par des Européens intéressés à la géographie, à l'ethnologie, ou par les linguistes qui s'intéressaient à la retranscription des langues locales.

Il y a ensuite les récits recueillis par des voyageurs européens au Brésil (notamment à Bahia et à Rio de Janeiro³⁰), pays où il y a une importante communauté d'esclaves hausa.

Les récits d'esclaves ou d'anciens esclaves apportent un éclairage particulier dans l'étude de l'histoire de l'ouest africain.

²⁷ voir HAMA, Boubou, *Histoire du Gobir et de Sokoto*, Présence Africaine p31

²⁸ voir MACEACHERN, Scott, op.cit. p.605

²⁹ voir WHITE, Luise. « *Histoire africaine, histoire orale et vampires. Procès et palabres à Kampala dans les années 50* », Politique africaine, vol. 79, no. 3, 2000, p. 83-100.

³⁰ Rappelons qu'au Brésil, la traite négrière, bien qu'officiellement abolie en 1850, perdure jusqu'en 1888, année de l'abolition de l'esclavage.

Outre les informations qu'ils nous apportent sur la géographie locale, ces témoignages s'inscrivent aussi dans un contexte plus global qui est celui du Soudan central au XIXe siècle et de son intégration dans un espace économique et d'échange à plus grande échelle. Accompagnés des récits de voyageurs européens, ces témoignages permettent aux historiens de questionner et d'observer les mobilités humaines (en particulier en lien avec le commerce des esclaves). L'historienne Camille Lefebvre s'est particulièrement intéressée à ces questions.

Un fait particulièrement intéressant avec ce type de source, c'est que pour une fois, les historiens disposent d'un point de vue de gens issus des catégories inférieures de la société. Ainsi Camille Lefebvre, mettant l'accent sur l'importance de ces sources, déclare que : «*ces témoignages offrent un contrepoint endogène, intime et personnel*³¹»

Ces témoignages sont extrêmement utiles pour appréhender l'esclavage, qui est un phénomène endémique et de grande importance sociale dans la région qui nous intéresse, et ses différentes dimensions : la question de la traite et du commerce à longue distance des esclaves d'une part, la place des esclaves au sein de la société hausa d'autre part.

Sources africaines exogènes

Il existe un petit nombre de chroniques d'origine extérieure au monde hausa et qui nous renseignent plus ou moins directement sur lui. Une chronique fameuse et utile est la chronique d'Agadez, même si on va voir qu'en fait, elle ne mentionne pas explicitement les Hausas. J'ai recensé par ailleurs deux documents qui en parlent de façon significative : la chronique du Fazzan et la chronique des Wangaras (Al asl al wangariyin).

Les chroniques d'Agadez

Les documents connus sous le nom de chroniques d'Agadez constituent un corpus de manuscrits qui documente non seulement l'histoire du sultanat Agadez³² mais également les espaces et les entités politiques environnantes (le Bornou et l'Ader par exemple). Ce corpus rassemble des textes historiques de différentes natures pouvant aller de simples listes dynastiques jusqu'à de véritables chroniques, et il est extrêmement important pour la connaissance historique de la région, comme le souligne Benedetta Rossi³³ : « l'historiographie de l'Aïr et de l'Ader d'avant le dix-neuvième siècle repose en grande partie sur les traductions publiées de textes arabes connus sous le nom de chroniques d'Agadez que les chefs locaux ont rendu disponibles pour les administrateurs coloniaux ».

³¹ voir LEFEBVRE, Camille, Un esclave a vu le monde : Se déplacer en tant qu'esclave au Soudan central (XIXe siècle). *Locus, Revista de História*, 2012, vol 35 n°2, p.105-143.

³² le sultanat d'Agadez est aussi connu sous le nom de sultanat de l'Aïr.

³³ voir ROSSI, BENEDETTA, 'The Agadez Chronicles and Y-Tarichi: A Reinterpretation', *History in Africa*, 2016, vol. 43, p 95-140.

Pour ce qui concerne plus particulièrement mon sujet, ces chroniques nous donnent des informations concernant l'Ader ainsi que les relations entre le Gobir et Agadez.

Mais ces chroniques nous intéressent aussi à cause de leurs silences qu'il nous faut interpréter. Ces documents illustrent à quel point il est difficile de reconstituer l'histoire de certains groupes hausas qui, même aux époques les moins reculées, restent difficilement accessibles aux historiens.

Prenons le cas de l'Ader. Les manuscrits nous le disent, c'est un territoire qui rentre dans le giron des sultans touaregs de l'Air au XVIIe siècle. Mais comme le note Benedetta Rossi, qui cherche à montrer la particularité de la place de l'Ader dans l'histoire Hausa, : « *La place de l'Ader dans l'histoire hausa est résumée par un paradoxe ; alors que les peu de sources arabes disponibles illustrent exclusivement l'histoire de ses composantes touaregs, les traditions orales recueillies auprès d'informateurs hausas et touaregs, dès le début du vingtième siècle, soulignent le caractère présumé autochtone de certains groupes hausaphones.*³⁴» En d'autres termes, l'Ader semble avoir été une région d'abord hausaphone, peuplée d'Aznas (Hausas animistes), soumise par les Touaregs, et pour laquelle les traces écrites concernant son identité hausa sont manquantes. Les chroniques évoquant des événements se déroulant dans l'Air et dans l'Ader ne parlent que des actes des chefs touaregs qui dominaient alors la région..

Il nous faut donc prendre en compte cette difficulté liée aux silences des sources disponibles. Nous sommes en présence d'un problème que les historiens de l'Afrique connaissent bien. L'essentiel des sources touche surtout à l'histoire politique, celle des classes dirigeantes. Ethno-centrées, les chroniques et les listes dynastiques ne font jamais l'histoire des populations dominées.

Edition et traduction des chroniques

La traduction la plus longue est la plus complète reste celle de 1934 par le capitaine Urvoy, administrateur colonial du Niger. Urvoy édite et traduit les documents d'Agadez qui ont été mis à sa disposition par les élites locales touaregs. C'est cette traduction que j'utilise pour mon mémoire.

Avant Urvoy, les manuscrits d'Agadez n'ont pas fait l'objet d'une traduction et d'une édition complète. Des exemplaires de certains manuscrits existaient à l'extérieur du Niger. La liste des sultans de l'Air, traduite par Palmer³⁵, a ainsi connu une édition en 1910. Une autre édition paraît en 1928, sous l'égide de Robert Tardivet.

³⁴ « *Ader's place in Hausa history is summed up by a paradox : while the few Arabic sources available exclusively illustrate the history of its Tuaregs components, oral traditions collected amongst Hausa and Tuareg informants from the beginning of the twentieth century emphasise the presumed autochtony of certain sections of Hausa-speaking session* » (voir Benedetta Rossi,

³⁵ voir PALMER, Sudanese Memoirs, p 46

Contexte de production et traduction

Les historiens, comme le souligne l'historienne spécialiste de l'Ader Benedetta Rossi, éprouvent des difficultés pour interpréter ces documents. Comme pour la chronique de Kano, le contexte de production et de traduction a fait l'objet de débats au sein de la communauté scientifique. D'après Benedetta Rossi, les exemplaires qui ont été remis aux administrateurs coloniaux ont été intentionnellement modifiés par les Issawans (le groupe touareg alors aux commandes de la région). Selon elle, ils auraient modifié les récits des manuscrits, afin de promouvoir et de justifier leur statut et leur position sociale en Aïr et dans l'Ader. Ils voulaient ainsi montrer qu'ils étaient les plus qualifiés pour jouer le rôle d'intermédiaire entre l'administration coloniale et les populations locales (notamment les Hausas). L'étude de ces documents doit donc être menée avec précaution.

La chronique du Fazzan

Le Fazzan est une région désertique au sud-ouest de l'actuelle Libye. Une partie de la région est restée du XIII^e au XIV^e siècle sous la domination du Bornou. Le Fazzan voit au XVI^e siècle l'arrivée au pouvoir d'une dynastie originaire du Maroc : les Awdad-Muhammad.

La Chronique du Fazzan est une chronique qui a été écrite au XVIII^e siècle par un certain Sidi Mustafa Khoja al-Misri, administrateur sous le règne de Ali Pacha de Tripoli.

Ce qu'il est intéressant d'y noter, c'est que ces sultans ont visiblement entretenu très tôt des liens étroits avec la cité-état de Katsina.

D'après la chronique, suite à l'invasion des Turcs ottomans en 1549, la dynastie Awdad-Muhammad aurait trouvé refuge dans le royaume du Katsina, élément qui semble suggérer que les deux États entretenaient des liens assez forts (surement commerciaux quand on sait que le Fazzan est un important carrefour qui est situé sur une grande route du commerce transsaharien). Dans la chronique, l'auteur signale à de multiples reprises les voyages (souvent des fuites) des sultans vers le Katsina.

La chronique des Wangaras

Pour l'histoire de l'islamisation en pays hausa nous disposons d'une source complémentaire : la Chronique des Wangaras. Ce document a été écrit en arabe au milieu du XVII^e siècle (1650-1651). Cette chronique décrit de manière assez détaillée l'arrivée de Wangaras à Kano au XV^e siècle. Ce document est beaucoup moins connu que la chronique de Kano. Il s'avère être assez problématique pour les historiens.

En effet, la chronologie donnée concernant l'arrivée de l'islam ne correspond pas à celle qui figure dans la chronique de Kano. Selon cette dernière, l'islam aurait été introduit au XIV^e siècle sous le règne du souverain de Kano Yaji. Or dans la chronique des Wangaras, on évoque l'arrivée de

Wangaras sous le règne de Muhammed Rumfa, soit un siècle après « l'arrivée officielle » de l'islam à Kano. L'historien nigérian Ademola Adeke souligne le débat qu'a engendré la découverte de cette chronique : « *La question évidente, qui découle de cette confusion chronologique, est de savoir si les deux documents font référence au même événement.*³⁶ » La question est aussi de savoir à quel document les historiens doivent se fier. Certains penchent pour la date donnée par la chronique des Wangaras : « *À cet égard, nous devons nous fier davantage à la déclaration d'As al-Wangrawyyin qui donne la date du départ du groupe Wangarawa de Melle en 1431* ». ³⁷ La majeure partie des historiens pense que la chronique confond deux événements différents.

C'est ce qui est affirmé dans le volume IV de l'Histoire générale de l'Afrique : « *Il est tout à fait clair que la Chronique de Wangara, en les situant tous deux à l'époque de Rumfa, a combiné deux événements qui étaient en réalité séparés de plus d'un siècle*³⁸ ». La chronique des Wangaras, comme la chronique de Kano, mentionne la présence d'un certain Abdurrahman al-Zaghaite qui est le leader du Wangara. Au regard de cet élément, il est donc tout à fait possible que l'auteur de la chronique ait mélangé deux événements tout à fait différents. L'idée de vagues d'arrivées de Wangaras n'est pas à exclure :

« Il a été suggéré que le pays hausa a dû recevoir plusieurs vagues de commerçants et d'érudits Wangarawa à différentes époques. Les commerçants musulmans du Mali sont arrivés au Hausaland avant le quinzième siècle et ils ont peut-être introduit l'islam aux commerçants hausas avant l'arrivée des érudits et des missionnaires Wangarawa à la cour de Muhammad Rumfa³⁹ »

La littérature islamique du XIXe siècle

À partir de la fin du XVIIIe siècle, les sources deviennent plus nombreuses.

Le djihad peul de 1804 est à l'origine d'une quantité de travaux de la part de lettrés musulmans. A travers leurs écrits, ils entendent justifier le djihad, et faire face aux critiques de leurs opposants. La littérature islamique qui est fleurissante au XIXe siècle est extrêmement liée à des enjeux de pouvoir. Ce sont souvent les lieutenants, voire les califes, ou leurs descendants qui sont à l'origine de cette abondante littérature.

³⁶ voir ADELEKE, Ademola, Islam and Hausa culture in *Lagos Historical Review*, vol 5, août 2005, p101 : « *The obvious question, which arises from this chronological confusion, is whether the two documents refer to the same event* ».

³⁷ voir KANI, Ahmed, the Place of Katsina in the intellectual history of Bilad Al Sudan up to 1800 in « *Islam and the learning in Katsina* », Isma'ila A. Tsiga and Abdalla U. Adamu, 1997 p27
« *In this regard we have to rely more on the statement Asl al- Wangrawiyyin which gave the date of the departure of the Wangarawa group from (Melle) as 835 AH (1431/32 AD).* »

³⁸ voir NiANE, Tansir, Djibril, Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, Vol 4 p 290

³⁹ voir ADELEKE, Ademola, *Islam and Hausa culture*, p101

« *It has been suggested that Hausaland must have received several waves of both Wangarawa traders and scholars at various times. 15 Muslim traders from Mali arrived in Hausaland before the fifteenth century and these may have introduced Islam to Hausa traders before the arrival of the Wangarawa scholars and missionaries at the court of Muhammad Rumfa.* »

La connaissance historique s'est rapidement trouvée au coeur de la littérature islamique. Les érudits de Sokoto voient d'un bon oeil l'apprentissage de ce savoir. Aussi, Dan Tafa, qui est le petit fils de Dan Fodio⁴⁰, ne manque pas de souligner l'utilité du savoir historique qui selon lui : « *sert à aiguïser l'intellect et à éveiller chez certains la résolution de mener des recherches historiques*⁴¹ ». Pourtant l'étude des faits historiques ne figure pas dans les domaines d'études obligatoires qui incombent à chaque individu. L'étude et la construction du savoir historique relève, selon Dan Fodio, d'une responsabilité collective. L'intérêt de Dan Fodio et de son fils Muhammed Bello pour le passé des régions et des peuples s'exprime très clairement dans les textes.

Mais comment abordent-ils l'histoire de ces peuples? Les érudits n'abordent l'histoire de ces sociétés qu'au travers du prisme de la religion et du djihad. En jetant le discrédit sur les moeurs et la supposée impiété des populations, les savants islamiques cherchent à légitimer le djihad et les actions des califes. Les documents qui sont à notre disposition mettent en évidence la prétendue corruption des élites au pouvoir. Ils s'attardent sur des questions de théologie et les érudits qui les écrivent se saisissent de l'occasion, en traitant des sociétés pré-djihad, pour aborder et trancher des questions relatives aux pratiques religieuses.

Ces érudits n'hésitent pas à user d'un argument d'autorité, qu'ils justifient à la fois par leur appartenance à la classe supérieure et par leur connaissance du Coran et de la littérature arabe, pour justifier leur interprétation des événements historiques. Ils discréditent en particulier ce qui émane des traditions locales.

En dépit d'un certain manque d'objectivité, ces manuscrits constituent néanmoins une documentation précieuse pour l'historien qui cherche à reconstituer l'histoire du monde hausa. Leur analyse des sociétés pré-djihad dévoile tout un pan de l'organisation sociale, économique et religieuse des états hausa. C'est le cas des écrits historiques de Muhammed Bello⁴², fils du fondateur du califat de Sokoto Dan Fodio.

Les oeuvres de Mohammed Bello

Muhammed Bello est certainement le lettré le plus connu de Sokoto. Il a écrit de nombreux ouvrages qui recouvrent des domaines divers. Bello est ainsi l'auteur de poèmes, de livres

⁴⁰ Ousman Dan Fodio : réformateur musulman d'origine peul du début du XIXe siècle. Ousman réussit à réunir autour de lui des fidèles qui comme lui, appellent au djihad contre les infidèles (animistes etc). Le djihad de 1804, résulte du conflit qui oppose Dan Fodio et le sarki hausa de Gobir. Les grandes cités-états hausas tombent peu à peu sous la domination de Dan Fodio. Une fois que le pays hausa est tombé sous sa domination, Dan Fodio s'attaque aux royaumes voisins (le Bornou au Nord, le Nupe, Llorin et Nikki au sud). À sa mort, l'empire est partagé entre son fils Muhammed Bello et son frère Abdullah.

⁴¹ « *serves to sharpen one's intellect and awaken in some of the resolution to conduct historical research* » voir l'ouvrage Tafa, Dan, *Rawdat al-Afkaar*.

⁴² voir Ahmed Bello, Muhammed, *Infaq'l Maysuur*

théologiques mais également d'ouvrages à caractère historique où il retrace l'histoire des populations et des territoires passés sous domination peule, notamment le pays hausa.

Qadh al Zinâd fi amri hâdla- l gihâd (les causes du djihad)

Un premier document de Muhammed Bello à notre disposition est un texte qui justifie le djihad et les actions entreprises par son père, Ousman Dan Fodio. Ce manuscrit est présent dans le fonds de manuscrits arabes de la BNF, et il en existe une traduction française par Elisabeth Longueness. Ce manuscrit est particulièrement intéressant dans la mesure où il contient d'une part, les raisons qui ont poussé au djihad et d'autre part un historique des principales étapes de la guerre sainte. Ce document nous donne peu d'informations sur les sociétés hausas pré-djihad, mais elles sont précieuses. Il renseigne sur l'état de l'islamisation, et sur le commerce d'esclaves dans la région avant l'arrivée d'Ousman Dan Fodio. Muhammed Bello reprend des idées qu'il a déjà exprimées dans un autre ouvrage : « Infaq'l Maysûr », qui est le deuxième document que j'utilise pour mon mémoire.

Infaq'l Maysur

L'infaq'l Maysur est probablement l'ouvrage le plus célèbre de Muhammed Bello. Écrit en 1813, cet ouvrage fait état de l'histoire des états qui sont passés sous la domination d'Ousman Dan Fodio. Muhammed Bello élabore cet ouvrage à partir d'écrits antérieurs et de sources orales. Cette source est tout à fait intéressante pour appréhender l'histoire des Hausas du Nigeria. Dans cet ouvrage, Muhammed Bello nous donne une liste de lettrés qui ont séjourné dans le pays hausa avant le djihad. Ce sont des informations qui nous sont bien utiles pour comprendre la progression de l'islamisation dans le pays hausa.

L'introduction de l'ouvrage a fait l'objet d'une traduction par Denham et Clapperton, au début des années 1830. Mais il faut attendre le début du vingtième siècle pour en avoir une traduction complète, par E. J. Arnett (1920). Cette traduction semble être problématique et a été critiquée. Elle reste néanmoins la seule disponible.

Depuis quelques années, des instituts cherchent à rendre accessibles les oeuvres des lettrés musulmans au grand public. J'ai pu trouver une traduction anglaise d'une partie de cette oeuvre sur le site d'une de ces institutions, Sankore, qui est l'Institut International des Etudes Islamiques Africaines⁴³.

Les récits des voyageurs européens

C'est au travers des récits d'explorateurs que les Européens, qui s'intéressent à l'Afrique, découvrent au XIXe siècle le monde hausa.

⁴³ SANKORE' Institute of Islamic-African Studies International <https://sijasi.org>

Ces récits constituent une mine d'informations pour les historiens. Aline Robert, historienne à l'université de Genève, dans le cadre d'un colloque, souligne l'importance et l'intérêt de ces sources : « *Le regard porté par les Européens, modelé par le contexte culturel de leur pays d'origine et par les intérêts particuliers qui motivaient leurs venues en Afrique, offre une image originale des populations rencontrées qui vient compléter utilement les informations fournies par les lettrés arabes* »⁴⁴. Contrairement aux sources arabes, les sources européennes apportent énormément d'informations sur l'histoire sociale et culturelle des peuples, et les historiens peuvent se faire une vision d'ensemble des sociétés dans tous les domaines (politique, économique et culturel). Avec les récits de Clapperton et Denham, Heinrich Barth et Richardson, l'histoire des Hausas du sud du Niger et du nord du Nigéria commence à s'éclaircir, y compris dans des zones reculées.

Les sociétés d'explorations, la première étant l'African Association fondée en 1790, envoient des explorateurs en Afrique pour ramener des informations sur la géographie du continent, lequel reste largement à l'époque une « terra incognita ». En Afrique de l'Ouest, le cours du fleuve Niger est une question qui intéresse les géographes depuis Ptolémée.

Dans le cadre de ces explorations autour du fleuve Niger, l'African Association se lance à la recherche du Kasar Hausa sur la foi du témoignage d'un voyageur arabe. Shabeni, qui est un marchand marocain, évoque en effet l'existence d'une ville et d'un empire hausa au bord du fleuve, en aval de Tombouctou. Il s'agit en fait d'un mal entendu, probablement lié au fait que la rive gauche du fleuve porte le nom de Hausa (parce que, de fait, le pays Hausa est situé à l'est de celui-ci).

Quoiqu'il en soit, cette information pousse la société d'exploration à envoyer des explorateurs à l'est de Tombouctou. Mungo Park est ainsi un des premiers à s'aventurer en Afrique centrale, au cours de deux voyages entre 1796 et sa mort en 1805, dans l'actuel Nigeria, pratiquement à la frontière du monde hausa.

Il faut attendre 1822 et Hugh Clapperton et Dixon Denham pour commencer à avoir des informations de première main sur les Hausas.

Les explorations d'Heinrich Barth et de James Richardson

Parmi les récits d'explorateurs, ceux de James Richardson ⁴⁵ et de Heinrich Barth⁴⁶ sont probablement les plus intéressants pour appréhender l'histoire des populations de l'espace nigérien.

⁴⁴ voir ROBERT, Aline, Les SOURCES ÉCRITES EUROPÉENNES : DU XV^e au XIX^e siècle : UN APPORT COMPLÉMENTAIRE POUR LA CONNAISSANCE DU PASSÉ AFRICAIN in GAUDIO, Attilio, les BIBLIOTHÈQUES DU DÉSERT, recherches et études sur un millénaire d'histoire, p.148

⁴⁵ RICHARDSON JAMES, *Narrative of a mission to Central Africa performed in the year 1850-1851 : under the orders and at expense of Her majesty's government*, volume 2, London, Chapman and Hall

⁴⁶ voir BARTH, Heinrich, *Travels and discoveries in center Africa*, Volume 3

Heinrich Barth : explorateur et historien

Mais c'est l'oeuvre de Heinrich Barth qui apporte l'information la plus complète. Heinrich Barth est un explorateur allemand qui travaille pour le compte des Britanniques. Il part de Tripoli au début de l'année 1850 accompagné de l'Anglais James Richardson et de l'Allemand Overweg, et traverse le désert. Heinrich Barth visite ainsi le pays hausa avant de visiter la région à l'est du lac Tchad, puis Tombouctou.

L'oeuvre de Barth est considérable, et louée pour sa qualité, sa rigueur, sa précision et la diversité des domaines abordés. Heinrich Barth n'est pas seulement un explorateur, il ne se limite pas à étudier la géographie. Tel un ethnologue, il s'intéresse aux populations tant rurales que citadines. Et, fait notable, il s'intéresse également à leur histoire. Il reconnaît ainsi l'existence d'une authentique histoire africaine, qu'il étudie et consigne avec les méthodes d'un historien.

Concernant le pays hausa, il livre énormément d'informations (y compris sur la zone dans l'actuel Niger, moins souvent étudiée que la région anglophone). Il est le premier à établir un tableau chronologique du Soudan central, qui reste aujourd'hui encore une référence.

Son approche historique est moderne. Il recherche et consulte des documents anciens, recueille des traditions orales et s'appuie sur les témoignages d'érudits et de dignitaires pour reconstituer l'histoire hausa et du Soudan central.

Conscientieux, il part à la recherche de manuscrits. Il ramène avec lui des documents historiques qu'il traduit souvent lui-même (polyglotte, il est arabisant, et apprend plusieurs langues vernaculaires, dont le hausa). Barth trouve ainsi dans le Bornou un manuscrit de la chronique de Katsina. (A Tombouctou, il découvre aussi et traduit le *Tarik al Sudan*, qui est une histoire de l'empire songhai)

Heinrich Barth utilise les traditions orales comme des sources historiques à part entière. Il considère les chroniques et les listes dynastiques, qu'elles soient orales ou écrites et justifie leur intérêt : « *Je ne vois aucune raison pour rejeter la liste des Rois de ce pays, parce qu'elle est préservée non seulement dans la mémoire des peuples, mais aussi dans un document écrit.* »⁴⁷

Heinrich Barth n'hésite pas à mobiliser des notions de linguistique pour réfléchir sur l'origine des Hausas, sujet qu'il est le premier à aborder dans un contexte historiographique. Il rejette l'idée issue de la tradition selon laquelle les Hausas descendraient de gens venus du Bornou, en montrant qu'il n'y a pas de point commun entre les langues hausa et kanuri, hormis quelques emprunts tardifs de vocabulaire. Barth soutient l'idée que les Hausas viennent du nord : il fait venir les Gobirawa de l'Aïr.

⁴⁷ voir BARTH, Heinrich, *Travels and discoveries in center Africa*, Volume 3 : « I do not see any reason for rejecting the list of the Kings of this country as it is preserved not only in the memory of the people but even in written document »

Il est aussi témoin et rapporteur de bouleversements importants pour l'histoire hausa, à savoir les conséquences du djihad peul mené par Ousman Dan Fodio au début du XIXe siècle. Lorsqu'il se trouve dans la région haussa de Maradi, qui reste indépendante, Barth constate que la situation reste tendue vis à vis des Peuls du califat de Sokoto (ce que rapporte également Richardson).

L'explorateur ne se contente pas de faire une histoire politique du Kasar Hausa. Par ses observations sur l'organisation de la société, les moeurs et l'économie, Heinrich Barth fait aussi preuve de qualités d'ethnologue. Son récit nous livre ainsi de précieuses informations sur l'esclavage et le commerce, informations qui seront importantes pour les historiens postérieurs.

En conclusion, Heinrich Barth est pionnier en ce qui concerne l'écriture de l'histoire hausa. Il ouvre la porte aux études et débats scientifiques sur l'histoire de ce peuple. Le livre de Barth devient par la suite une véritable référence, utilisée en particulier par les administrateurs coloniaux (qui vont parfois l'instrumentaliser). Pour les historiens, son œuvre, d'une grande richesse, constitue un modèle sur le plan de la méthodologie.

James Richardson

James Richardson est un explorateur britannique né en 1806 et mort en 1851. Éduqué dans la foi évangélique, Richardson, qui désire répandre le christianisme en Afrique et y interdire le commerce d'esclaves, se porte volontaire pour partir à l'exploration du continent africain. L'explorateur prend alors la tête d'une expédition en 1845. Au cours de cette première expédition, Richardson traverse le désert du Sahara, avant de faire demi-tour pour arriver à Tripoli.

Exploration dans le Soudan Central (1850)

Fort de ce succès, James Richardson part pour une nouvelle expédition, cinq ans plus tard, en compagnie de deux Allemands Adolf Overweig et Heinrich Barth. Ces explorateurs partent à la découverte du Soudan central.

Arrivés dans la région du Damerghou (dans l'actuel Niger) au cours de l'année 1850, les trois explorateurs décident de se séparer. Oveweigh se dirige vers Maradi alors que Richardson se dirige vers Zinder, capitale d'un état puissant portant le même nom. Heinrich Barth poursuit son voyage plus au Sud et explore le coeur du monde hausa (nord du Nigéria actuel). James Richardson ne reverra jamais son pays natal. Il meurt là bas, tué par la maladie. Il laisse à sa mort un journal de voyages qui sera rapporté à Londres par ses domestiques, et publié quelques années plus tard.

A narrative of a mission to Central Africa performed in the year 1850-1851

Le récit de voyage laissé par James Richardson est paru à titre posthume en 1853, sous le titre de *A narrative of a mission to Central Africa*. Le récit a été édité par Bayle Saint-John, biographe et écrivain britannique. À ma connaissance, il n'existe pas d'édition plus récente du récit de James Richardson.

Cet ouvrage est intéressant car Richardson s'intéresse à une région en marge du monde hausa : la région de Zinder, une zone qui n'a quasiment pas été décrite auparavant par des voyageurs ou des géographes.

C'est un récit qui décrit de manière saisissante la vie des Hausas qui résident dans le sud du Niger, aux lendemains du djihad de Dan Fodio.

Une frontière s'est dessinée qui matérialise l'opposition entre les états hausa qui conservent leur indépendance (Gobir, Maradi et Zinder) et l'Empire peul de Sokoto, lequel s'est établi au détriment des cités-états hausas du Nigeria.

Le récit de Richardson nous donne des informations de première main sur l'esclavage et l'état de l'avancée de l'Islam dans l'espace nigérien.

Sources archéologiques

Les sources écrites sont somme toute limitées, à part peut-être pour le XIXe siècle. Pour les périodes plus anciennes, ce qu'il nous reste bien souvent, c'est ce que peut apporter l'archéologie.

Il y a en Afrique de l'ouest de nombreuses traces archéologiques de zones de peuplement humain. C'est le cas au Niger au moins à partir du VIe siècle, comme noté par l'archéologue Anne Haour : « *Au Niger, les preuves d'une implantation permanente, peu concluante dans la plupart des archives archéologiques antérieures sont abondantes pour les 1500 dernières années que se soit dans le Sahara et dans le Sahel*⁴⁸ » [traduction personnelle].

Les premières recherches archéologiques au Niger remontent au début du XXe siècle et la présence coloniale française, mais elles se sont concentrées sur la zone saharienne et la région du fleuve Niger, c'est à dire le sud-ouest.

Pour ce qui est de la région qui nous intéresse, dans le sud du Niger et dans le nord du Nigéria, plusieurs sites d'occupation sont pourvus de restes de murailles et fortifications. Ceux-là sont attribués au monde hausa, dont ils semblent caractéristiques. Les murailles de Kano en sont un

⁴⁸ voir HAOUR, Anne, *One Hundred Years of Archaeology in Niger*, Journal of World Prehistory, volume 17, n°2

exemple frappant, qui avait d'ailleurs impressionné Barth. Barth, et plus tard les administrateurs coloniaux tels que Palmer et Urvoy ont ainsi associé le monde hausa avec ces forteresses.

Les sites archéologiques du Niger sont néanmoins plus difficiles à attribuer avec certitude que leurs homologues du Nigéria.

Les traditions font mention de sites et les archéologues tentent d'y rattacher les vestiges qu'ils connaissent, mais c'est une entreprise incertaine, en l'absence de marqueurs flagrants.

Les sites comme Birnin Garafa sont dans ce cas. Il n'y a pas assez d'études pour éclairer leur appartenance culturelle. Au Niger, seul un site a été attribué avec quasi certitude aux Hausas, du fait des traditions orales : il s'agit du grand site de Kufan Kanawa, dont je parlerai plus en détail dans la partie consacrée aux états tsosebakis.

Et même lorsqu'il y a concordance entre ce que rapportent les traditions et les vestiges archéologiques, comme c'est le cas pour Kufan Kanawa, il reste un doute pour les périodes anciennes. Anne Haour note que la tradition peut attribuer aux Hausas des sites qui pourraient en fait leur être antérieurs. Le site pourrait en effet avoir été fondé ou occupé avant de devenir hausa. Il est pour l'instant impossible de le confirmer ou l'infirmier aux vues des vestiges archéologiques.

De manière générale, les vestiges relevés sont peu impressionnants - conséquence du manque d'ampleur des recherches effectuées, ou de la pauvreté de la région ? Il y a aussi le fait que le banco (ou adobe, mélange d'argile et de matière végétale utilisé pour la fabrication de briques séchées) matériau privilégié dans la région pour la construction de bâtiments ne résiste pas au temps (il se désagrège sous l'effet de la pluie et du vent). Certes les fouilles de Kufan Kanawa ont été limitées, mais le manque de mobilier relevé peut surprendre à l'intérieur d'une telle enceinte. Anne Haour l'interprète comme le signe d'une capitale itinérante⁴⁹.

Notons encore que l'archéologie de l'espace hausa ne s'est développée que récemment, depuis ces trente ou quarante dernières années tout au plus. Cet espace demeure donc peu exploré en dépit du fait qu'il soit le lieu de l'émergence « *d'une des plus importantes identités ethniques de l'économie de l'Afrique de l'Ouest* »⁵⁰.

Depuis ces dernières années, l'archéologie dans la région est à l'arrêt à cause des problèmes d'instabilité et d'insécurité qu'on y connaît.

⁴⁹ HAOUR, Anne. "Power and Permanence in Precolonial Africa: A Case Study from the Central Sahel." *World Archaeology*, vol. 37, no. 4, 2005, pp. 552–565

⁵⁰ HAOUR Anne, *ibid*

Types de sites archéologiques du monde hausa

Les archéologues ont répertorié trois principaux types de sites archéologiques : les inselbergs (buttes), les sites d'occupation humaine de grande importance entourés de murs et les zones d'activité métallurgique.

Concernant les inselbergs, les archéologues les voient comme d'anciens sites d'occupation ou, autre hypothèse, comme des lieux de cultes religieux.

Les sites d'occupation d'importance, comme Kufan Kanawa, et les sites dans les alentours de Zaria, se caractérisent avant tout par la présence d'une enceinte en pierre et/ou en terre. La plupart des fouilles qui ont eu lieu sur ces sites n'ont pas permis de situer le moment de leur construction.

Pour les zones d'activité métallurgique, si les archéologues et les historiens s'accordent à dire que la métallurgie du fer en Afrique de l'ouest est ancienne, cela ne donne pas de date précise pour les sites en question. Il est probable que plusieurs de ces sites soient antérieurs aux Hausas.

Ce que nous dit l'archéologie de l'origine des Hausas

On a donc d'une part la quasi-certitude d'une occupation ancienne par des populations qui pratiquaient la métallurgie du fer, puis plus tard une présence qu'on peut rattacher au monde hausa.

Mais que s'est-il passé entre les eux ? Y-a-t-il eu une continuité du peuplement ? (la région a pu être abandonnée) La population ancienne a-t-elle été remplacée ? A-t-elle assimilé de nouveaux arrivants, ou adopté la culture de ceux-ci ? On n'en sait rien : « *la question de la continuité ou de la discontinuité entre ces habitants de l'âge du fer et le peuple haussa qui a ensuite habité la région reste ouverte.* »⁵¹

Un site funéraire : Durbi Takusheyi

Il existe un site funéraire remarquable à Durbi Takusheyi, à une trentaine de kilomètre de l'actuelle ville de Katsina, dans l'extrême nord du Nigéria actuel. Lui nous parle de l'origine des cités-états, avant même l'islamisation.

⁵¹ HAOUR Anne, « KUFAN KANAWA, NIGER: THE FORMER KANO? » in « *Being and becoming Hausa* », HAOUR Anne, ROSSI Benedetta 2010 « *the question of continuity or discontinuity between these past iron-workers, and the Hausa people who later inhabited the region, remains open.* »



Tertre Funéraire (tertre n°2) à Durbi Takusheyi, photographie de Gerhard Liesegang, 1992

Le site de Durbi Takusheyi est constitué de huit buttes. Dès 1907, H.L Palmer, administrateur colonial, a commencé à fouiller une partie de ces buttes. Malheureusement, les historiens et les archéologues ne disposent d'aucun rapport de fouilles ou document permettant de savoir ce qu'ont pu trouver Palmer et son équipe. Les vestiges récupérés lors de cette campagne semblent perdus.

Ce site a été de nouveau fouillé en 1992 par une équipe germano-nigériane. Les fouilles ont permis de révéler des sépultures datant du XIV^e siècle. Les archéologues s'accordent à dire que ces sépultures sont celles des souverains pré-islamiques du Katsina. Des traditions orales sont associées à ce site.

D'après certains récits on doit la création du royaume du Katsina à un certain Komayo au XIII^e siècle. Durbi Takusheyi était la capitale de son royaume et les Durbawa seraient la première dynastie à avoir régné au Katsina. Cette dynastie animiste aurait été renversée à la fin du XV^e siècle, par Muhammed Korau, premier souverain musulman à avoir régné sur le Katsina (le lecteur peut se reporter à la partie « islam et islamisation » pour en savoir plus sur Muhammed Korau)

En 1907, Palmer, qui connaissait les récits d'origine de Katsina, a l'idée de prouver que ce site est le lieu de sépulture des premiers rois de Katsina. L'influence de Palmer est importante. Comme le note Gronenborn :

« Par la suite, Takusheyi est devenu un point d'attraction local, fermement ancré dans les constructions historiques en tant que résidence et lieu de sépulture des premiers "rois" de Katsinawa⁵² »

Gronenborn souligne le caractère fondamental de l'intuition de Palmer et des découvertes qu'elle amène, tant pour la période en cause - celle durant laquelle eurent lieu les premiers contacts avec l'islam - que pour les liens qui peuvent être établis avec les plus vieilles traditions dont celle de Bayajida:

« D'après les mesures au Carbone 14 actuellement disponibles, les sépultures dateraient du début du 14e siècle après J.-C., juste avant les premiers documents écrits. Elles témoignent donc d'une phase cruciale de la (pré-)histoire des Hausas, lorsque les sociétés sont entrées en contact avec le monde islamique. Cette phase est encore préservée dans les légendes de type Bayajidda où le héros arrivant de Bagdad se marie à une dynastie locale⁵³. »

Ce site archéologique nous apporte des informations matérielles concernant l'émergence des cités-états, la mise en place de leur organisation politique et l'avènement de leurs élites : « Le site date ainsi d'une période cruciale de l'histoire, durant laquelle émergent les cités-états hausa »⁵⁴

Le contenu des tombes datant du XIVe et XVe siècle suggère que la société hausa ne connaissait pas encore l'islam. En tout cas, la présence de mobilier funéraire rend l'idée que les défunts soient musulmans peu vraisemblable : « la configuration culturelle des sépultures et les traditions historiques indiquent que les dirigeants hausas enterrés à Durbi Takusheyi n'étaient pas convertis à l'islam⁵⁵ ».

Le contenu des tombes a révélé de précieux objets. Certains viennent de mondes lointains, au delà même de l'Afrique du Nord, comme des perles de verres originaires du monde islamique et de Chine.

Cela atteste donc de relations commerciales à longue distance - avant l'islamisation de Katsina (islamisation qui n'arrivera donc pas avant la fin du XVe siècle).

On a donc la preuve matérielle de l'existence d'une société dans laquelle une certaine richesse a pu être accumulée, et où une élite tire « profit des échanges avec des pays lointains⁵⁶ » (pour répondre le

⁵² Voir GRONENBORN, Detlef, and all, Durbi Takusheyi: « A High-Status Burial Site in the Western Central Bilād al-Sūdān » *Azania: Archaeological Research in Africa*, 2012, n°47, p 259

⁵³ Voir GRONENBORN, Detlef, « Durbi Takusheyi » in *The emergence of Hausa identity*, University of Liverpool, p2

⁵⁴ GRONENBORN, Detlef, *ibid*

⁵⁵ voir MACEACHERN, Scott. Globalization : Contact between West Africa, North Africa and Europe During the European Medieval period in *the Routledge Handbook of Archaeology and Globalization*, Routledge, London, New York, 2017, p 98

⁵⁶ voir GRONENBORN, Detlef, Du KANEM-BORNOU AUX CITÉS HAUSAS in *L'Afrique Ancienne, De l'Accus au Zimbabwe (20000 avant notre ère - XVIIe siècle)*

mot de l'historien Deltlef Gronemborn). On reconnaît là un trait propre à une cité-état hausa constituée.

« Le site date ainsi d'une période cruciale de l'histoire, durant laquelle émergent les cites-état hausa, indiquant des contacts changeants avec la Méditerranée et le Moyen-Orient. »⁵⁷.

En résumé, le site se situe à une période charnière, révélant « l'existence d'une société qui n'a pas encore été touchée par l'islam » mais dans laquelle une élite prospère est capable d'accumuler des richesses acquises par le commerce.

⁵⁷ ibid

Historiographie

Les récits des explorateurs européens, celui d' Heinrich Barth en premier lieu, constituent ce que les universitaires peuvent considérer comme le premier jalon historiographique concernant l'espace hausa. Barth, pionnier en ce qui concerne l'écriture de l'histoire hausa, ouvre la porte aux études et débats scientifiques sur l'histoire de ce peuple.

Époque coloniale

L'entreprise coloniale ne peut se passer de connaissance des pays colonisés. L'histoire des pays et peuples colonisés fait parti du spectre des connaissances qui peuvent lui être utiles. Son étude est menée par les administrateurs coloniaux, plutôt que par des historiens de métier. Certains font certes preuve d'un intérêt authentique pour la connaissance des pays, mais les objectifs de la colonisation, son contexte et les préjugés de l'époque sont souvent sources de biais auxquels il faut prendre garde dans la lecture de la production historique de la période coloniale.

Conséquence de la conquête, le monde hausa se trouve divisé, au début du XXe siècle, entre les empires coloniaux français et britannique.

Une bonne partie de la production concernant l'histoire du monde hausa est ainsi élaborée par des administrateurs coloniaux issus de chacune des deux puissances coloniales. Si notre étude concerne la partie francophone, nous ne pouvons négliger de considérer les travaux anglophones pour plusieurs raisons :

- l'essentiel du monde hausa, son centre de gravité se trouve au Nigeria, et on ne peut mener l'étude des régions hausa de la zone francophone sans tenir compte de la zone anglophone. L'importante ville nigérienne de Maradi, par exemple, a appartenu à l'état de Katsina, dont l'essentiel du territoire se situe dans l'actuel Nigeria.
- dès la période coloniale, le Nigeria devient le principale centre de production historique sur le monde hausa.

Les écrits des administrateurs coloniaux concernant le monde haussa sont assez nombreux. Il s'agit de monographies ou d'ouvrages généraux. L'histoire politique et événementielle est le sujet principal de ces écrits.

Cette littérature est dépendante du contexte dans lequel ces écrits ont été publiés. Les administrateurs qui les rédigent (H.L Palmer au Nigéria, Urvoy, Maurice Delafosse au Niger) sont d'abord concernés par la gestion du territoire, et c'est afin d'améliorer celle-ci qu'ils entreprennent de mieux l'étudier. Leurs écrits sont bien souvent imprégnés des préjugés de l'époque.

La façon dont est traitée la question de l'origine des Hausas, un thème qui est particulièrement présent dans ces ouvrages, reflète ces préjugés. Ces écrits sont marqués par les thèses hamitiques, popularisées dans les années 30 par l'anthropologue britannique Gabriel Seligman. Aux yeux des tenants de ces thèses, les formations étatiques puissantes ou les ruines de civilisations remarquables ne sauraient être le fait de populations autochtones. Ils y voient à chaque fois l'œuvre de populations d'origine étrangère : ce serait ainsi des populations venues de l'Afrique du Nord ou du Moyen Orient qui seraient à l'origine des états haussas. Ainsi, Urvoy, à propos de Daura une des cités états hausa : *C'est donc à ces apports blancs ou métissés du nord et de l'est que remontent le Daoura et les anciens Etats haoussas.*⁵⁸ ». De même H.J. Palmer au Nigeria fait venir les ancêtres des Hausas d'Egypte, de Bagdad ou d'Israel. Les écrits d'Urvoy et de Palmer sont donc très clairement influencés par les thèses hamitiques. Urvoy, comme d'autres administrateurs coloniaux, tente de montrer que la création des états haussa n'est pas le fait du monde noir mais de populations blanches, berbères, ou pour le moins issues du métissage avec ces populations. Ces administrateurs visent à accréditer l'idée qu'il faut un étranger civilisateur pour apporter ses bienfaits aux populations locales. Ils tendent ainsi à justifier la main-mise des coloniaux sur le territoire.

Yves Urvoy

Yves Urvoy consacre une grande partie de son *Histoire du Soudan Central (colonie du Niger)* aux populations hausas. Il ne se contente pas de parler des Hausas du Niger, mais aussi de ceux du Nigéria, ce qu'il justifie par le fait que le pays hausa s'étend par delà les limites des empires coloniaux : « *La plupart des centres historiques hausa sont en Nigéria anglais ; il est impossible de se limiter strictement aux pays français ; je parle brièvement des Etats devenus anglais, dont l'histoire a été entièrement mêlée à celle des nôtres : Kano, Daoura, Katséna, Sokoto, etc.*⁵⁹ ». Ainsi, comme il l'indique, le sultanat de Maradi, créé en 1815, est « rejeton du Katsina ». Le Gobir, un des sept états « légitimes », est coupé en deux par la frontière coloniale, avec pour capitale Tibéri, en territoire nigérien.

Urvoy n'étudie pas que les cités-états, mais aussi d'autres ères géographiques où les Hausas sont présents, comme l'Ader au Niger (l'Ader, qui n'est ni un état « légitime », ni « illégitime »).

La chronologie que donne Urvoy dans son ouvrage de l'histoire du Niger n'a jamais pu être contestée, malgré les tentatives pour déconstruire son récit (notamment sur le plan idéologique⁶⁰).

⁵⁸ voir URVOY, Yves, *Histoire du Soudan Central (colonie du Niger)*, 1936, p228-229

⁵⁹ ibid

⁶⁰ voir Thèse de BERNUSSOU, Jérôme, Introduction in *Histoire et mémoire au Niger: De l'indépendance à nos jours*. Toulouse: Presses universitaires du Midi, 2009 (p14-16)

H.L. Palmer

H.L Palmer est administrateur colonial au Nigéria. Il découvre un exemplaire de la chronique de Kano⁶¹ qu'il fait traduire en 1908, et il discute de sa date de rédaction. La chronique est un document précieux pour les historiens : une liste des règnes des rois de Kano depuis sa fondation mythique.

Le temps des indépendances

Une histoire africaine par les Africains

Dans le moment d'euphorie et de fierté africaine retrouvée que constituent les indépendances, on assiste à une prise de conscience de l'importance de l'histoire pour les nations nouvelles. Au Niger et au Nigeria, les autorités politiques et les élites intellectuelles réfléchissent à l'élaboration d'une histoire nationale.

L'histoire de l'Afrique commence ainsi à être prise en main par les Africains. L'indépendance politique s'accompagne d'une indépendance intellectuelle. L'Afrique a une histoire, qui dorénavant sera écrite par les Africains. Une forme de décolonisation du savoir historique commence à s'opérer. Les historiens post-coloniaux produisent de ce fait un discours qui sur bien des points prend le contrepied du discours colonial. Les années 60 et les indépendances sont donc marquées par un changement de paradigme pour ce qui concerne l'écriture de l'histoire africaine.

Il est intéressant de noter à ce propos que parmi les premiers historiens africains, plusieurs vont devenir des hommes politiques de premier plan : au Niger, il en est ainsi de Boubou Hama, chantre de la prise en compte des traditions dans l'écriture de l'histoire, président de l'Assemblée nationale du Niger jusqu'en 1974. André Salifou sera président de la Conférence Nationale de 1991.

Jérôme Bernussou dans une thèse « Histoire et mémoire au Niger »⁶² étudie dans quelle mesure Histoire et historiens participent à l'élaboration d'une identité nationale, ce, à la lumière du cas du Niger depuis l'indépendance.

⁶¹ La chronique de Kano raconte l'histoire des rois hausas de la cité de Kano, à partir de Bagauda, fondateur mythique de la cité, jusqu'au règne de Muhammad Bello qui se termine en 1892. Elle a fait l'objet de nombreuses hypothèses concernant sa date de rédaction et son auteur. H.L Palmer, qui en a découvert un exemplaire et qui est aussi son traducteur, date la rédaction de la chronique du début du XIXe siècle. Dans les années 70, les légitimistes islamiques, emmenés par Abdullahi Smith, balayent les interprétations précédentes dans plusieurs thèses universitaires. Pour eux, la chronique de Kano n'est pas une chronologie des souverains depuis l'an 1000 jusqu'aux années 1880, c'est une compilation de traditions et de légendes mises par écrit par un érudit musulman au XVIIe siècle.

⁶² voir BERNUSSOU, Jérôme. *Histoire et mémoire au Niger: De l'indépendance à nos jours*. Toulouse: Presses universitaires du Midi, 2009.

Une histoire qui privilégie empires et états puissants

Dans ce contexte où l'on s'attache à mettre en avant la richesse de l'histoire africaine et ses moments les plus remarquables, on tend à privilégier l'histoire des grands empires et des états les plus puissants. La production historique se trouve dominée par une histoire politique et événementielle, surtout portée sur la formation des états et l'origine des peuples.

Au Nigéria cette tendance est incarnée par l'école d'histoire d'Ibadan qui s'appuie sur des moyens importants mis à sa disposition par le gouvernement, et qui va définir l'orientation historiographique du Nigéria pendant au moins deux décennies, des années 50 aux années 1970.

Cette histoire orientée sur les réalisations remarquables des peuples africains se traduit par la production de monographies étudiant des entités souvent ethniques. Ainsi, Boubou Hama consacre des ouvrages successivement aux Zarma-Sonraï, aux Peuls, aux Hausas⁶³.

Histoire nationale et contexte multi-ethnique

Mais en privilégiant empires et états, cette histoire met au premier plans des ethnies, alors que les nations nouvelles - et c'est le cas du Niger comme du Nigeria - sont des pays multi-ethniques.

Les risques sont nombreux. Des minorités ne se reconnaissent pas dans l'histoire des ethnies dominantes, ou risquent d'être oubliées du récit historique. Cela incite à écrire des histoires de chaque ethnie individuellement, ce qui va à l'encontre du projet d'écrire une histoire nationale. Cela ne favorise pas le récit d'une histoire souvent multi-séculaire des relations entre ces ethnies, histoire qui mérite pourtant d'être racontée. Mais par ailleurs, l'histoire des relations entre ethnies a pu être conflictuelle : comment ne pas risquer alors d'attiser des rancœurs ? Les historiens sont confrontés à cette responsabilité.

Au début des années 70, la guerre du Biafra déstabilise les historiens nigériens qui placent la nation ou l'ethnie au centre de leurs recherches. Le scepticisme grandit vis à vis de l'élaboration d'une histoire nationale et les historiens remettent en question ces approches. Le courant dit des « légitimistes islamiques », qui au nord du Nigéria étudient les mondes haussa et peul, placent l'islam au centre de leurs études, considérant le fait religieux comme plus important que les structures étatiques ou ethniques.⁶⁴

63 voir les ouvrages de Boubou Hama:

- HAMA, Boubou, *Histoire traditionnelle d'un peuple, les Zarma-Songhai*, Présence Africaine, (Paris/Dakar), 1967(a), 205p.

- HAMA, Boubou, *Histoire du Gobir et du Sokoto*, Présence Africaine, (Paris/Dakar), 1967(b), 277p

- HAMA, Boubou, *Contribution à l'histoire des Peul*, Présence Africaine, (Paris/Dakar), 1968,368p.

64 VOIR FALOLA Toyin et ADERINTO Saheed, *Nigeria, Nationalism and Writing History*, Boydell & Brewer. University of Rochester Press 2010

Renouveau méthodologique, sources orales et traditions.

Le renouveau historiographique qui accompagne les indépendances se traduit par un renouveau méthodologique.

Les historiens africains, mettant à profit leur accès plus facile qu'aux Européens à l'histoire traditionnelle et aux textes en ajami, renouvellent le corpus de sources, d'une part en révélant de nouvelles sources écrites, d'autre part en élevant les traditions au rang de sources historiques à part entière.

La réflexion sur l'utilisation des traditions orales en tant que sources s'opère dans le cadre du projet de l'histoire générale de l'Afrique lancé par l'UNESCO. Des colloques (comme celui de Niamey en 1968) sont organisés pour réfléchir à la façon d'étudier les sources orales.

Boubou Hama, qui n'est pas un historien de métier, s'affirme comme pionnier dans l'historiographie nigérienne. Il s'érige en défenseur de la tradition orale, et révèle de nouvelles sources écrites. Le titre même de son « Histoire traditionnelle d'un peuple, les Zarma-Songhay » peut être vu comme un manifeste. On peut y lire :

« Ce livre est écrit surtout à partir de l'histoire orale des Songhay et des Zarma enrichie de l'histoire écrite de l'Empire Songhay et des livres qui y sont consacrés (ARDANT DU PICQ, URVOY)... L'ouvrage... concernant l'Histoire du Niger vient le compléter avec des apports puisés dans des documents fournis par des lettrés noirs d'expression arabe du Nigéria du Nord et du Niger dont les œuvres, à part celles de DAN FODIO et de son fils MOHAMMED BELLO sont peu connues des auteurs français qui se sont intéressés à l'histoire de l'Afrique »

« Ce livre est donc un témoignage de l'existence même d'une histoire authentiquement africaine conservée et enseignée par les Africains eux-mêmes en des poèmes qui sont de belles chansons de geste où revivent en force l'ancienne Afrique et ses personnages illustres⁶⁵. »

L'étude des traditions, mythes et légendes contribue par de nouvelles sources à mieux en révéler l'histoire, une histoire que l'on pourrait qualifier d'histoire de civilisations. Ethnologues et sociologues participent à l'élaboration d'un savoir interdisciplinaire (cf. par exemple, pour ce qui est du monde Hausa, les travaux de Nicole Echard⁶⁶)

Notons que l'on dispose parfois de multiples versions de sources traditionnelles ou de listes dynastiques, ce qui permet de les croiser (ce que nous avons fait, partiellement, avec la liste des

⁶⁵ voir HAMA, Boubou, *Histoire traditionnelle d'un peuple, les Zarma-Songhai*, Présence Africaine, (Paris/Dakar), 1967(a), p.1

⁶⁶ Nicole Echard a beaucoup travaillé sur l'Ader (zone majoritairement peuplée par des hausaphones). Voir notamment : ÉCHARD, Nicole : *L'Expérience du passé : histoire de la société paysanne de l'Ader*, Institut de recherche en sciences humaines, Niamey, 1975

souverains du Gobir, dont on dispose d'une version dans la chronique d'Agadès et d'une autre recueillie par Boubou Hama et publiée dans son histoire du Gobir et du Sokoto)

Portée historique des légendes et traditions hausas

C'est dans ce contexte que les historiens se sont engagés dans des débats concernant l'origine des Hausas et le développement des cité-états. Ce débat s'est très vite cristallisé autour des traditions orales (légende de Bayajida, ses variantes et les suites comme notamment la légende des sept Hausas Bawkai).

La question centrale est celle de la portée historique de ces légendes : peut-on se fier à ces traditions? Boubou Hama présente une interprétation des sources traditionnelles dans « Histoire du Gobir et de Sokoto »⁶⁷

Le britannique Abdullahi Smith, par contre, doute d'une quelconque véracité des traditions orales, qu'il considère comme purement mythiques : « Mais il n'est pas difficile de montrer en premier lieu que l'authenticité de cette histoire très douteuse. »⁶⁸

D'autres historiens, comme le remarque John Sutton, soutiennent que ces traditions orales ont été forgées de toutes pièces à une période récente (XVIIe siècle) à des fins de légitimations politiques.

Mais finalement, les historiens récents s'accordent : s'il faut porter sur ces récits un regard critique, ils choisissent de les considérer comme des sources qui comportent des éléments de portée historique. Les discussions sur l'interprétation des sources s'avèrent donc fructueuses, en particulier quand elles s'appuient sur les autres disciplines telles que les sciences humaines et sociales.

Origine et formation des états hausas à la lumière des traditions

John Sutton⁶⁹ est de ceux qui soutiennent que les traditions orales ont un fondement historique. Selon lui, les récits sur Bayajida et les états hausas, certes extrêmement idéalisés, donnent néanmoins des informations sur la façon dont le monde hausa a émergé. Pour lui, ces récits laissent penser que l'espace hausa s'est constitué à partir de petits centres au 1er millénaire après JC. Selon le récit, l'organisation politique en est alors à l'état embryonnaire. Il n'y a pas encore de villes fortifiées, ni d'états territoriaux, ce qui correspond à des sociétés rurales.

⁶⁷ HAMA, Boubou, *Histoire du Gobir et du Sokoto*, Présence Africaine, (Paris/Dakar), 1967, 277p

⁶⁸ voir SMITH, Abdullahi, *Some consideration relating to the formation of state in Hausaland*, *Journal of the Historical Society of Nigeria*, 1970, Vol. 5, no. 3 p 335 « *But it is not difficult to show that, in the first place, this story is of very doubtful authenticity* »

⁶⁹ Voir SUTTON, J. E. G. "Towards a Less Orthodox History of Hausaland", *The Journal of African History*, 1979, Vol 20, no. 2, p 179-201

John Fisher et John Hunwick s'appuient sur ces récits pour retracer les grandes étapes de la formation des états. Ils distinguent quatre étapes dans le processus. Dans un temps ancien, les Hausas constituent une société agricole. Ils se regroupent pour former de petites villes (gari en hausa). Ces petites villes s'agrandissent et deviennent de grandes villes fortifiées (birane). Fisher et Hunwick jugent aussi que l'islamisation des sociétés hausas, probablement au XVe siècle, constitue une rupture importante dans cette histoire. Ces deux historiens ont le mérite de donner un cadre à l'histoire de la formation des états. Finn Fuglestad⁷⁰, toujours à partir des légendes hausa, va plus loin. Il observe un changement dans l'organisation politique lorsque les villes se transforment en villes fortifiées. Les Hausas passent d'un conseil étatique à un système de royauté sacrée. Il met en évidence une dualité dans le système monarchique : le pouvoir politique est placé entre les mains d'un musulman tandis qu'un chef animiste concentre entre ses mains tout ce qui relève de la sacralité traditionnelle.

Histoire politique, histoire « globale », études économiques et sociales

Au Niger, l'histoire politique occupe le premier plan de la recherche historique, en dépit des efforts de quelques historiens qui revendiquent une approche historique différente. Dans les années 70, deux historiens vont incarner chacune de ces deux sensibilités différentes. André Salifou est partisan d'une histoire globale, se rapprochant ainsi des vues des annales : il souhaite que les chercheurs dépassent le strict cadre de l'histoire politique pour explorer d'autres domaines comme l'économie, la société et la religion. Djibo Hamani, quant à lui, estime que faire de l'histoire événementielle est la seule perspective à la portée des chercheurs au Niger : les sources, qui sont rares, permettent difficilement de faire une histoire économique et sociale.

Les années 70 voient l'apparition des études économiques et sociales. Paru en 1973, l'ouvrage de A.G Hoking intitulé *Economic History of West Africa* a un énorme impact sur la communauté scientifique. Les historiens commencent à se tourner vers l'histoire économique de l'Afrique.

Paul Lovejoy est une des grandes figures de l'histoire économique. Il s'intéresse à l'histoire économique des Hausas. Dans *Caravans of Kola*, Paul Lovejoy montre le rôle fondamental que les Hausas ont eu dans le commerce de la kola (c'est un commerce très ancien) et dans l'ouverture de nouvelles routes commerciales.

Nouvelles approches et pluridisciplinarité

En dépit des difficultés que peut connaître un pays comme le Niger, un travail universitaire se développe qui aborde les questions historiques sous des angles divers, en utilisant une approche souvent pluri-disciplinaire, associant aux diverses sources sus-mentionnées les données de l'archéologie, de la linguistique, de la paléoclimatologie. C'est en confrontant ces nouvelles

⁷⁰ Fuglestad, Finn. "A Reconsideration of Hausa History before the Jihad." *The Journal of African History*, 1978, vol. 19, no. 3, p 319-339

données aux récits et écrits traditionnels qu'il devient possible d'interpréter ces derniers et de juger de la véracité des hypothèses qu'on émet à leur sujet.

Apports de l'archéologie

L'archéologie est une science d'utilisation récente pour l'histoire du monde hausa, Elle a commencé à se développer à la fin des années 70. Sutton, et quelques autres grands noms font des fouilles au Nigéria.

Au Niger, les recherches archéologiques ont longtemps été limitées à la zone saharienne, et le Sahel longtemps négligé. Les troubles que connaît aujourd'hui la région avec la montée de l'insécurité liée aux mouvements terroristes réduisent encore l'activité archéologique. Quelques archéologues se sont intéressés à la zone sahélienne, dont Boubé Gado (mais essentiellement dans la partie ouest), et, pour la zone qui nous intéresse, Anne Haour. Celle-ci note: « *the most fruitful application of the archaeology of Niger is to be found in theoretical rethinking.* »⁷¹

Pour ce qui est de la région haussa, les traces connues d'activités humaines sont ponctuelles. Des fouilles ont été menées à Kufan Kanawa, site considéré par les traditions comme la première Kano. La présence d'anciennes fortifications (comme au Katsina) confirment les observations des voyageurs qui ont visité la région (Barth etc).

Vu leur caractère limité, les investigations archéologiques sont insuffisantes pour apporter des réponses précises dans une région où les mouvements de migration ont été certainement importants, comme le note Anne Haour : « *La faible couverture du Sahel est problématique compte tenu de l'importance présumée des migrations inter-régionales au cours de l'histoire.* »⁷² Difficile d'attribuer avec certitude les réalisations à une ethnie donnée. Ainsi, Anne Haour juge par exemple les sites entourés de mur au sud du Niger « *encore moins bien compris que ceux du Nigeria.* »

Apports de la paleo-climatologie

Etant donné l'importance des conditions climatiques sur la vie (ou la survie) dans l'espace qui nous intéresse, l'étude des évolutions du climat est susceptible d'apporter des informations capitales pour la compréhension de l'histoire locale et sa chronologie. Les changements de la pluviométrie, (en plus ou en moins) peuvent par exemple causer des migrations - et l'on sait que les migrations sont un facteur important de l'histoire de la région, comme le montre le contenu des traditions.

⁷¹ HAOUR, Anne. (2003). *One Hundred Years of Archaeology in Niger.* *Journal of World Prehistory*, 17(2), 181-234.

⁷² Ibid « *The poor coverage of the Sahel is problematic considering the presumed importance of interregional migrations throughout history.* »

La thèse de Rodrigue Guillon « Relation société-milieu en domaine sahélien au Sud-Ouest du Niger au cours des 4 derniers millénaires : approche géo-archéologique »⁷³ donne une bonne idée de ce qu'on peut apprendre en combinant et croisant les études paleo-climatologique et archéologique. L'étude concerne le sud-ouest du Niger (la région où coule le fleuve Niger), pas la région hausa, mais elle illustre ce qu'il est possible.

Les travaux de paléoclimatologie de Jean Maley et Robert Verney⁷⁴ donnent des éléments pour l'ensemble de la zone sahélo-saharienne. Ils en étudient en détail certaines régions. Ils parlent ainsi longuement de la région de lac Tchad.

Mais il n'y a pas de à ma connaissance d'étude concernant spécifiquement la zone qui correspond aujourd'hui à la zone hausa (située entre les deux). C'est dommage, parce que cela permettrait probablement de préciser des éléments concernant en particulier l'occupation de la région sur un temps long (Rodrigue Guillon note qu'il y a eu, dans la région qu'il étudie, des ruptures d'occupation), les migrations (et donc la question de l'origine des Hausas, du passage entre d'anciennes sociétés préhistoriques - néolithiques ou âge du fer - à celles qui ont vu le développement du monde hausa), etc. Il est probable que l'on pourrait inférer des conclusions concernant la zone hausa à partir de ce qu'on trouve dans le travail de J. Maley et R. Vernet, mais je n'en ai eu connaissance que trop tard pour essayer de conduire une investigation approfondie qui consisterait à tenter de croiser les événement climatiques décrits et la chronologie de l'histoire hausa.

Autres approches et points de vue

Au terme de cette étude historiographique, notons encore deux axes d'études importants susceptibles de structurer l'approche du sujet par l'historien. Ce sont :

- les études consacrées à des entités hausas spécifiques de l'espace nigérien - je m'appuierai sur certaines d'entre elles dans mon compte rendu concernant les entités en questions
- les études qui placent le monde hausa dans le cadre d'un contexte plus vaste :
 - historique des échanges commerciaux transsahariens et est-ouest,
 - étude de la pénétration de l'islam,
 - analyse de l'espace hausa en tant que point de jonction entre monde nomade et sédentaire.

⁷³ Guillon Rodrigue « *Relation société-milieu en domaine sahélien au Sud-Ouest du Niger au cours des 4 derniers millénaires : approche géoarchéologique* » [thèse de doctorat] Archéologie Université de Bourgogne 2013

⁷⁴ Maley Jean et Vernet Robert - *Peuples et évolution climatique en Afrique nord-tropicale, de la fin du Néolithique à l'aube de l'époque moderne*. Afriques, débats, méthodes et terrains d'histoire 2013

Aperçu de l'histoire des Hausas

Avant de me consacrer à l'étude de l'espace hausa nigérien, je vais tracer les grandes lignes de l'histoire des Hausas, pour que le lecteur en ait un aperçu.

Origines

La question de l'origine des Hausas n'est pas résolue. Les traces que l'on peut attribuer aux Hausas de manière certaine sont relativement récentes, comme le note Salifou après Sutton, et semble dater approximativement de l'an 1000.

Cela ne signifie pas que les Hausas n'existaient pas avant, mais en l'absence de tout écrit, qui plus est dans une région qui a connu des migrations, les seules sources archéologiques sont difficiles à attribuer à un groupe ethnico-linguistique.

Certains auteurs font remonter la fondation de certaines cités pourrait au V ou VIe siècle, mais il est difficile de dire si leurs fondateurs étaient des Hausas. Ce n'est probablement pas avant le XIe siècle qu'apparaît l'idée d'appartenir à une communauté hausa.

Les traditions, notamment la légende de Bayajida, témoignent de la conscience d'appartenir à un espace commun. Bayajida est un prince mythique qui serait l'ancêtre des Hausas. Ses enfants sont les premiers rois des cités-états (sept enfants légitimes à la tête des sept états dits « légitimes », et sept autres, « illégitimes »)

Des voyageurs musulmans dans la région rapportent l'existence de ces cités-états, en notant en particulier le fait qu'elles sont entourées de mur d'enceintes.

Un espace fragmenté politiquement : les cités-états

Ces états ont formé une confédération peu structurée qui n'a jamais connu d'autorité centrale. Les rivalités d'ordre politique et commercial ont souvent donné lieu à des conflits. Ce manque d'unité politique a rendu les cités-états haussas vulnérables : à différents moments de leur histoire, elles ont ainsi été contraintes de payer tribut à des puissances voisines : le Kanem-Bornu et l'empire songhai.

Cet espace hausa favorisait néanmoins les échanges entre cités, ce qui a aidé à leur développement. Cela a conduit naturellement à ce que les cités développent des spécialités propres, en fonction de leurs ressources particulières ou de leur situation géographique : le textile à Kano, l'artisanat et le commerce à Daura et Katsina (du fait de sa situation en regard des routes caravanières), tandis que Gobir (de part sa position au nord, en bordure du monde hausa) avait une tradition guerrière et un rôle de défense de la région. Zaria pratiquait les razzias pour fournir des esclaves.

Importance du commerce

La spécialisation des cités est permise par le commerce, qui les enrichit. Le commerce devient ainsi un élément clé du monde hausa.

Les Hausas s'engagent aussi dans un commerce à plus longue distance. La situation particulière du monde hausa en fait un carrefour pour les échanges est-ouest et surtout nord-sud : ils sont à l'extrémité de routes transsahariennes, en contact direct avec les populations touareg ou berbères qui contrôlent la traversée du désert.

Ces voies commerciales sont aussi les voies qu'emprunte l'islam pour pénétrer en terre hausa (a priori, plutôt à partir de l'ouest, par le biais de marchands maliens, les Wangaras).

Le commerce des esclaves - transsaharien puis transatlantique - prend une importance considérable, allant jusqu'à devenir au XIXe siècle la principale activité économique de certaines régions, avec un lot de conséquences politiques et sociétales (conflits incessants, razzias).

Islam : des Wangaras au djihad peul

L'introduction de l'islam en pays hausa semble commencer au XIVe siècle. Elle est longtemps limitée à une élite urbaine et commerçante. Jusqu'au XIXe siècle au moins, l'animisme garde une place importante dans la population.

Au tout début du XIXe siècle, un grand mouvement de djihad, lancé par le Peul Ousmane Dan Fodio, conduit à la création du califat de Sokoto, qui domine une grande partie du monde hausa, jusqu'à la colonisation.

L'espace hausa nigérien

Les cités-états constituent les entités politiques les plus caractéristiques de l'espace hausa. Mais l'espace hausa, en particulier l'espace nigérien, ne se réduit pas aux cités-états et à leurs possessions.

Je vais maintenant consacrer un chapitre dédié à chacune des entités suivantes :

- Katsina (cité état « légitime »), et sultanat de Maradi (partie du Katsina jusqu'au djihad)
- Gobir (cité état « légitime », capitale Tchibiri)
- Royaumes tsosebaki
- Sultanat de Damagaram (Zinder)
- Ader

Katsina et sultanat de Maradi

Katsina est une des cités-états les plus prospères à l'époque médiévale et moderne.

XVe-XVIIIe siècle : une cité-état prospère

D'après les traditions orales, ce serait un certain Kumayo qui aurait fondé le royaume du Katsina au XIIIe siècle. Les Durbawa seraient la première dynastie hausa à avoir régné sur le Katsina avant d'être renversée au début du XIVe siècle par Muhammed Korau, premier souverain musulman de cet état et qui fonde sa propre dynastie.

Le XVe et le XVIe siècle sont particulièrement favorables à l'épanouissement de la cité, même si, comme bien d'autres cités-états hausa, elle a connu l'influence voire la domination de puissances étrangères. Mais, point remarquable, cela n'a pas empêché sa prospérité économique et culturelle.

Le Tarikh el-Fetach laisse entendre que le Katsina a été l'objet de la convoitise de l'empire songhai : « *En l'an 919 [de l'Égire, 1515 de l'ère chrétienne], l'Askia fit une expédition contre le Katsina* ». Celui-ci serait devenu, à la suite de cette expédition, tributaire de l'empire songhai. Mais les autres sources sur l'histoire songhai ne font pas mention de cette expédition, aussi les historiens émettent-ils des réserves quant à sa véracité. Peut-être n'en est-il résulté qu'une domination éphémère, ce qui peut expliquer le fait qu'aucune source n'y fasse mention. Plus tard au XVIe siècle, Katsina devient tributaire du Bornou. Elle le reste jusqu'au XVIIIe.

Comme Kano, Katsina profite de l'effondrement de l'empire songhai à la fin du XVI^e siècle (1591). Elle devient un important centre de commerce dans le Soudan central.

Katsina s'affirme comme un important foyer culturel. Al Maghili, grand lettré musulman (qui, plus tard, va profondément influencer les réformateurs du XIX^e siècle), a séjourné dans cette région, ainsi qu'à Kano.

Au XVIII^e siècle, Katsina devient un lieu d'immigration important, avec une importante infiltration peule.

Djihad et indépendance de Maradi

En 1807, le Katsina tombe sous domination peule. Tout comme la dynastie royale du Gobir, la dynastie du Katsina est contrainte de partir en exil. Pendant plusieurs années, elle erre dans le sud du Niger. Dan Kassawa qui est proclamé roi après le suicide de son prédécesseur parcourt pendant deux ans dans le Damagaram. Après avoir passé deux ans à Zinder, Dan Kassawa et sa suite se rapprochent du Katsina en s'établissant à Gafai, ville frontalière du Damagaram. Là, le souverain reconstruit ses forces dans l'optique de reprendre le Katsina aux Peuls. Ses effectifs augmentent avec l'arrivée de Hausas qui fuient l'occupation peule. Au début des années 1820, Dan Kassawa et les Hausas en exil lancent une offensive contre le Katsina. Le contexte est particulièrement favorable parce que, à Maradi dans le nord du Katsina, les Hausas se sont révoltés contre le pouvoir en place. Dan Kassawa parvient à conquérir le nord du Katsina. Un état indépendant est né : Maradi.

L'histoire de Maradi, tout au long du XIX^e siècle peut se résumer par des conflits incessants avec son puissant voisin, le califat de Sokoto. Maradi, comme son voisin, le Gobir indépendant, parvient à préserver son indépendance pendant longtemps. Dans les années 1870, le Katsina indépendant tombe en décadence, notamment sous le règne du roi Marawaje (1877-1880), qui fait alliance avec Sokoto et qui guerroye contre le Gobir indépendant.

Gobir

L'histoire du Gobir ne débute véritablement qu'au XVII^e siècle, période à partir de laquelle on commence à être assez bien documenté, en premier lieu grâce aux manuscrits d'Agadez et aux listes dynastiques.

Expansion du Gobir au XVII^e siècle

Dans la sous-partie consacrée à l'Ader, on évoque le fait qu'au XVII^e siècle, le Gobir s'est imposé comme une grande puissance par les armes. C'est à partir de cette époque que le Gobir connaît une véritable montée en puissance. Il s'étend d'abord vers l'Ouest. Il profite de la victoire des Touaregs

de l'Aïr sur le Kebbi en 1674 pour établir sa domination sur le Konni, ancien état vassal du Kebbi. Le Gobir s'étend également par ailleurs vers le sud.

Au début du XVIIIe siècle, le Gobir est devenu un état vaste et puissant, comme le constate Urvoy qui décrit son extension :

« Vers 1700, le Gobir atteint à peu près au sud et à l'est, ses limites actuelles et comprend l'actuel Gobir-Toudou (Gobir des dunes) et le Grand-Gobir, touchant au sud le haut de la boucle du Goulbi de Maradi.(...) à l'ouest, il englobe tout le Konni et le nord de l'actuel Sokoto et atteint ainsi les limites du Maouri. Il lui aurait même imposé une vague suzeraineté au cour du XVIIIe siècle »⁷⁵

Il est important de noter que tout au long du XVIIe et du XVIIIe siècle, le Gobir est un état qui est en guerre en permanence. Il est régulièrement en guerre avec les Touaregs de l'Aïr comme en témoignent les chroniques d'Agadez. Les chroniques mentionnent non seulement des campagnes militaires mais également des razzias (rezzou). Sous Babari, grand souverain du Gobir, le nord du Zamfara est conquis. Mais à la fin du XVIIIe siècle, l'influence du Gobir diminue considérablement du fait de crises politiques.

Point de départ du Djihad d'Usman Dan Fodio

A partir de la fin du XVIIIe siècle, le Gobir est en difficulté. Celui-ci ne résistera pas à l'appel de la réforme religieuse prônée par le Peul Dan Fodio.

Les rois du Gobir se disent être des souverains musulmans, et Dan Fodio travaille pendant longtemps à la cour. En 1800, le souverain Younfa règne sur le Gobir.

Usman Dan Fodio prêche un islam rigoriste et le respect de la Sharia. Il profite de sa position à la cour qui lui confère une influence grandissante au Gobir pour développer autour de lui une communauté de fidèles.

Younfa qui a d'abord accueilli favorablement Dan Fodio, finit par s'inquiéter de son influence grandissante. Ne supportant plus l'existence de cette communauté musulmane indépendante, il prend contre elle des mesures vexatoires et commence à la persécuter. C'est ce qui amène Usman Dan Fodio à déclencher le djihad. Le réformateur parvient à déposer le souverain. La dynastie renversée part en exil.

Le Gobir indépendant

Après le djihad peul de 1804, une grosse partie de l'état hausa du Gobir se retrouve sous la domination peule du califat de Sokoto. De nombreux Hausas du Gobir refusent cette tutelle. Ils décident de fuir et de s'établir non loin de Maradi, où ils fondent Tsibiri en 1835. C'est depuis cette

⁷⁵ Urvoy, Yves, *Histoire des populations du Soudan central (colonie du Niger)*

nouvelle base que s'organise la résistance hausa, dans l'espoir de reprendre un jour aux Peuls les territoires perdus.

Les souverains du Gobir indépendant ne comptent pas rester à Tsibiri (en tout cas pas au début). On reste dans une situation d'exception, perçue comme transitoire. C'est pourquoi il n'y a pas le développement d'une économie qui se voudrait durable, tournée vers l'agriculture ou le commerce. Cet état est tourné vers la guerre. C'est une économie de prédation qui se met en place, à base de razzias (comme nous le verrons plus en détail dans la partie consacrée à l'esclavage).

Au cours de la deuxième moitié du XIX siècle, la partie du Gobir restée indépendante consolide sa position. Elle parvient un temps à « *tenir en respect* » Zamfara et l'empire de Sokoto, qui n'arrive pas à lui imposer sa domination par les armes. Afin d'affaiblir le Gobir indépendant, l'émir de Sokoto décide de changer de stratégie et d'intervenir dans ses affaires internes. Il manœuvre pour susciter des rivalités et des dissensions au sein de la famille royale. Cette politique fonctionne : la dissidence de certains membres de la famille régnante au Gobir entraîne l'affaiblissement du Gobir indépendant qui finit par devenir vassal de Sokoto.

Les états tsosébaki

Historiographie

J'aborde maintenant une histoire qui a été peu abordée dans l'historiographie hausa : celle des états tsosébaki. L'historien Saley Maman souligne le manque de travaux détaillés à ce sujet : « (...) *aucune étude approfondie n'a été jusqu'ici écrite sur les États tsosébaki* »

Notons toutefois quelques travaux au début et au milieu du XXe siècle réalisés par des administrateurs coloniaux. Le travail de Landeroin dans les « *Documents scientifiques de la Mission Tilho* » est un des premiers travaux complets concernant les Tsosébaki. D'autres administrateurs coloniaux ont évoqué de manière plus succincte l'histoire de ces états. Nous pouvons penser par exemple à Yves Urvoy qui leur consacre au total une quinzaine de lignes, dont quatre à leur déclin et leur disparition au XIXe siècle : « *tombés sous la tutelle du Damagaram, ils n'ont pas au XIXe siècle, d'histoire propre : ce n'est pas pour cela que ce sont des peuples heureux. Mirria, en particulier, est ruiné par la fondation toute proche de Zinder.*⁷⁶»

Il y a plus récemment des travaux importants à noter. La thèse d'André Salifou⁷⁷ en 1979 concernant le Damagaram (autre entité politique qui nous intéresse), donne beaucoup d'information sur les états tsosébaki dont l'histoire est étroitement liée à celle du Damagaram. Il faut attendre l'historien nigérien Saley Maman au début des années 1990 pour avoir une thèse dédiée au sujet.

⁷⁶ voir URVOY, Yves, *Histoire des populations du Soudan Central (colonie du Niger)*, Paris Larose, 1936, p315

⁷⁷ voir SALIFOU, André, *le Damagaram ou le sultanat de Zinder au XIXe siècle*, Thèse de doctorat, centre Nigérien de Recherche en Sciences Humaines, Niamey, 1971 p

Notons également la contribution des archéologues, dont Anne Haour, pour éclairer le passé de l'espace tsosebaki.

Géographie

Situés au sud du Damagaram, c'est à dire à proximité de Zinder, ces états englobaient une région circonscrite à l'est par le Bornou, à l'ouest par la principauté de Tessaoua et au nord par le Damergu.

Premières mentions

L'existence des Tsosebakis commence à être attestée dans les sources écrites à partir du XVI^e siècle. Curieusement, on doit la première mention à Giovanni Lorenzo Anania. Il fait même figurer ces états « *parmi les plus grands royaumes africains de l'époque*⁷⁸ » - ce qui est évidemment très exagéré. Cette mention est d'autant plus surprenante que les Tsosebakis ne sont pas mentionnés (en tout cas de manière explicite) dans d'autres sources de la même époque. Anania tire ses informations de voyageurs, et on peut s'interroger sur la façon dont ceux-ci ont pu parvenir jusque dans cette région.

Sources

Sources orales

Aborder l'histoire de ces états est difficile. L'étude de ces états, comme pour les autres constructions politiques hausa, repose presque exclusivement sur les traditions orales. Les historiens s'appuient sur les corpus recueillis par les administrateurs coloniaux à partir du début du XX^e siècle⁷⁹ ainsi que sur les témoignages des dépositaires de la tradition orale (comme le fait l'historien nigérien Saley Maman dans sa thèse). Comme d'habitude avec ces sources, et comme le remarque Saley Maman, il faut mener tenir compte du contexte de production des travaux des administrateurs coloniaux, et croiser ces deux types de sources qui nécessitent un examen critique.

Sources écrites

Nous pouvons signaler la présence de quelques documents écrits du XIX^e siècle en lien avec l'histoire de ces états (il n'y a aucune source connue pour les époques plus reculées). André Salifou,

⁷⁸ voir MAMAN, Saley, *Contribution à l'étude de l'histoire des Hausa. Les Etats tsosebaki des origines au XIX^e siècle*, thèse de doctorat, Faculté des Sciences sociales politiques et économiques, Université libre de Bruxelles, 1994

⁷⁹ Notons par exemple :
TILHO, Jean, *Documents scientifiques de la mission Tilho*, (1906-1909), Paris, Imprimerie nationale, 1910-1914, volume 3

dans le cadre de son étude sur le sultanat de Damagaram, nous signale l'existence du manuscrit de Wacha, liste de chefs tsoсібakis.

Voici ce que l'historien nigérien nous dit à ce sujet : « *l'original est détenu par Liiman Ibra de Waasha. Il s'agit également d'une liste de quarante et un chefs Tsootseebaaki dont les pays furent au XIXe siècle, justement sous la tutelle du Damagaram s'ils n'en furent pas une partie intégrante; Ici aussi les règnes sont indiqués.⁸⁰* ». Mais ces documents sont malheureusement bien maigres.

Dans le *Rawdat el Afker*, ouvrage du musulman Dan Tafaṅ qui est également le petit fils du réformateur peul Usman Dan Fodio, il est dit que le souverain du Bornou passe dans la région tsoсібaki, pour atteindre le Kebbi, cité-état hausa « illégitime » avec lequel il est en conflit.

Archéologie

Les sources sont donc rares et bien des vides dans l'histoire des états tsoсібaki ne peuvent être remplis. Les historiens peuvent tout de même avoir recours à l'archéologie. Les travaux de l'archéologue britannique Anne Haour sont particulièrement notables.

Histoire des états tsoсібakis

Origines et émergence

De ses origines jusqu'au moins le milieu du XVIIe siècle, il est difficile de reconstituer exactement l'histoire de l'espace tsoсібaki.

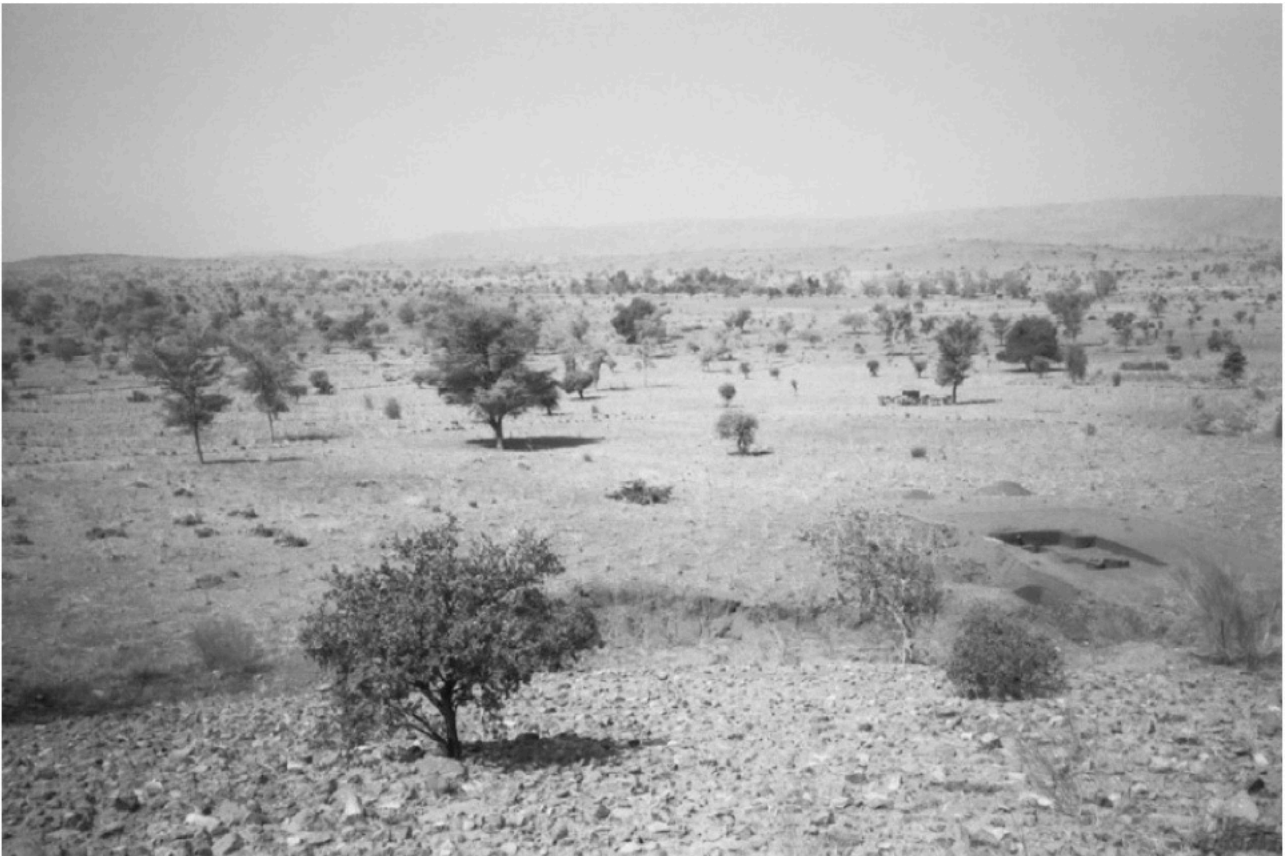
Notons que le mot de Tsoсібaki renvoie au surnom d'un souverain ayant régné dans le sud du Damagaram probablement autour du XIIIe-XIVe siècle. Ce mot a pris ensuite un sens plus général : il a fini par désigner plus largement le pays et la population.

Kufan Kanawa : première structure politique hausa dans l'espace tsoсібaki

Les historiens d'aujourd'hui datent l'émergence des états tsoсібakis entre le XIIIe siècle et le XIVe siècle, c'est à dire bien après la fondation de la cité-état de Kufan Kanawa par des Hausas aznas (entre le XIe et le XIIIe). Mais comme Saley Maman le dit : « *L'émergence de l'Etat dans l'espace tsosebaki ne saurait être dissociée des premières formes étatiques de Kasar hausa (pays hausa)⁸¹* ».

⁸⁰ voir SALIFOU, André, *le Damagaram ou le sultanat de Zinder au XIXe siècle*, Thèse de doctorat, centre Nigérien de Recherche en Sciences Humaines, Niamey, 1971

⁸¹ voir MAMAN, Saley, *Contribution à l'étude de l'histoire des Hausa*, op. cit. p 157



HAOUR, Anne, Site de Kufan Kanawa, Janvier 2003, [photographie] in HAOUR, ANNE, ROSSI, Benedetta, (ed) *Being and Becoming Hausa : interdisciplinary Perspectives*, London, Brill, 2010, p147

Les recherches archéologiques, bien qu'il soit impossible d'attribuer avec certitude un site archéologique à une ethnie donnée, ont permis de mettre au jour des vestiges de forteresses, un élément caractéristique des constructions politiques hausa. Ces vestiges semblent également suggérer l'existence d'une organisation politique et sociale solide : « *Dans tous les cas, l'édification de cette muraille constitue pour nous l'évidence... de l'existence d'une structure politique élaborée chez ces hausa azna (païens)*⁸² »

Pour l'historien Saley Maman, Kufan Kanawa est : « *la première organisation politique de l'espace tsotsebaki*⁸³ ». Les traditions orales feraient de ce site archéologique le premier emplacement de la ville de Kano. Par chance, les traditions orales donnent les noms des derniers souverains de la Kano primitive. Awali serait le dernier souverain azna à avoir demeuré à Kufan Kanawa. Il la quitte, accompagné d'une partie des habitants, pour s'établir au sud où il fonde Kano, la cité hausa au nord du Nigéria. Il est difficile de déterminer uniquement à partir des traditions orales l'époque du départ vers l'actuelle Kano. Pour Saley Maman, les habitants seraient partis au XIIIe siècle, sans doute sous la pression touareg.

⁸² *ibid* p 158

⁸³ *ibid*, p 158

Le pouvoir étant vacant, une nouvelle dynastie s'établit dans la région, à Ganuwa. Kufan Kanawa, qui était jusque là, celle qui avaient le plus de poids dans la région, est supplantée par Ganuwa qui devient le principal centre politique de la région. L'identité de cette dynastie et de son fondateur a été sujet à discussions.

Émergence de l'état tsosébaki de Ganuwa au XIVE siècle

D'après un certain nombre d'administrateurs coloniaux, (dont Urvoy et Landerloin), le premier souverain tsosébaki, qui porte le nom de Muhammed Naforko, serait originaire du Bornou. Landerloin rapporte :

« D'après quelques vieillards de Miria et de Ouacha, on désigne sous le nom de Sosébakis les descendants d'un prince bornouan, nommé Mohammed Nafarko, fondateur de la dynastie qui a longtemps régné sur la région située au Nord de Kano, autour des villages actuels de Dungass, Ouacha, Miria, ... »⁸⁴

Cette origine bornouane attribuée à cette dynastie tsosébaki est contestée. Selon Saley, les traditions orales laissent plutôt penser que le fondateur de la dynastie est hausa.

Cette nouvelle dynastie qui a donc pour capitale Ganowa règne sur un territoire unifié. Les successeurs de Muhammed Naforko parviennent à garantir la stabilité de l'état et l'intégrité du territoire du XVe siècle au XVIIIe siècle.

L'état tsosébaki du XVe siècle au XVIIIe siècle

Entre le XVe siècle et le XVIIIe siècle, le Soudan central est en pleine ébullition. Il est sujet à de nombreux bouleversements, que se soit sur les plans politique, économique et social. Le pays hausa s'impose comme une région prospère sur le plan économique. Au milieu du XVe siècle, Kano est un des principaux centres de commerce transsaharien. C'est la cas aussi du Katsina. Cette nouvelle prospérité hausa attise la convoitise des grandes puissances sahéennes à savoir le Bornou et l'empire songhai. L'état tsosébaki est pris en étau. Pour assurer sa survie, il cherche des alliances. C'est dans ce cadre là qu'on doit comprendre sa politique de rapprochement avec Kano, au cours du XVe siècle, rapprochement naturel de part leur commune identité hausa. Mais cette alliance se révèle inefficace, et les Tsosébakis se tournent progressivement, à partir du XVIe siècle, vers le Bornou. Protégé ainsi d'éventuelles agressions extérieures, l'état tsosébaki se maintient sans trop de difficultés durant trois siècles. Grâce à des souverains forts, l'intégrité territoriale est assurée.

⁸⁴ Landerloin M. et Tilho J. : *Documents scientifiques de la mission Tilho, 1906-1909*, Imprimerie nationale, Paris 1911

La situation du milieu XVIIIe siècle au XIXe siècle

Mais à partir du XVIIIe siècle, les choses changent. Le Bornou s'affaiblit, du fait d'abord de conflits dynastiques, puis du djihad de Dan Fodio. Or, l'état tsosébaki dépend du Bornou pour sa protection et sa survie. Concomitamment, les Tsosébakis montrent des premiers signes de fragilités internes. L'état tsosébaki connaît une première scission au milieu du XVIIIe siècle dont résultent deux états : le royaume tsosébaki du Mirria et Babaye. D'autres scissions suivent au début du XIXe siècle (état de Oucha et Takey). L'unité tsotsebaki a vécu, conduisant à la faiblesse de chacune des principautés créées.

L'état tsosébaki du Mirria

C'est sous le règne de Fada (1767-1800), vers 1769, que l'état tsosébaki connaît sa première scission. Le souverain dont le début du règne est marqué par une conspiration, se livre à de basses manoeuvres politiques visant à écarter du pouvoir les membres de sa famille et ses opposants. Contraint à l'exil, deux opposants, membres de la dynastie en place, fondent un royaume concurrent : le royaume tsosébaki de Mirria. Ce nouveau royaume, à ses débuts, parvient à se maintenir malgré les assauts du royaume tsosébaki concurrent, dont la capitale ne se situe plus à Ganowa, mais à Babaye. Au cours des années suivantes, Mirria s'affirme même comme étant le plus puissant royaume de l'espace tsosébaki. Dès sa création, ce royaume mène une politique d'expansion territoriale. Il s'attaque au Damagaram dit primitif, territoire qui à l'époque ne connaissait pas de structure politique bien établie, juste quelques chefferies de villages. Le Mirria domine ainsi le Damagaram, jusque dans les années 1820, sous le règne de Mahamado Koso. L'état tsosébaki du Mirria rentre alors dans une période agitée.

L'État de Babaye

L'état tsosébaki de Babaye rentre lui aussi dans une période troublée au début du XIXe siècle, avec des frictions au sein de la famille royale, puis une ingérence du Damagaram.

Le rôle du Damagaram dans le déclin puis la disparition des états tsosébakis

Les dissensions au sein des familles royales tsosébakis sont en définitive favorables au Damagaram, qui sous l'action du souverain Saleyman Dan Tuntunma, devient un état politiquement organisé. A partir des années 1820, ce souverain s'efforce de faire du Damagaram une puissance politique. Pour s'affirmer, le sultan de Damagaram tente d'affaiblir la puissance des états tsosébakis, autrefois dominante dans la région. Durant les décennies qui suivent, les souverains de Damagaram (particulièrement Ibrah et Tanimoun) s'efforcent de vassaliser les états tsosébakis, à défaut de les conquérir.

À partir du règne du souverain Suleyman, le Damagaram est suffisamment puissant pour intervenir de manière directe dans les affaires des états tsosebakis, en profitant des querelles dynastiques que Mirai comme Babaye connaissent (typiquement, en soutenant un des prétendants, puis en menant des attaques).

Les états tsosebakis, affaiblis par de nouvelles scissions, fragmentés, ne peuvent résister aux assauts du Damagaram, et passent sous son contrôle.

Sultanat de Damagaram

Le sultanat de Damagaram est un puissant état pré-colonial centré autour de Zinder. Cet état englobait le sud-est du Niger actuel. C'est un état récent, fondé au cours du XVIIIe siècle par des aristocrates Kanouri venus du Bornou. Au milieu du XIXe siècle, le Damagaram compte environ 400 000 habitants. Sa population comprenait des Hausas (nettement majoritaires), des Kanouris, des Touaregs, des Peuls, des Arabes et des Toubous.

C'est au cours du XIXe siècle, que le Damagaram s'impose comme une grande puissance. D'abord vassal du sultanat de Bornou, le Damagaram parvient à s'émanciper puis à prendre son indépendance.

À partir du début du XIXe siècle, il entreprend d'étendre son territoire, et il absorbe plusieurs états tsosebakis. Le Damagaram, qui finit par contrôler 18 chefferies, s'affirme comme la puissance dominante au nord de Kano.

Le Damagaram est un état qui est resté indépendant malgré la présence du califat de Sokoto au Sud. Il est important de noter qu'à de multiples occasions, le Damagaram a prêté main forte aux Hausas indépendants, en conflit avec Sokoto.

Il a été visité par Barth et Richardson en 1850. On analyse assez longuement les récits de Richardson à son sujet dans la partie consacrée à l'esclavage, et on pourra s'y reporter pour obtenir plus d'informations sur le fonctionnement du sultanat et son histoire au XIXe siècle.

L'Ader

L'Ader est la région de la ville de Tahoua au Niger, au nord-est de Niamey, entre l'Aïr au nord et le coeur du Kasar hausa. Il tient une place à part dans le monde hausa : pas de cité-état (seulement des principautés), bastion azna (Hausas animistes), contact direct avec le monde touareg, isolé du coeur de Kasar hausa.... Nombre de ces particularités s'expliquent par sa situation géographique.

Une situation géographique particulière

L'Ader est à la limite nord de la zone dans laquelle la culture du mil est possible : au delà de cette limite, la pluviométrie est insuffisante, et seul le pastoralisme reste possible. C'est en quelque sorte une zone frontière entre Sahara et Sahel, une enclave permettant une certaine agriculture sédentaire, entourée d'étendues utilisées par les Touaregs pour nourrir leurs animaux.

C'est donc aussi la zone de contact (et de friction) entre Touaregs et populations noires.

Barth décrit une région peu peuplée, couverte de forêts épineuses (aujourd'hui très dégradées suite à la surexploitation du bois comme combustible).

Cette situation particulière a eu un impact important sur l'histoire de l'Ader.

Quand les Hausas chassés de l'Aïr par la pression touareg se dirigent vers le sud, ils arrivent en Ader.

Une fois l'Aïr passé sous contrôle touareg, l'Ader constitue la zone la plus septentrionale de l'espace hausa dont il est très excentré.

*« Souvent contourné dans sa partie orientale en raison du relief et de la nature des sols l'Ader en était pas moins la première région paysanne que rencontraient les nomades pasteurs guerriers et commerçants sur la route du sud. De tout temps il semble avoir ainsi été une zone de contacts pacifiques ou violents entre nomades et sédentaires. »*⁸⁵ L'Ader revêt de ce fait une certaine importance stratégique, parce sa domination peut aider à contrôler l'extrémité d'une route qui traverse le désert. Cela attise des convoitises, mais d'un autre côté, personne n'a intérêt à ce qu'une telle route soit coupée.

Un environnement protecteur vis à vis des menaces extérieures

Par ailleurs, l'environnement de l'Ader, avec son relief et ses forêts arbustives épineuses difficilement pénétrables, le protège contre les ennemis extérieurs, un fait noté par plusieurs historiens, comme Benedetta Rossi⁸⁶. Ceci explique que des chefs locaux, Touaregs ou Hausas, aient pu résister et conserver au cours de l'histoire une certaine autonomie vis à vis de voisins plus puissants comme le Bornou ou le sultanat de Sokoto.

⁸⁵ Bonte, P., & Echard, N. (1976). Histoire et histoires. Conception du passé chez les Hausa et les Twareg Kel Gress de l'Ader (République du Niger). *Cahiers D'Études Africaines*, 16(61/62), 237-296.

⁸⁶Voir Rossi Benedetta, Beyond the Atlantic Paradigm. Slavery and Abolitionism in the Nigerien Sahel, in *Journal of Global Slavery* 5 (2020) 238–269 « *This region was particularly impervious to outsider penetration. Ader's ecology facilitated resistance against aggression by conquerors and slavers* »

Une zone de migration

L'Ader est aussi une région dont on sait qu'elle a connu des vagues de migrations venant du nord, de l'Aïr, quitté par des populations hausaphones sous la pression touareg. On est en mesure d'étudier les processus qui ont eu lieu lors de l'installation de ces vagues de migrants dans la région, en particulier, aux travers des traditions, et d'imaginer comment s'est déroulée la fusion entre migrants et populations locales. Ce point est à relever, parce que la question de la migration et de l'installation sur un nouveau territoire est récurrente chez les Hausas (cf. le mythe fondateur de Bayajidda)

Anne Haour et Beneditta Rossi rapportent ainsi : «*On peut citer ici l'exemple des traditions de l'Ader et de l'Arewa, deux régions où les croyances et les pratiques non islamiques ont été particulièrement durables : on pense qu'un "pacte" initial a établi la primauté politique des immigrants (à qui l'on attribue l'introduction de modes de vie et de technologies de production plus sophistiqués), tandis que les groupes considérés comme autochtones ont conservé la primauté dans leurs relations avec le surnaturel*⁸⁷. » [traduction personnelle]

Sources

En termes de sources écrites, on ne dispose pas de grand chose : les chroniques d'Agadez parlent bien de l'Ader, mais seulement au sujet des Touaregs.

Par contre les traditions orales ont été bien étudiées, par exemple par Nicole Echard, comme on le verra plus loin.

Historiographie

Djibo Hamani

Djibo Hamani, professeur d'histoire à l'université Abdou Moumouni de Niamey, spécialiste de l'histoire pré-coloniale du Soudan central, consacre un livre à l'Ader : « *L'Adar précolonial (République du Niger) Contribution à l'étude de l'histoire des états Hausa* » L'Harmattan 1975. Il y souligne la particularité de l'Ader qui est à la croisée de deux mondes : c'est un territoire où cohabitent Hausas et Touaregs. Je m'appuie largement sur son texte dans ce qui suit.

Notons un point notable concernant l'Ader en relation avec la question de l'origine des Hausas (voir la partie qui y est consacrée). Une discussion porte sur l'origine des Hausas, que certains donnent à

⁸⁷ voir HAOUR, Anne, ROSSI Beneditta, *Being and Becoming Hausa : Interdisciplinary perspectives*, Leiden, Brill, 2010 p 12 : «*One can cite here the example of traditions in Ader and Arewa, two areas where non-Islamic beliefs and practices have been particularly enduring. Here, an initial 'pact' is believed to have established the political primacy of immigrants (who were credited with the introduction of more sophisticated lifestyles and technologies of production), while groups seen as autochthonous retained primacy in relations with the supernatural.* »

l'est (au Tchad), et d'autres au Nord (Aïr). Un fait semble-t-il indiscutable est qu'en tout état de cause, il y a bien eu une migration depuis le nord, que celle-ci a atteint l'Ader, puisqu'on en a des preuves archéologiques sous forme d'anciens habitats dans l'Azawak.⁸⁸

Nicole Echard

Nicole Echard, ethnologue au CNRS, a étudié les Hausas de l'Ader, et en particulier l'histoire du peuplement et de organisation sociale des communautés agricoles hausa de l'Ader

En préalable à l'étude anthropologique d'une population qui se révèle très hétérogène, elle a mené dans les années 60 une étude de l'histoire du peuplement de l'Ader, parce que « *la diversité des pratiques sociales, économiques et culturelles des groupes en question était interprétée, par les intéressés eux-même, comme renvoyant à la diversité des origines et à l'histoire propre de chacun des groupes concernés*⁸⁹ ». Or, constatait-elle, la documentation sur la question était très limitée (guère plus que quelques pages dans Urvoy).

Un aspect intéressant est qu'il existe un corpus de traditions historiques hausas d'une part, touaregs d'autre part, dans une région où ces deux populations cohabitent. Curieusement, il n'y a pas ou peu de liens entre les deux récits - chaque population construit son propre récit historique : « *Au travers des comptes rendus formalisés du passé faits par les Hausa et les Twareg Kel Gress apparaissent sauf quelques rares exceptions que peu de traces d'une histoire commune. Pourtant ils se sont trouvés associés dans le même devenir historique ponctué de graves famines qui provoquèrent importants mouvements de population de guerres ou alliances politiques* »⁹⁰

Migration et fondation des premières communautés villageoises

À partir du XIIe siècle, à la suite de l'expansion touareg (contrecoup des invasions des Arabes Hilaliens en Afrique du nord) et aussi peut-être d'une détérioration climatique, les populations hausas de l'Aïr commencent à se replier vers le sud. L'Ader a ainsi connu, pendant plusieurs siècles, plusieurs vagues de migrations de groupes hausaphones, souvent dénommés Aznas, parce qu'ils sont animistes. Ils atteignent l'Ader, par petits groupes successifs. D'après les traditions orales, ces nouveaux arrivants trouvent sur place des habitants, qui présents depuis longtemps dans la région partagent la même langue mais vivent dans des cavernes. Les nouveaux arrivants (les Azna

⁸⁸ voir HAMANI Djibo *L'Adar précolonial (République du Niger) Contribution à l'étude de l'histoire des états Hausa*, L'Harmattan 1975 p 27

⁸⁹ voir ECHARD, Nicole, Note sur l'histoire du peuplement de l'Ader in *Cah ORSTOM, série Science Humaine.*, vol. XXI, no 1, 1965: 13-17

⁹⁰ Bonte, P., & Echard, N. (1976). Histoire et histoires. Conception du passé chez les Hausa et les Twareg Kel Gress de l'Ader (République du Niger). *Cahiers D'Études Africaines*, 16(61/62), 237-296.

Mahalda⁹¹) ne tardent pas à contracter des alliances avec les populations autochtones (les Azna Ramu⁹²). L'entente établie, les Aznas créent les premières communautés villageoises.

Nouvelles organisations étatiques

Toujours selon les traditions orales, il faut attendre au moins la fin du XVe siècle, début du XVIe siècle au plus tard, pour voir de nouvelles formes d'organisations politiques et sociales s'établir dans l'Ader. L'Ader est un espace qui est fragmenté politiquement, montrant ainsi la complexité de l'organisation territoriale et culturelle hausa au Niger. Des petites principautés se substituent aux communautés villageoises. Ces états monarchiques sont des Sarauta, autrement dit des royautes sacrées. Ces principautés ont pour chefs des souverains, qui ont, outre des fonctions politiques, des prérogatives religieuses.

Quelques principautés importantes

- Le **Darai** est certainement la principauté la plus connue et la plus importante de l'Ader. Il disparaît à la fin du XVIIe siècle, sous les coups du sultanat d'Agadez. Jusqu'à sa disparition, le Darai exerce une influence importante sur une grande partie de la région. Le sarki (roi) du Darai a à sa solde des chefs et des sarkis dépendants de lui.

- Le **Magori**, est la principauté la plus importante après le Darai. Fixé d'abord à Hodé, le lieu de résidence royal du sarki et de sa famille se déplace à Daulle à la fin du XVIIe siècle. L'armée (surtout les archers de Jibalé) assure la puissance de cette principauté. Le Magori se soumet au sultanat d'Agadès, après la disparition du Darai.

Influences et dominations étrangères

Ces petites principautés, tout comme les cités-états du nord du Nigéria, ont souvent subi l'influence voire la domination des puissances étrangères voisines. L'Ader, alors à la croisée d'un carrefour commercial d'importance est pris en étau entre plusieurs puissances qui espèrent profiter de sa position pour consolider leurs pouvoirs et par la même occasion leurs forces militaires. Cela est particulièrement vrai après le XVIe siècle : l'effondrement de l'empire songhai en 1591, reconfigurant la carte des réseaux commerciaux, est favorable à l'épanouissement commercial du monde hausa. Les principales routes commerciales se redirigent vers les grands pôles politiques et économiques hausas.

⁹¹ Azna Mahalda : terme qui désigne les migrants aznas venus du nord. Il est en outre important de noter que ces migrants sont essentiellement des chasseurs.

⁹² Azna Ramu : ce terme renvoie aux populations aznas autochtones. Ce sont des cueilleurs qui habitent (du moins au début) dans les cavernes

La route caravanière passant par l'Ader prend considérablement de l'importance à partir du XVI^e et du XVII^e siècle, époque marquée par l'avènement de puissants états guerriers dans la région : le Kabi, le Zamfara et le Gobir. Tous ont affirmé leur puissance par la force des armes. Tous ont compris l'intérêt de contrôler cette route : avoir un accès libres aux armes et aux chevaux venus du nord.

Cette route a ainsi été l'enjeu de nombreux conflits entre les différents états susmentionnés, l'Aïr et l'Ader. D'abord sous domination du Kebbi, du XVI^e siècle jusque'à la fin du XVII^e siècle, l'Ader tombe finalement sous la coupe des Touaregs d'Agadez⁹³ au début du XVIII^e siècle.

Domination du Kebbi

L'Ader oriental tombe au XVI^e siècle, sous l'influence du Kebbi, puissant état hausa situé plus au sud dans l'actuel Nigéria. En vassalisant l'Ader, le Kebbi entend contrôler les routes caravanières venant de l'Aïr. Subissant des attaques quasi constantes de la part de ses voisins, notamment le Gobir, le Zamfara, et l'Aïr, le Kebbi perd totalement son influence sur l'Ader à la fin du XVII^e siècle.

Domination par Agadez et les Touaregs de l'Aïr

Au début du XVIII^e siècle, l'Ader passe sous la domination directe des Touaregs de l'Aïr. En effet, en 1720, Aggaba, fils du sultan d'Agadez, parvient à arracher définitivement l'Ader de l'influence du Kebbi. L'Ader rentre dès lors dans le giron des Touaregs de l'Aïr. Les chefs aznas se voient imposer la présence d'un chef supérieur auxquels ils doivent rendre des comptes. Les Touaregs mettent en place une tout nouvelle organisation politique et sociale dans le pays.

⁹³ Le sultanat d'Agadez est aussi connu sous le nom de sultanat de l'Aïr

Grandes questions

Après cette étude des diverses entités hausas du Niger, il nous semble intéressant d'aborder maintenant les choses selon un angle différent. Les méthodes récentes (ou appliquées récemment dans le contexte sub-saharien) apportent des éléments nouveaux permettant de jeter un regard neuf sur une liste de problématiques qui nous semblent particulièrement pertinentes au sujet du monde hausa. Fort de ce que nous avons appris dans notre étude du hausa nigérien, nous nous proposons donc de faire un état des lieux de certaines de ces questions, en approfondissant l'étude de certaines sources. Les questions abordées sont les suivantes :

- origines des Hausas, et formation des cités-états
- islam et islamisation
- le commerce
- l'esclavage

Notons que tous ces thèmes sont en fait étroitement liés et il est en fait impossible de les traiter indépendamment les uns des autres. Les différentes parties à suivre renvoient donc souvent de l'une à l'autre.

Origines

Origine du peuple Hausa, et de sa langue

La question de l'origine, primordiale, a déjà été évoquée au cours de la discussion sur les sources traditionnelles. Elle rejoint aussi la question de la définition de l'identité hausa, qui est souvent abordée avec deux points de vue : celui de la langue et celui de l'ethnie - points de vue évidemment liés, mais qu'il convient de séparer. L'usage de la langue hausa, qui sert souvent de support aux échanges commerciaux en Afrique de l'Ouest, dépasse largement la communauté des Hausas. Comme le remarque Saley Maman dans une thèse de 1994 consacrée aux états tsotsébakis : « le critère linguistique en lui seul n'est pas suffisant pour reconnaître un Hausa d'un non Hausa car même les non Hausa parlent parfaitement la langue Hausa ». Par ailleurs, « il nous est très difficile de dire qui est hausa et qui ne l'est pas à cause du métissage ». Métissage inter ethnique, métissage culturel, métissage linguistique : autant d'éléments qui viennent brouiller les pistes lorsqu'il s'agit de remonter aux origines du Kasar Hausa et de son peuplement. « *Cette zone qu'on appelle kasar hausa (pays hausa) est-elle le berceau de ce peuple aussi nombreux que disparate ?* »⁹⁴

Cette question de l'origine des Hausas a bien sûr été abordée en premier lieu sur la base des traditions orales, comme mentionné plus haut.

Selon certaines versions de la tradition, Bayajida, l'ancêtre des fondateurs des sept états hausas, serait venu du Bornou, à l'est du Kasar Hausa et quelques historiens, pour cette raison, font venir les Hausas de l'est. D'autres, comme A. Smith et D. Hamani, soutiennent l'idée d'une origine saharienne, en s'appuyant sur d'autres interprétations des traditions orales.

John Sutton rejette ces interprétations en s'appuyant sur les données linguistiques : pour lui, tout indique que les Hausas seraient venus de la région du lac Tchad, à l'est.

Saley Maman, cité plus haut, fait un bon résumé des thèses soutenues, en particulier pour ce qui concerne les aspects linguistiques (la langue hausa appartient au groupe tchadique des langues afro-asiatiques - alors que, fait notable - les langues kanuri, peul et songhaï appartiennent à des familles différentes). Des considérations sur la date de séparation des groupes linguistiques ferait remonter la séparation, au plus tard, au 1er millénaire avant l'ère chrétienne. Ces éléments viennent nourrir le débat sur l'origine - tchadique à l'est ou saharienne au nord - des Hausas.

Les thèses actuelles penchent vers une origine située au nord, et mettent en relation la migration des populations en question vers le sud avec la dégradation des conditions climatiques au Sahara (Il faudrait vérifier la concordance avec les études paléo-climatiques). (Notons que certains mettent en

⁹⁴ Maman, S. (1994). *Contribution à l'étude de l'histoire des Hausa: les Etats tsotsebaki des origines au XIXe siècle* (Unpublished doctoral dissertation). Université libre de Bruxelles, Faculté des sciences sociales, politiques et économiques, Bruxelles. <http://hdl.handle.net/2013/ULB-DIPOT:oai:dipot.ulb.ac.be:2013/212656>

avant une pression exercée par les Touaregs, eux mêmes peut-être poussés par les Arabes Hilaliens, dans les migrations nord-sud. Mais attention aux questions de datation : il me semble qu'on parle là de choses complètement différentes : il ne s'agit pas d'une migration « originelle » des Hausas).

Notons que les thèses mettant l'origine à l'est et au nord ne sont pas nécessairement incompatibles : il peut y avoir eu dans un premier temps la migration d'une population venue de l'est vers le nord, suivie, plus tard, d'une migration vers le sud, à cause d'un changement climatique.

Ces considérations laissent encore un point dans l'ombre : les migrants sont-ils arrivés dans des régions dépourvues de populations ? et sinon, que s'est-il passé au moment de leur arrivée ? Pour André Salifou : « *Avec la prudence que requiert toute histoire de peuplement, l'on peut affirmer que les Hausa sont les premiers habitants du Damagaram* » (c'est à dire de la région de Zinder).

On en est en fait réduit aux conjectures. Des recherches archéologiques supplémentaires sont nécessaires (dans d'autres régions, on connaît des restes de civilisations pré-existantes). Mais les vestiges archéologiques ne donnent de toute façon que peu d'information sur la langue parlée par les occupants des sites. En bref, on ne sait pas grand chose de ce qu'il s'est passé au Kasar Hausa entre le néolithique ou les débuts de l'âge du fer et le moment où la région s'est trouvée habitée par des populations hausas. C'est en somme ce que constate Deltlef Gronemborn (dans l'ouvrage dirigé par F.X. Fauvelle) : « *les vastes établissements ceints de muraille de la période de transition entre le néolithique pastoral et âge du fer ancien... mais aussi les sites Nok attestent de dynamiques profondes depuis au moins le 1er millénaire avant notre ère. Aussi est-il probable que les structures politiques hiérarchisées qui s'engagent activement dans le commerce à longue distance à partir du Moyen-Age aient été le prolongement de celles qui existaient déjà un ou deux millénaires auparavant.* »⁹⁵

Formation des états hausas

Cette question a déjà été discutée plus haut dans le cadre de la discussion sur la prise en compte des sources orales ou traditionnelles et nous n'y reviendrons pas. Pour résumer, deux types de théories existent. Dans la première, un développement agricole conduit à la création de petites villes qui s'accroissant deviennent des cités-états, selon un schéma habituel de sociétés agricoles (cela étant, la région ne peut pas être considérée comme particulièrement favorable à une richesse fondée sur le développement agricole). Dans l'autre, le commerce, favorisé par la pratique de l'islam, conduit à une accumulation de richesses qui permet le contrôle et l'exploitation de la région, y compris par l'utilisation d'une main d'oeuvre servile. Ces deux points de vue ne sont pas incompatibles, et il faut certainement prendre en compte les deux facteurs, comme le remarque François-Xavier Fauvelle : « *l'historiographie et l'archéologie traditionnelles ont parfois vu l'émergence des états du Sahel central comme la résultante de l'expansion de l'islam et des réseaux commerciaux. Quoique*

⁹⁵ GRONEMBORN, Deltlef, Du KANEM-BORNOU AUX CITÉS HAUSAS in FAUVELLE (dir) *L'Afrique Ancienne, De l'Accus au Zimbabwe (20000 avant notre ère - XVIIe siècle)*

les effets des influences extérieures ne puissent être négligés, il faut cependant insister sur l'importance des facteurs internes pour expliquer ces développements »⁹⁶

⁹⁶ FAUVELLE François (dirigé) L'Afrique Ancienne, de l'Acacus au Zimbabwe, p224

Islam et islamisation

Le Niger est aujourd'hui un pays regardé comme quasi exclusivement musulman, même si des témoignages relativement récents, comme les travaux de Jean Rouch, montrent la survivance de pratiques animistes chez les Zarma-Songhaï.

Qu'en est-il chez les Hausas ?

L'islam est communément considéré comme un trait de l'identité hausa, un facteur important souvent associé à la réputation des Hausas en tant que commerçants.

Les études sont nombreuses et concordantes sur le fait que l'islamisation a été un facteur majeur du développement commercial. Le partage de la religion fonde une confiance favorable aux affaires et permet l'établissement de réseaux à grande distance.⁹⁷

Notons que l'introduction de l'islam s'est faite de façon pacifique, par le biais de marchands, et non guerrière, comme ça a été souvent le cas.

La pénétration de l'islam dans le monde hausa est cependant longtemps restée un phénomène essentiellement urbain, concernant les élites marchandes et aristocratiques. De ce fait, l'islam cohabite avec les anciennes croyances (ce qu'attestent les représentations mythiques présentes dans les traditions). Ainsi, les Asnas sont des Hausas animistes qui ont longtemps dominé l'Ader.⁹⁸

L'introduction de l'islam, même partielle, a eu un impact non seulement économique, mais aussi politique. Elle conduit à l'émergence de structures de pouvoir duales, avec d'une part un pouvoir traditionnel, religieux, resté aux mains des chefs ou prêtres animistes et d'autre part un pouvoir politique séculier assuré par des souverains musulmans. Cette dualité est la marque, en définitive, d'une limite de la capacité des musulmans à imposer une domination complète sur la société traditionnelle hausa dans laquelle ils se sont insérés.

Le djihad peul du début du XIXe trouve une justification dans cette islamisation incomplète et considérée comme insuffisante (soit parce que des groupes demeurent animistes, soit parce que des souverains supposés musulmans sont jugés trop accommodants vis à vis des pratiques animistes). Les écrits prosélytes des réformateurs sont une source d'information intéressante sur l'état de l'islamisation de la société hausa.

Les récits des explorateurs, comme Richardson - près d'un demi siècle après le djihad de Dan Fodio -, montrent les limites de la pénétration de l'islam dans la société hausa qui reste toujours partielle, voire superficielle. Ils nous donnent des informations sur les pratiques animistes encore présentes.

⁹⁷ ZAKARI Maïkoréma, *L'islam dans l'espace nigérien, Des origines (VIIe siècle) à 1960*, L'Harmattan

⁹⁸ HAMANI Djibo, *L'Adar précolonial (République du Niger) Contribution à l'étude de l'histoire des états Hausa*, L'Harmattan

Nous allons donc passer en revue successivement les points suivants : la question de l'introduction de l'islam dans la monde hausa, avec l'hypothèse communément admise du rôle des wangaras, marchands originaires du Mali, sans omettre les thèses évoquant des marchands trans-sahariens ; l'impact de l'introduction de l'islam sur le commerce d'une part, sur l'organisation politique d'autre part ; le caractère superficiel et essentiellement urbain de l'islamisation jusqu'au XIXe siècle, et sa cohabitation avec l'animisme.

En termes de sources, nous nous appuyons en particulier sur les récits de Richardson, et les écrits des réformateurs peuls.

Nous nous étendrons sur les travaux de Finn Fuglestad concernant l'impact de l'introduction de l'islam sur les structures de pouvoir.

Introduction de l'islam en pays hausa

S'il paraît clair que l'islam, qui a joué un rôle important dans le développement du commerce des cités-états, y a été introduit à la suite de commerçants musulmans, la question du processus d'islamisation est en fait assez peu documentée pour les périodes anciennes, en dépit des mentions qui y sont faites dans la chronique de Kano et dans quelques autres textes. L'arrivée de l'islam dans le monde hausa semble avoir été assez tardive, même si ce point est discuté, comme on va le voir.

Les Wangaras

Si on en croit la chronique de Kano, l'islam aurait été introduit dans le monde hausa à partir du XIVe siècle par des commerçants étrangers d'origine mandée, venus du Mali. La chronique de Kano nous le rapporte en ces termes :

«Sous le règne de Yaji, les Wongarawa sont venus du Mele en apportant la religion musulmane. Le nom de leur chef était Abdurahaman Zaité. Les autres étaient Yacubu Mandalawali, Famorori Bilkasim, Kanaji, Dukere, Sheshe Kebe, Murtuku, Liman Jibjin Yallabu, le père de Serikin Para, Gurdumus, Auta, Kanal, Liman Madatai, et d'autres - environ quarante en tout⁹⁹»

Ce sont donc ces commerçants musulmans qui auraient introduit l'islam à Kano. Il est curieux, et probablement significatif, que leurs noms nous soient parvenus : la marque qu'il s'agit de personnes considérées, de haut rang.

Serait-il possible de retrouver la trace de ces noms dans d'autres villes d'Afrique de l'ouest ? Ce serait la marque de réseaux familiaux à longue distance.

⁹⁹ Traduction personnelle. Voir PALMER.H.R, « *The Kano Chronicle* », Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland, 1908, p58-p98 « In Yaji Time, the Wongarawa came from Mele bringing the Muhammadan religion. The name of their leader was Abdurahaman Zaité. Others were Yacubu Mandalawali, Famorori Bilkasim, Kanaji, Dukere, Sheshe Kebe, Murtuku, Liman Jibjin Yallabu, the father of Serikin Para, Gurdumus, Auta, Kanal, Liman Madatai, and others-about forty in all ».

Les Wangaras ont joué un rôle crucial dans l'intégration du monde hausa aux réseaux de routes commerciales ouest africaines.

Une arrivée plus précoce ?

La question de la date de première arrivée de l'islam en pays hausa ne fait malgré tout pas consensus. Dans le nord du Nigéria, elle fait encore l'objet de discussions. Certains érudits défendent l'idée que l'islam aurait été un phénomène très ancien dans la région, qu'il serait venu du nord, non de l'ouest et qu'il aurait ainsi atteint le pays hausa au cours du siècle suivant l'Hégire. L'historien nigérian A. Mahdi soutient ainsi que l'islam aurait été introduit dès le VIII^e siècle dans le Gobir, par l'intermédiaire de commerçants transsahariens (cela nous semble cependant bien tôt, vu par exemple que l'on retient généralement le XI^e siècle comme date pour l'islamisation du Kanem). D'autres recherches plus récentes tendent également à réfuter l'idée que l'islam ne soit arrivé qu'au XIV^e siècle avec les commerçants wangaras. Bugage soutient que l'islamisation est un processus long et qu'elle s'est faite par étapes. Pour lui, l'arrivée des Wangaras en pays hausa n'est en fait qu'une étape dans ce processus et non pas son début.

Il nous semble en définitive que de toute façon c'est bien à partir du XIV^e siècle, avec les Wangaras, que le rôle de l'islam commence à revêtir une importance significative pour le développement des cités hausas et leur commerce. En tout état de cause, c'est la date qu'a retenue la tradition consignée dans la chronique.

Islam et commerce

L'impact de l'arrivée des Wangaras est certainement majeur pour ses conséquences économiques. Le pays hausa se trouve dès lors inséré dans un réseau d'échanges privilégiés entre co-religionnaires, le partage de la religion permettant la confiance nécessaire au commerce et la mise en place d'une forme d'infrastructure favorisant les échanges sur de longues distances.

Emmanuel Grégoire a longuement étudié les réseaux commerciaux des marchands musulmans hausas, en particulier dans la grande ville commerçante de Maradi dans l'actuel Niger, et il montre symétriquement comment ces réseaux ont favorisé la propagation de l'islam.¹⁰⁰

Une diffusion de l'islam longtemps limitée aux élites urbaines

L'islam, à la suite de commerçants, a donc pu pénétrer les cités hausas. Mais sa diffusion reste longtemps limitée à la sphère politique et intellectuelle, c'est à dire aux élites urbaines.

¹⁰⁰ GRÉGOIRE Emmanuel, Accumulation marchande et propagation de l'islam en milieu urbain : le cas de Maradi in *Islam et sociétés au Sud du Sahara*, 1991, n°5 p43-56

Les villages ruraux et les marges du monde hausa (comme l'Ader) ne sont que très peu concernés par l'islamisation avant le XIXe siècle, voire le XXe, notamment pour certaines régions reculées du Niger actuel. Notons toutefois que l'islam a été introduit dès le XVIIIe siècle dans le Damagaram (région de Zinder), de manière pacifique.

Qu'est-ce qui explique que l'islam ne se soit pas plus largement répandu, plus tôt, dans les sociétés hausas ?

Les marchands wangaras sont accompagnés de savants et de religieux, et les grandes cités hausas accueillent des intellectuels musulmans, comme le savant berbère Al Maghili à Kano au XVIe siècle. L'islam est volontiers prosélyte, et il y a peu de doutes que Wangaras, souverains et élites convertis n'aient eu un intérêt (ou pensé avoir intérêt) à ce que la foi islamique se répande.

D'ailleurs, la chronique de Kano nous apprend par exemple que les Wangaras ont convaincu le souverain de faire observer les obligations religieuses. Pendant un temps, le souverain impose à tout Kano le respect de ces obligations religieuses :

« Le Sarki ordonna à chaque ville du pays de Kano d'observer les heures de prière. Elles s'exécutèrent toutes. Une mosquée fut construite sous l'arbre sacré, face à l'est, et les prières y furent faites aux cinq heures prévues.¹⁰¹ »

Que s'est-il passé ?

Il semble que les structures et croyances traditionnelles ont su résister au changement et préserver les fondements mythiques et religieux à la base de la société hausa. Les efforts des Wangaras et de leur alliés pour imposer une large diffusion de l'islam se sont soldés par des échecs. Des modifications politiques profondes sont néanmoins survenues : les musulmans se sont emparé du pouvoir temporel, tandis que le pouvoir spirituel est resté aux mains des chefs-prêtres traditionnels, comme on va le voir.

Finn Fuglestad, historien britannique qui s'est beaucoup intéressé au monde hausa, a analysé le processus en question, un processus qu'il voit se répéter en plusieurs lieux, à Kano et Katsina, par exemple.

Tentatives d'islamisation au XVe siècle

Fuglestad estime que les Wangaras, fort de leur pouvoir économique, associés aux élites converties, tentent d'abord de s'emparer de la totalité du pouvoir, et de créer des états musulmans.

¹⁰¹ voir PALMER.H.R (ed et trad) « *The Kano Chronicle* »

When they came they commanded the Sarki to observe the times of prayer. He complied, and made Gurdamus his Liman, and Laual his Muezzin. Auta cut the throats of whatever flesh was eaten. Mandawali was Liman of all the Wongarawa and of the chief men of Kano. Zaité was their Alkali. The Sarki commanded every town in Kano country to observe the times of prayer. So they all did so. A mosque was built beneath the sacred tree facing east, and prayers were made at the five appointed times in it.

Au cours du XV^e siècle, les historiens observent « *une certaine radicalisation du fait islamique à travers l'attitude de certains souverains* » du Soudan central.

Ainsi à la fin du XV^e siècle, on assiste à Katsina à l'avènement du Wangara Mohammed Korau qui prend le titre de Sarki (roi). Mohammed Korau puis Ibrahim Suta tentent d'ancrer durablement l'islam dans les sociétés hausas.

Quelques souverains forts tentent d'imposer un l'islam plus rigoriste dans les sociétés hausas. Notons ainsi à Kano, le cas de Mohammed Rumfa, souverain converti à l'islam et qui est un des plus importants souverains de cette cité-état.

Voilà ce qui en est dit dans la chronique : « *Abdu Rahaman a vécu à Kano et a établi l'Islam. Il apporta avec lui de nombreux livres. Il ordonna à Rumfa de construire une mosquée pour le vendredi, d'abattre l'arbre sacré et de construire un minaret sur le site. Et lorsqu'il eut établi la Foi de l'Islam, que les savants se furent multipliés à Kano, et que tout le pays eut accepté la Foi, Abdu Karimi retourna à Massar, laissant Sidi Fari comme adjoint pour poursuivre son œuvre.*¹⁰² »

Mohammed Rumfa est un souverain connu pour sa piété. Il ne manque pas de s'exécuter, quand Abdu Rahaman, grand lettré musulman de passage à Kano, lui demande de construire une mosquée et de couper l'arbre sacré, endroit autour duquel les « païens » se réunissent pour leurs cultes (on note la symbolique dans le fait d'abattre l'arbre sacré, comme pour arracher les racines de l'animisme). Fuglestad dit, en évoquant ce souverain : « *il semblerait que Rumfa, tout comme son contemporain Korau à Katsina, ait fait de son mieux pour propager l'islam parmi les jeunes* ».

Fuglestad explique qu'il y a plusieurs raisons qui ont poussé Mohammed Rumfa à entreprendre l'islamisation de la population. Influencé par la communauté musulmane locale, il veut certainement, en encourageant l'islamisation de la population, marquer la solidité de son alliance avec cette communauté. Par ailleurs, il ne descend pas d'une lignée prestigieuse et son pouvoir est limité par celui des chef-prêtres : il espère donc qu'une adhésion massive à l'islam de la population entraîne une perte d'influence des chefs-prêtres. Fuglestad dit ainsi: « *Que Rumfa et son prédécesseur (et père), Yakubu, aient établi un nouveau type d'autorité politique est en tout cas l'une des conclusions qu'il est possible de déduire de la liste des souverains de Kano des XV^e et XVI^e siècles donnée dans la Chronique de Kano.* »¹⁰³

¹⁰² Voir PALMER.H.R, « *The Kano Chronicle* », Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland, 1908, p58-p98

« *Abdu Rahaman lived in Kano and established Islam. He brought with him many books. He ordered Rimfa to build a mosque for Friday, and to cut down the sacred tree and build a minaret on the site. And when he had established the Faith of Islam, and learned men had grown numerous in Kano, and all the country round had accepted the Faith, Abdu Karimi returned to Massar, leaving Sidi Fari as his deputy to carry on his work* ».

¹⁰³ voir FUGLESTAD, Finn, *A Reconsideration of Hausa History before the Jihad*

Conséquences politiques

Mais ces tentatives pour créer des états musulmans et pour imposer la pratique de l'islam échouent, parce que la population locale, très majoritairement, reste attachée à la religion traditionnelle. À Kano, par exemple, il y a une puissante réaction animiste après le règne de Muhammed Rumfa et une période de guerre civile qui survient au début des années 1450.

Suite à ces échecs, les Wangaras doivent convenir qu'il faut donc partager le pouvoir avec les chefs traditionnels en leur laissant le pouvoir religieux. Les Wangaras sont donc conduits à se rapprocher des prêtres-chefs animistes. C'est ainsi qu'une nouvelle organisation, un nouveau système de gouvernement reposant sur le partage des pouvoirs entre musulmans et animistes se met en place.

Finn Fuglestad qualifie ce régime de double royauté sacrée.

Dans ce régime, musulmans et animistes se partagent les responsabilités. Les musulmans concentrent entre leurs mains le pouvoir politique tandis que les animistes eux, conservent les pouvoirs religieux traditionnels. Ce sont ces derniers qui ont la responsabilité d'investir les souverains. La cohabitation entre les deux religions se fait ainsi sans heurt jusqu'au début du XIXe siècle.

Cela s'est répété dans plusieurs cités-états hausa. Dans les régions englobées dans l'actuel Niger, des phénomènes similaires ont également eu lieu, si on en croit les traditions orales. On a déjà cité Anne Haour et Beneditta Rossi au sujet de l'Ader : *«On peut citer ici l'exemple des traditions de l'Ader et de l'Arewa, deux régions où les croyances et les pratiques non islamiques ont été particulièrement durables : on pense qu'un "pacte" initial a établi la primauté politique des immigrants (à qui l'on attribue l'introduction de modes de vie et de technologies de production plus sophistiqués), tandis que les groupes considérés comme autochtones ont conservé la primauté dans leurs relations avec le surnaturel¹⁰⁴. »* [traduction personnelle]

Il y a la même constatation chez Fuglestad, qui part d'ailleurs du cas de l'Ader et de l'Arewa pour faire comprendre ce qu'il avance concernant l'islam dans les cités-états. Les structures spirituelles du monde traditionnel hausa semblent douées de résilience, et avoir la capacité de surmonter des événements qui pourraient sinon leur faire courir un risque existentiel, à savoir l'arrivée d'étrangers pourvus d'un avantage matériel décisif : supériorité technologique dans le cas des migrants arrivant dans l'Ader et l'Arewa, richesse dans le cas des Wangaras.¹⁰⁵

¹⁰⁴ voir HAOUR, Anne, ROSSI Beneditta, *Being and Becoming Hausa : Interdisciplinary perspectives*, Leiden, Brill, 2010 p 12 : *«One can cite here the example of traditions in Ader and Arewa, two areas where non-Islamic beliefs and practices have been particularly enduring. Here, an initial 'pact' is believed to have established the political primacy of immigrants (who were credited with the introduction of more sophisticated lifestyles and technologies of production), while groups seen as autochthonous retained primacy in relations with the supernatural. »*

¹⁰⁵ FUGLESTAD, Finn, A Reconsideration of Hausa History before the Jihad in *The Journal of African History* , Vol 19, n°3,1978, p319-339

Animisme en pays hausa

Le monde hausa, jusqu'au tournant du XVIIIe-XIXe siècle, reste donc largement animiste. Dans le nord du Nigéria, les animistes sont connus sous le nom de Magurazawas. Dans l'espace nigérien actuel on les appelle Aznas. Ces animistes sont nombreux à être adeptes du culte bori.

Le culte Bori

Le culte Bori peut être défini ainsi : « *Culte rituel des esprits, surtout répandu chez les Azna Hausa dans les régions du sud (du Niger). Rite de possession du même type que ceux que l'on trouve chez les Songhai et ailleurs (Voudou, Haïti, Candoble, Brésil, Zar, Ethiopie), le Bori est une cérémonie durant lequel les dieux interviennent directement dans les affaires humaines en prenant possession du corps des femmes initiés¹⁰⁶.* ». [Traduction personnelle]

Les femmes initiées sont généralement des femmes divorcées ou des prostituées. Les femmes qui ne font pas partie de cette catégorie peuvent tout de même participer à cette cérémonie. Les femmes participent à la cérémonie pour apaiser les dieux qu'elles rendent responsables de leur maladie ou de leur infertilité. Cette cérémonie se fait sous l'égide de la reine du Bori, la Magayajida, prêtresse du bori mais qui contrairement à ces femmes, n'est pas initiée.

La chronique de Kano ne nous dit rien sur les pratiques des Hausa animistes avant l'introduction de l'islam au XIVe siècle. La littérature islamique du XIXe siècle et les récits des explorateurs européens nous rapportent des éléments sur les cultes animistes anciens en pays hausa. Richardson nous parle par exemple des arbres autour duquel se sont déroulées des cérémonies animistes à Zinder :

" *Je suis allé voir un autre arbre de la mort, où son altesse abat les criminels de la même manière que celle mentionnée sous l'autre arbre. L'espace sous les rameaux est aussi nettoyé. Cet arbre est plus étendu, et d'une autre espèce ; il est couronné de vautours immondes, qui se perchent jour et nuit en grand nombre sur ses branches supérieures. Yusuf me raconte l'histoire de ces arbres, lorsque les habitants étaient païens. C'est sous eux que le peuple sacrifiait ses bœufs et ses moutons à la divinité qui était censée résider dans ces arbres. Une génération à peine s'est écoulée depuis, de sorte que les gens redoutent de s'aventurer là où, du temps des vieillards encore vivants, on offrait des sacrifices, peut-être humains¹⁰⁷* » [traduction personnelle]

¹⁰⁶ voir DECALO, SAMUEL, « Bori » in *HISTORICAL DICTIONARY OF NIGER*.1989.p50

« *Ritual spirit cult, mostly prevalent among the Azna (q.v.) Hausa in the southern areas. Possession rites of the kind prevalent also among the Songhai (Holley) and elsewhere (Voudou, Haiti; Candoble, Brazil; Zar, Ethiopia), Bori is a ceremony by which the gods intervene directly in human affairs by possessing* »

¹⁰⁷ voir RICHARDSON, James, *A narrative mission in Central Africa performed in the years 1850-1851*, Londres, Chapman and Hall, 1853, p 215

L'extrait de Richardson est intéressant à plusieurs titres. Il indique que les pratiques en question sont tout à fait récentes, ce qui montre bien la persistance de l'animisme dans la région et son importance pour la population. Le sultan d'ailleurs s'appuie sur ces croyances dans sa conduite du pouvoir (il utilise un lieu de sacrifice traditionnel comme un gibet) Richardson laisse entendre qu'il y a pu y avoir une pratique animiste de sacrifices humains. Cette supposition n'est pas invraisemblable puisqu'il semble que cela ait bien été le cas dans des sociétés animistes d'Afrique de l'ouest. Ainsi Benedetta Rossi, spécialiste de l'histoire de l'Ader, rapporte que les Aznas pratiquaient bien des sacrifices humains adressés aux dieux et aux génies qu'ils vénéraient aussi tardivement que le XIXe siècle.¹⁰⁸

Une islamisation toujours superficielle au XIXe siècle

Dans le monde hausa, l'animisme est donc resté longtemps la religion prédominante. L'islam est resté cantonné jusqu'au tournant du XIXe siècle aux élites urbaines. De plus, l'islam dans les villes, y compris dans les cités-états du nord du Nigéria, s'accommode de pratiques issues de la religion traditionnelle. C'est ce que disent les réformateurs peuls du XIXe siècle.

Les écrits des réformateurs peuls

Les écrits des réformateurs peuls du XIXe siècle nous donnent à cet égard des informations extrêmement intéressantes. Ces écrits, nous l'avons déjà remarqué plus haut, servent à légitimer le djihad de Dan Fodio. Leur justification repose sur une critique de la pratique de l'islam dans les sociétés hausas pré-djihad qui est jugée impure.

Muhammed Bello, en évoquant le Bornu et le pays hausa, dit ainsi :

« Ce que l'on trouve au Soudan, dit le plus grand de nos Shaykh-s Gibril b Umar, chez ceux qui mêlent les actes de l'incroyance aux actes de l'Islam, ce n'est pas de l'innovation, ni de l'altération, ni de la transformation, ni l'utilisation abusive d'une tradition, non tout cela c'est leur incroyance dans lequel il demeurent depuis toujours car personne n'a jamais rapporté qu'ils l'aient abandonnée à aucun moment et si quelqu'un avait rapporté un tel fait, cela aurait été connu. » Aux yeux des partisans d'Usman Dan Fodio, les sociétés hausas pré-djihad sont donc coupables d'incroyance parce qu'elles n'ont pas renoncé à des rites qu'ils jugent païens. C'est ce qu'exprime ici Muhammed Bello :

« Quand à l'affirmation d'Ahmad Baba que les pays de Bornu, Katsina et une partie de Zakzak et les régions qui les entourent sont des pays musulmans, on peut l'expliquer en supposant que ces pays aient été musulmans dans les temps anciens jusque'à l'époque d'Ahmad Baba et qu'ils aient

¹⁰⁸ voir ROSSI, Benedetta, *From Slavery to Aid: Politics, Labour, and Ecology in the Nigerien Sahel, 1800-2000*, Cambridge University Press, New York, 2015 p 97 « *Early Studies of Hausa society reported the pratique of human sacrifice in a number of nineteen century Hausa communities* »

ensuite apostasié. On peut supposer aussi qu'elle est due au fait qu'il les avait peu fréquentés et en connaissaient mal la réalité. Il aurait donc jugé d'après ce qui lui était apparu et ce qui courait comme information : enfin, on peut supposer que les nombreux musulmans qu'il y a vus se trouvaient [en fait] chez d'autres sultans. La seconde supposition est la plus vraisemblable car s'ils avaient été musulmans et avaient eu une religion pure cela aurait été connu et transmis : or nous n'avons jamais entendu dire qu'ils aient abandonné l'état de leurs premiers ancêtres infidèles jusque'à maintenant même s'ils ont simulé le Bien et l'Islam ¹⁰⁹»

Cette islamisation superficielle est également visible, plus encore peut-être, dans l'espace hausa nigérien, où l'islam ne s'imposera tout à fait qu'à la fin du XIXe siècle, voire au début du XXe siècle pour certaines régions, comme l'Ader.

Le constat de Richardson à Zinder

Confirmant ce que nous décrit la littérature islamique, Richardson insiste également beaucoup sur le caractère très superficiel de l'islamisation à Zinder. Il donne un aperçu du positionnement du sultan de Zinder vis à vis de l'Islam et de la religion traditionnelle :

« J'ai fait d'autres enquêtes sur les Haznas de Zinder. Il semble que le Sarkee (roi) lui-même soit encore à moitié païen, car au début de chaque année, il se rend avec ses officiers à un arbre, l'ancien dieu du paganisme, et là, il distribue deux goffas de wadâ (environ 100 000), trois taureaux et moutons, et des ghasseb aux pauvres. Ces choses sont réellement offertes aux divinités de ses ancêtres, mais ce sont les pauvres du pays qui en bénéficient. Il y a quatre ou cinq arbres de ce genre, auxquels on fait ces offrandes annuelles ; mais il y a seulement un seul Arbre de la Mort où les malfaiteurs sont exécutés¹¹⁰ ».

Cela trahit l'attachement du souverain, « à moitié païen », à la religion traditionnelle. Mais notons que ce sont les pauvres qui reçoivent l'offrande faite aux divinités. En cela, le geste du Sarki n'est pas si loin d'une aumône, qui est un des piliers de l'islam.

Richardson observe également les comportements du reste de la population. Il constate que la population n'est pas du tout rigoureuse dans son respect des obligations religieuses. Par exemple, même ceux qui se disent musulmans ne suivent pas tous le Ramadan : « *Les musulmans convertis du Soudan trouvent le Ramadhan excessivement pénible, et de même pour de nombreux autres rites de l'islamisme, et pour cette raison, la plus grande partie de la population du Soudan, qui professe le mahométanisme, est encore païenne dans le cœur. Il est vain d'attendre d'une nation qu'elle passe*

¹⁰⁹ LONGUENESSE, ÉLISABETH, *ibid*

¹¹⁰ voir RICHARDSON, JAMES, *op. cit* « *I made other inquiries about the Hazna of Zinder. It seems the Sarkee himself is still half pagan, for at the beginning of every year he proceeds with his officers to a tree, the ancient god of paganism, and there distributes two goffas of wad (about 100,000), three bullocks and sheep, and ghasseb, to the poor. These things are really offered to the deities of his ancestors, though the poor of the country get the benefit of them. There are four or five trees of this description, at which such annual offerings are made; but there is only one Tree of Death where malefactors are executed* »

des pratiques lâches aux pratiques ascétiques sans une motivation morale, telle que celle qui a soutenu les musulmans lors de leur premier et brillant départ dans le monde¹¹¹ » [traduction personnelle].

Sous le règne d'Ibrahim dan Souleyman, sultan de Damagaram lors de l'arrivée de Richardson, l'islam n'est donc pas encore bien établi, sa pratique est loin d'être stricte et l'ancienne culture animiste demeure vivace.

Il faut attendre le rétablissement au pouvoir de Tanimoun dan Souleyman, frère d'Ibrahim, pour voir un changement dans la pratique de l'islam. Tanimoun impose la Sha'ria sur son territoire. Il réforme la pratique de l'islam avec l'aide du célèbre religieux Malam Souleymane Ibrahim Gado. Ce dernier est, durant 35 ans, le conseiller du souverain en matière de religion. Notons au passage un changement dans les méthodes liées à l'esclavage, qui deviennent, en un sens, moins choquantes : le sultan dirige désormais les razzias préférentiellement vers Kano et le sud, et non plus vers son propre territoire, comme son frère en avait la fâcheuse habitude.

La situation à Maradi et Gobir

La situation est comparable à Maradi et Gobir. Comme à Zinder, il y a des poches importantes d'animisme. Au lendemain de la conquête peule, la dynastie renversée du Katsina, en fuite, arrive à Maradi. Sur place, elle s'allie aux populations locales, qui se trouvent être majoritairement animistes. Comme le remarque l'anthropologue Olivier Meunier, cette alliance favorise le maintien de l'animisme, malgré la présence de marabouts wangaras arrivés en même temps.

Ader

Dans l'Ader, peuplé d'Aznas, l'islamisation a toujours été très limitée. Il faut attendre la fin du XIXe siècle pour voir l'islam véritablement pénétrer la région.

Mentionnons tout de même que l'Ader a néanmoins été la demeure d'une des plus grandes figures intellectuelles musulmanes au tournant des XVIIIe et XIXe siècles : Malam Jibril. Djibo Hamani, qui a fait sa thèse sur l'Ader, le dépeint comme un précurseur de Dan Fodio. Son origine est inconnue et a fait l'objet de nombreuses discussions. D'après certaines traditions, Malam Jibril est un Hausa originaire de l'Ader. Les récits émanant de Sokoto contredisent cependant cette version. Les lettrés de Sokoto font de Malam Jibril un Berbère ou du moins une personne venue d'Afrique du Nord. D'après leurs informations (Mohammed Bello dans *Infaq'l Mansur* par exemple), ce savant aurait fait ses études coraniques à Agadez auprès d'un célèbre savant musulman.

¹¹¹ voir RICHARDSON JAMES, *ibid* « *The Muslim converts of Soudan find the Ramadhan excessively burdensome, as well as many other rites of Islamism, and for this reason the greater part of the population of Soudan, who profess Mohammedanism, are still pagans in heart. It is vain to expect a nation to pass from loose to ascetic practices without some moral motive, such as that which sustained the Muslims at their first brilliant start in the world.* »

Toujours est-il que Malam Jibril fut le maître de Dan Fodio avec lequel, malgré quelques divergences sur le dogme, il sera proche toute sa vie. Il a eu une énorme influence sur les lettrés de Sokoto.

Il faut toutefois souligner que la tentative de réforme de Malam Jibril échoue dans l'Ader et dans le Gobir. Il est chassé de l'Ader, par les Touaregs.

Commerce

L'économie du monde hausa, du moins pour les époques les plus anciennes, est peu documentée. Les sources traitent majoritairement des faits politiques et font peu de cas de l'économie et du commerce. Comme le dit l'historienne Lucie Colvin, il faut attendre la fin du XVIIIe siècle pour commencer à avoir des informations précises. Cet état de la documentation a des conséquences sur l'orientation des études touchant à l'histoire économique, et il les limite. Nombre des études sur l'histoire économique se concentre sur la fin XVIIIe siècle-début du XIXe siècle, c'est à dire au moment des mouvements réformateurs et du djihad peul, qui conduisent finalement à un rassemblement des Hausas et les Fulani dans un empire cohérent (le califat de Sokoto).

Pourtant, le commerce est un des traits majeurs de la civilisation hausa - et de sa réussite.

Il est lié à l'émergence des cités-états. On a vu les discussions sur l'importance relative des facteurs internes et externes (islamisation et réseaux commerciaux) concernant cette émergence et leur réussite.

Un fait semble clair qui est que l'existence d'un espace hausa a d'abord favorisé les échanges entre cités. Cela conduit à leur spécialisation - ce qui, si l'on en croit l'économiste Ricardo, est favorable à un enrichissement général. Le commerce devient ainsi un élément clé du monde hausa.

Les Hausas peuvent dès lors s'engager dans un commerce à plus longue distance.

François-Xavier Fauvelle (dans le chapitre « Du Kanem-Bornous aux cités Haoussa » de l'ouvrage qu'il dirige « L'Afrique ancienne ») décrit le pays haussa comme un carrefour commercial¹¹², à la croisée d'un vaste systèmes de circulation de biens : or, esclaves, kola (cf. travaux de Paul Lovejoy¹¹³), peaux, textiles.

Le commerce d'esclaves est une composante essentielle sur laquelle nous ne reviendrons pas ici, puisqu'il est traité dans la partie « esclavage ».

¹¹² FAUVELLE François (dirigé) *L'Afrique Ancienne, de l'Acacus au Zimbabwe*, p224

¹¹³ Roberts, R., & Lovejoy, P. (1982). *Caravans of Kola: The Hausa Kola Trade 1700-1900*. Canadian Journal of African Studies / Revue Canadienne Des Études Africaines, 16(3)

Fauvelle note les relations avec les wangara songhaï (installés dans les villes haussa) - exemple de bonnes relations inter-ethniques dans le cadre d'échanges commerciaux à longue distance, favorisés par la pratique commune de l'islam. Lovejoy consacre un ouvrage au rôle des wangaras dans la transformation économique du Soudan central aux XVe et XVIe siècles.¹¹⁴

Islam et commerce sont donc deux sujets étroitement liés, comme on le note dans la partie « islam et islamisation », à laquelle on pourra se reporter.

Il nous reste à traiter du commerce transsaharien.

Commerce transsaharien

Il existe deux grands axes du commerce au travers du Sahara - et l'espace haussa se situe un peu entre les deux : un premier, à l'ouest, va du Ghana et Mali vers le Magreb, c'est la route qui a assuré l'exportation de l'or ouest africain. Plus à l'est, une seconde route relie le Sahel et la région du lac Tchad à la Libye et l'Egypte.

La route de l'est est consacrée surtout à la traite d'esclaves, et à l'alun. L'existence de cette route est antérieure à l'introduction de l'islam. Elle remonte à l'antiquité : des échanges commerciaux avec les populations sub-sahariennes sont attestés dès les premiers siècles de notre ère (après l'introduction du dromadaire en Afrique). Ces échanges se font par l'intermédiaire des Garamantes, un peuple situé en Libye. Dans la région du lac Tchad, l'aboutissement de cette route passe au VIIIe siècle sous le contrôle du Kanem. Celui-ci en tire sa puissance. Le Kanem s'islamise à partir du XIe siècle.

Cela conduit à la mise en place d'échanges économiques entre le Kanem et le monde hausa, et y favorise le développement du commerce. Le besoin en esclaves aura un impact durable sur la région, bien avant le développement de la traite trans-atlantique. La question est traitée en détail plus loin.

La route de l'ouest a aussi un impact sur le monde hausa, par l'intermédiaire des Wangaras. Ces marchands viennent des régions situées à l'ouest de l'espace hausa. C'est à eux qu'on attribue généralement l'introduction de l'islam dans le monde hausa, ce qui est traité plus longuement dans la partie consacrée à l'islamisation.

L'importance du commerce trans-saharien conduit à considérer les relations entre le monde sédentaire des Hausas et le monde nomade des Touaregs, qui contrôlent largement les routes. Une idée essentielle est qu'en dépit des conflits nombreux qui ont pu exister, la relation entre nomades du nord et sédentaires au sud se caractérise en définitive par le fait qu'elle a permis des échanges commerciaux (et partant, culturels) soutenus, à longue distance.

¹¹⁴ THE ROLE OF THE WANGARA IN THE ECONOMIC TRANSFORMATION OF THE CENTRAL SUDAN IN THE FIFTEENTH AND SIXTEENTH CENTURIES

Nous reprenons ici plusieurs des sources que Jérôme Bernusou met en avant dans l'analyse qu'il conduit des relations entre nomades et sédentaires.¹¹⁵

Urvoy considère que, dans la relation entre nomades et sédentaires, il y a un avantage aux populations touaregs, parce qu'elles contrôlent la route transsaharienne et qu'elles sont un intermédiaire indispensable : « *ces rapports entre peuples nomades et sédentaires auraient été moins façonnés par une nécessité vitale d'échanger des produits dont chaque groupe aurait été sans cela privé que par des rapports de force favorables aux nomades. Ceux-ci étaient les indispensables intermédiaires de ces circuits d'échanges dont ils maîtrisaient l'ensemble de la chaîne.* »

Gerd Spittler, dans les années 80, considère que les conflits sont moins importants que l'intérêt commun à ce que le commerce puisse se faire : on a affaire à une forme d'intégration d'un espace économique plus qu'à une zone conflictuelle : « *Les Kel Eweys contrôlent la piste transsaharienne entre Ghat et Kano. De plus, et c'est bien plus important pour eux, ils contrôlent la plus grande partie du commerce de sel entre Bilma, l'Aïr et le pays Hausa... Je voudrais démontrer dans cette conférence que l'Aïr et le pays Hausa forment une entité économique et culturelle* »

¹¹⁵ BERNUSSOU, Jérôme, Introduction in *Histoire et mémoire au Niger: De l'indépendance à nos jours*. Toulouse: Presses universitaires du Midi, 2009. Chapitre 6 : « Nomades et sédentaires : les relations entre les peuples du Nord et du Sud nigérien »

Esclavage

Introduction

La question de l'esclavage est délicate. D'une part, elle est liée au passé des relations entre populations noires et touareg. D'autre part, elle jette une lumière crue sur le fonctionnement des sociétés traditionnelles et musulmanes qui ont pratiqué l'esclavage, dans un pays où il reste un sujet contemporain.¹¹⁶

Ainsi, dans sa thèse déjà mentionnée, J. Bernussou cite André Salifou évoquant la dimension esclavagiste des sociétés nigériennes pré-coloniales. Salifou y voit « *un des talons d'Achille de l'histoire nigérienne.* »¹¹⁷

L'étude de la question de l'esclavage remet en cause la supposée obéissance des musulmans hausas à la loi islamique. Dans *Transformations in slavery : a History in africa*, Paul Lovejoy explique que les Hausas (comme d'ailleurs leurs voisins du Bornou) ne respectent pas la jurisprudence islamique, qui régule la pratique de l'esclavage. Le commerce qu'ils pratiquent est géré bien différemment de ce que l'exige la loi en ce qui concerne les façons de se procurer des esclaves, et l'interdiction de réduire des musulmans en esclavage.

En principe, il faut une guerre sainte (déclarée par les autorités religieuses) pour qu'il soit permis de réduire en esclavage les prisonniers « infidèles ». Ce que les historiens constatent en fait, c'est que les différents chefs rivalisent d'ingéniosité pour se procurer des esclaves. Paul Lovejoy montre que les cités états entrent en conflit avec des états musulmans et en profitent pour asservir indifféremment des musulmans, des Hausas, voire des Hausas musulmans. Du côté nigérien, André Salifou¹¹⁸ montre même, avec le cas du sultanat de Zinder, que ce besoin en esclaves pousse les sultans à attiser intentionnellement des rébellions sur leur propre territoire pour rafler des esclaves (au sein donc de leur propre population !)

Bref, la société hausa est une société qui a pratiqué l'esclavage, et la traite - Bart est révolté devant le marché de Kano - au point que certains considèrent l'esclavage comme la ressource économique principale du pays :

« *Le contact avec le monde islamique fait émerger dans le dernier tiers du premier millénaire de notre ère, un patchwork de formations politiques indépendantes. C'est alors que le commerce d'esclaves devint, au Kanem-Bornou d'abord, en pays haussa ensuite, l'activité économique*

¹¹⁶ Anti-Slavery International & Association Timidira, *Slavery in Niger - Historical, Legal and Contemporary Perspectives*, 2004

¹¹⁷ BERNUSSOU, Jérôme, Introduction in *Histoire et mémoire au Niger: De l'indépendance à nos jours*. Toulouse: Presses universitaires du Midi, 2009 (chapitre 7)

¹¹⁸ SALIFOU André, 1975, op.cit ,

dominante, non sans répercussions sur la mise en place locale d'une économie agraire fondée sur une main d'oeuvre servile et l'émergence de puissantes cité-états capables de contrôler de vastes territoires. »¹¹⁹

Notons par ailleurs que Paul Lovejoy, en étudiant les diasporas africaines aux Amériques, s'est aperçu que de nombreux esclaves au Brésil étaient d'origine hausa.

L'esclavage en pays hausa : un phénomène ancien

L'esclavage est un phénomène relativement ancien au sein du monde hausa. Pour les périodes les plus anciennes, les historiens ne peuvent généralement puiser que dans les traditions orales pour disposer de quelques informations sur ce phénomène. Les traditions orales laissent à première vue penser que l'esclavage en pays hausa est un phénomène ancien. En effet, bien souvent, dans les traditions, des esclaves apparaissent dans le récit. Ainsi, dans la légende de Bayyajida il est dit que le héros a eu avec son esclave plusieurs enfants :

«Alors l'esclave de Bayajida tomba en grossesse, sa femme, elle n'avait pas de grossesses. Lorsqu'elle accoucha, elle demanda l'autorisation de nommer son fils ; il accepta ; alors elle lui donna le nom Mun-Karbi-Gari (Nous-avons pris-la ville). »¹²⁰ Mais ces esclaves jouent souvent un rôle très secondaire, et les informations données sur l'esclavage sont peu nombreuses.

Hormis les traditions orales, les historiens disposent de quelques textes documentant l'esclavage en pays hausa.

Le texte le plus ancien qui est parvenu aux historiens date du XVII^e siècle. Il s'agit d'un texte d'Ahmed Baba, un des plus célèbres lettrés musulmans de son temps. Ahmed Baba est l'auteur d'un traité intitulé *Mi'raj al-Su'ud*. Dans ce document Ahmed répond aux questions posées par des musulmans concernant l'esclavage dans le Bilâl al-Sudan. Le fait que des marchands écrivent à Ahmed Baba, montre à quel point ce lettré est estimé dans le monde musulman. Le texte d'Ahmed Baba fait partie des premiers documents qui évoquent (de manière explicite) le monde hausa.

Ahmed Baba fait clairement référence aux grandes cités-états tel que « Kano », « Gobir », « Katsina ». Ce qui est intéressant avec Ahmed Baba, c'est qu'il nous donne des informations sur la manière dont les Hausas capturent les esclaves. Ahmed Baba dit ainsi : *Le peuple du Katsina attaque Kano et les autres font de même bien qu'ils parlent la même langue et que leurs modes de*

¹¹⁹ GRONEMBORN, Deltlef, Du KANEM-BORNOU AUX CITÉS HAUSAS in FAUVELLE Xavier (dir) *L'Afrique Ancienne, De l'Accus au Zimbabwe (2000 avant notre ère - XVII^e siècle)*

¹²⁰ voir la légende de Daura et l'origine des Hausa Bakwai (Annexe 1), in HAMANI, Djibo, *l'Adar précolonial (République du Niger) : contribution à l'étude de l'histoire des états Hausa, Paris, l'Harmattan*

*vies sont similaires*¹²¹ ». Comme les cités grecques, les cités-états hausas se faisaient la guerre entre elles. Ces guerres conduisent souvent à des prises de guerre, et à des captures d'esclaves. Ce qui dérange Ahmed Baba, c'est le fait que bien souvent, ces cités-états capturent aussi des musulmans.

L'esclavage en pays hausa au XIXe siècle : étude du sultanat de Zinder

Une plaque tournante du commerce d'esclaves

Profitant de l'affaiblissement de son voisin, le Bornou, le Damagaram, s'impose en tant que puissance régionale au milieu du XIXe siècle. Sous l'action de souverains dynamiques, le sultanat devient un état prospère. Sur la route commerciale reliant Kano à Tripoli, Zinder devient un important centre de commerce. C'est un pôle de production et d'échange de marchandises. Parmi elles, (et considérées comme telles), les esclaves « *ont joué un rôle clef dans la croissance du Damagaram : ils constituaient un produit d'exportation essentiel*¹²² », selon les termes de l'historienne britannique Ann Robert Dunbar. James Richardson fait du commerce des esclaves le principal revenu du Damagaram: « *Il semble y avoir peu d'industrie à Zinder. L'éducation de la plus grande partie des hommes est destinée à les préparer pour les razzias*¹²³ »

Sources

Revenons sur les sources dont on dispose concernant l'esclavage. Elles sont nombreuses au XIXe siècle : écrits musulmans, témoignages d'esclaves ou anciens esclaves, récits de voyageurs. J'ai étudié particulièrement ceux de Richardson, très intéressants dans leur description du sultanat de Zinder.

Témoignages

Les récits d'esclaves ou d'anciens esclaves occupent aujourd'hui une place de choix pour l'étude de l'histoire de l'ouest africain. Comme le note Camille Lefebvre, « *ces témoignages offrent un contrepoint endogène, intime et personnel* »¹²⁴

Ces témoignages, comme celui de Dorogu, le serviteur de Barth, sont extrêmement utiles pour appréhender l'esclavage, qui est un phénomène endémique et de grande importance sociale dans la

¹²¹ voir BABA, Ahmed, Mis'raj al Su'ud,

Traduction personnelle : the people of Katsina attack Kano and others do likewise through they speak one tongue and their languages are united and their way of life similar

¹²² voir DUNBAR, Robert Ann, in *Slavery in Africa : historical and anthropological perspectives*

¹²³ RICHARDSON James op.cit « *There seems to be little industry in Zinder. The education of the greater part of the males is to fit them for razzias* »

¹²⁴ voir LEFEBVRE, Camille, Un esclave a vu le monde : Se déplacer en tant qu'esclave au Soudan central (XIXe siècle). *Locus, Revista de História*, 2012, vol 35 n°2, p.105-143.

région qui nous intéresse. Ils en éclairent différentes dimensions : la question de la traite et du commerce à longue distance des esclaves d'une part, la place des esclaves au sein de la société hausa d'autre part (avec une hiérarchie des statuts au sein des esclaves, du paysan au fonctionnaire, en passant par les soldats et les concubines royales).

Ils illustrent l'insécurité générée par les razzias, et ils sont révélateurs des conflits politiques qui existent dans la région. Comme le montre Camille Lefebvre, les récits de vies d'esclaves « *reflètent le contexte troublé de la région et les enlèvements sont la plupart du temps, le résultat d'enjeux de géopolitique régionale.* »¹²⁵

Mohammed Bello : Qadh al Zinâd fi amri hâdla- l gihâd (les causes du djihad)

Il renseigne sur le commerce d'esclaves dans la région avant l'arrivée d'Ousman Dan Fodio

James Richardson, A narrative of a mission to Central Africa performed in the year 1850-1851

Rappelons que James Richardson, explorateur britannique éduqué dans la foi évangélique, partisan de l'interdiction de la traite, se porte volontaire pour partir en exploration du continent africain. À Zinder, Richardson est à de multiples reprises le témoin impuissant de scènes de captures d'esclaves. Il dénonce donc un phénomène qui semble être de très grande ampleur. Il déclare ainsi, avec regret :

« *Mais je crains que mes paroles n'aient que peu d'effet car à Zinder au moins, la grande préoccupation et occupation de la population noire est d'aller voler leurs voisins et de les vendre comme esclaves.* » Pessimiste, il ajoute : « *Je répète, je le répète seule la conquête étrangère par une puissance non esclavagiste extirpera l'esclavage du sol africain* », justifiant au passage une intervention de type colonial.

Le récit de Richardson nous donne des informations à la fois sur l'esclavage et l'état de l'avancée de l'islam dans l'espace nigérien. Le récit est d'un grand intérêt, y compris, pour ce qui concerne notre sujet, parce qu'il parle de Zinder, région largement peuplée de Hausas mais peu fréquemment décrite. Zinder, et plus largement le sud du Niger (la zone correspondant à la frontière avec le Nigeria actuel), n'ont pas fait auparavant l'objet d'une description aussi poussée. Richardson dresse un portrait saisissant de la vie des populations, une vie d'insécurité car la menace d'être réduit en esclavage y est permanente.

¹²⁵ ibid

Contexte politique

Le mouvement de réforme religieuse de Dan Fodio du début du XIXe siècle, et le djihad peul qui s'en est suivi, ont eu, sur le long terme, des conséquences majeures sur le Soudan Central, conséquences dont Richardson est le témoin et le rapporteur.

L'espace géopolitique a connu une profonde reconfiguration. De nouveaux centres de pouvoir ont émergé tandis que d'autres se sont affaiblis ou ont perdu leur indépendance, sous les coups des réformateurs peuls et hausas.

Les grandes cités commerçantes hausas du Nigeria, sont passées sous domination peule : Kano, Katsina, Zamfara, Zaria, Kebbi et Daura deviennent des provinces du califat de Sokoto, nouvelle puissance politique majeure de la région.

Le Bornou est très affaibli. A l'époque de l'arrivée de Richardson, il n'a quasiment plus d'autorité sur son vassal, le sultanat de Zinder. Profitant de l'affaiblissement de son suzerain, Zinder commence à s'émanciper.

En outre, une sorte de ligne de démarcation s'est progressivement établie entre le nord du Nigéria et le sud du Niger actuel à la limite entre le califat de Sokoto et les entités qui parviennent à maintenir leur indépendance (cette frontière coïncidera au XXe siècle à la limite entre les empires coloniaux français et britannique). Le Niger sert d'abord de base arrière pour les dynasties hausas en fuite (Katsina et Gobir) qui espèrent reconquérir les territoires perdus depuis cette nouvelle base.

Cinquante ans plus tard, l'espoir d'une reconquête est resté vain mais, comme nous le signale Richardson, cette zone frontalière est devenue un lieu de conflit et d'insécurité, où les razzias sont quasiment permanentes, et une menace pour le califat de Sokoto. Ainsi l'historien Adeleye note très justement que « *le problème de l'expansion et de la consolidation a été le problème le plus important auquel le califat a été confronté tout au long de son existence.* » Sokoto doit mener régulièrement des campagnes pour sécuriser la région.

Conflits, esclavage et insécurité

Richardson analyse la situation ainsi. Les états de la région sont des états dont l'économie repose sur la capture d'une main d'oeuvre servile. La capture d'esclaves n'est possible qu'en étant en guerre et c'est pourquoi le sultanat de Damagaram ainsi que Maradi et Gobir mènent régulièrement des raids dans le califat de Sokoto :

« Une grande razzia est perpétrée par les forces unies des sultans de Maradee, Gouber, et Korgum, avec l'aide d'un millier de chevaux Tuarick, sur les territoires du sultan de Sakkatou. La cavalerie des maraudeurs se compose d'environ cinq mille hommes, et il y a plus que ce nombre à pied. Mon informateur dit qu'ils iront près de Kashna, peut-être jusqu'à ses portes. Il semble donc que le

sultan de Sakkatou, avec toute sa puissance et ses grandes villes, soit incapable d'empêcher, ou même apparemment de venger, les déprédations commises sur ses provinces les plus importantes. »¹²⁶ [traduction personnelle]. (Maradee est la ville de Maradi, Korgum est une ville située près de Zinder. Gouber signifie Gobir, Sakkatou : Sokoto. Tuaricks, Kilgris, Iteesan et Kailouees renvoient à des groupes Touaregs)

Les témoignages d'esclaves recueillis au Brésil (notamment à Bahia et à Rio, où il y a une importante communauté d'esclaves hausa¹²⁷) et mis par écrit par Francis de Castenau donnent également un aperçu sur ce qui se passe dans la région. Ces témoignages, croisés avec le récit de voyage de James Richardson nous montrent que le califat de Sokoto n'arrive pas du tout à sécuriser ses marges.

L'historien nous dit ainsi que : « *Tandis que les émirats du sud s'étendaient progressivement aux dépens de la multitude de peuples païens fragmentés, les émirats du nord s'enfermaient dans la défense perpétuelle de frontières relativement fixes contre des États hostiles.* » Le califat de Sokoto a souvent fait l'objet d'incursions notamment de la part de Maradi.

Cela est confirmé encore par le récit de la capture de Mohammad Abdullah, Peul, originaire de Kano : « *Il a été pris à Katsina par les noirs d'Haussa, contre lesquels les Fulanis (Peuls) étaient alors en guerre.* »¹²⁸ On comprend ici, que Mohammad Abdullah a été capturé par les Hausas de Maradi lors d'une incursion sur le territoire de Sokoto.

L'histoire de Bratz, esclave hausa à Bahia doit également retenir notre attention : « *Bratz a fait parti d'une expédition militaire contre Mariadi : il s'y rendit en 6 jours de Katchina, [il fut capturé] par un sultan du nom de Dammari, qui est du sang des Fulanis mais en révolte contre le sultan de Sokoto* »

La capture de Dorugu (le serviteur de Barth) et de sa famille s'inscrit dans le cadre des rivalités entre le Damagaram et le Bornou. Dambana, le village d'où est originaire Dorugu, est dépendant du Kantché, petite région indépendante mais prise en tenaille entre le Damagaram et le Bornou. Pour sauvegarder son indépendance, le Kantché concède le village de Dambana au Bornou, autorisant ainsi les razzias sur ce territoire.

¹²⁶ RICHARDSON JAMES : « *The whole occupation of these two cities [Maradee and Zinder] is that of razzia, and their subsistence and riches are all derived from this source. These places also swarm with Tuaricks, Kilgris, Iteesan, and Kailouees, who join the blacks of Maradee and Gouber in their slave-hunting expeditions. A grand razzia is being perpetrated by the united forces of the Sultans of Maradee, Gouber, and Korgum, with the assistance of a thousand Tuarick horse, on the territories of the Sultan of Sakkatou. The cavalry of the marauders consists of some five thousand, and there are more than this number on foot. My informant says they will go near Kashna, perhaps to its very gates. So it seems the Sultan of Sakkatou, with all his power and his great cities, is unable to check, or apparently even to avenge, the depredations committed upon his most important provinces.* »

¹²⁷ Rappelons qu'au Brésil, la traite négrière, bien qu'officiellement abolie en 1850, perdure jusqu'en 1888, année de l'abolition de l'esclavage.

¹²⁸ voir CASTELNAU, Francis, *Renseignements sur l'Afrique centrale et sur une nation d'homme à queue qui s'y trouverait*

Dorogu est capturé lors d'un raid organisé par le sultan de Damagaram. Le récit de Dorogu montre la perfidie dont il est fait preuve :

« Puis nous avons entendu le son du chef qui s'approchait avec des tambours et des cors. Au moment où des coups de fusils ont été tirés, tous les étrangers ont commencé à capturer leurs hôtes. Mon père m'avait dit de l'accompagner jusqu'à une certaine porte mais j'avais la tête toute embrouillée. Je ne savais pas quoi faire, si bien que l'homme du Bornou qui était dans la maison de mon père a fini par m'attraper. L'homme hausa a capturé mon père et quelqu'un d'autre a capturé la femme de mon père, mais je ne sais pas qui c'était. Tous les enfants de la ville pleuraient. Les mères ont été séparées de leurs enfants et les époux ont été séparés. Et c'est ainsi que nous avons été emmenés¹²⁹.

Un élément intéressant dans le récit de Richardson, c'est que l'auteur rapporte de manière assez précise les préparatifs et le déroulement des razzias. Il décrit aussi les alliances qui se nouent (par exemple entre Maradi et Gobir) pour réaliser ces expéditions militaires afin d'aller ensemble capturer des esclaves. Ces expéditions peuvent être dirigées indifféremment dans la région (donc en dehors du califat de Sokoto) ou au sein même du califat, qui ne parvient pas à maintenir l'ordre sur son territoire.

Richardson indique lui aussi que le Damagaram n'hésite pas à s'attaquer aux zones sous influence du Bornou, qui est pourtant son suzerain.

Mais ce n'est pas tout. Le sultan fait feu de tout bois pour capturer des esclaves, au grand dégoût de Richardson. Il va en effet jusqu'à faire des razzias sur son propre territoire. Richardson dévoile les techniques perfides employées par le sultan du Damagaram : *« Que fait-on? Le sultan d'une province fomente une querelle avec une ville ou un village qui lui appartient puis sort et emmène tous les habitants en esclavage¹³⁰ »*. Le sultan de Damagaram fomente donc en sous-main des troubles sur son propre territoire, écrase ces troubles puis razzie le village, la ville ou la région révoltée. André Salifou rapporte les mêmes faits.

Les populations de la région, hausas et autres, sont donc particulièrement vulnérables et soumises à une insécurité permanente. Le Damagaram s'attaque souvent aux chefferies qui ont encore en leurs seins d'importants groupes animistes, comme celle de Kantché. Richardson signale la présence d'Aznas à Korgum, autre endroit victime de l'appétit du Damagaram. Richardson dit ainsi *« On dit*

¹²⁹ voir récit de Dorogu in West African travels and adventures; two autobiographical narratives from Northern Nigeria *Then we heard the sound of the chief approaching with drums and horns. At the moment the guns were fired, all the strangers started to capture their hosts. My father had told to go with him to a certain gate but my head was all mixed up. I didn't know what to do, with the result that the Bornou man who had been in my father's house finally caught me. The Hausa man captured my father and someone else captured my father's wife although who it was I don't know. All the children in town were crying. Mothers were separated from their children and husbands were separated. And thus were led away. »*

¹³⁰ RICHARDSON JAMES : *« What is then done? The sultan of a province foments a quarrel with a town or village belonging to himself, and then goes out and carries off all the people into slavery »*

ici que le Sarkee ne capture jamais tout le monde, mais en laisse quelques-uns se reproduire pour une autre razzia ! Tous les habitants de Korgum sont des Hazna, un fait sur lequel j'ai fortement insisté pour apaiser la conscience de mes amis musulmans.¹³¹ »

Traite transsaharienne

Un certain nombre des captifs intègrent les circuits du commerce transsaharien en direction de l'Afrique du Nord : *« D'après mon informateur, un petit marchand mais qui connaît bien ces régions, il n'y a par an pas plus de cent cinquante à deux cents esclaves en partance pour le nord qui proviennent de Zinder ou qui passent par Zinder, environ cinq ou six cents qui vont vers le nord, c'est à dire vers Tripoli, par la route de Tesaoua, et il y en a quelques-uns qui vont vers le sud. En définitive, le grand marché d'esclaves est l'Afrique centrale elle-même¹³². »*

Il est intéressant de noter la présence et le rôle de marchands étrangers, Arabes et Libyens venus du Fezzan, auprès desquels le sultan de Damagaram s'endette. Pour s'acquitter de ses dettes, le sultan paye en esclaves, comme le note Richardson :

« Quant aux marchands et commerçants étrangers, ils s'assoupissent eux aussi pendant la durée de leur séjour dans cette ville endormie. Ils vendent leurs marchandises en bloc, sur la foi du Sarkee, puis s'endorment pendant qu'il part en razzia et leur ramène des esclaves en paiement¹³³. »

Traite trans-atlantique

On apprend également qu'il y a beaucoup d'esclaves qui sont destinés à la traite atlantique, et qui sont donc expédiés vers le sud : *« Les esclaves sont envoyés de Zinder à Niffée (Nupé). En effet il apparaît maintenant que toute cette partie de l'Afrique est mise à contribution pour approvisionner le marché sud américain en esclaves. »¹³⁴* La traite négrière persiste en effet tout le long du XIXe siècle puisque la demande en main d'oeuvre servile des pays d'Amérique du Sud continue d'être forte : Le Brésil, bien que la traite y soit officiellement abolie depuis 1850, continue d'importer des esclaves jusqu'à la fin du XIXe siècle (la date d'abolition de l'esclavage au Brésil étant 1888).

¹³¹ RICHARDSON JAMES : *« It is said here that the Sarkee never captures all the people, but leaves a few to breed for another razzia! All the inhabitants of Korgum are Hazna, a fact strongly insisted on as a salve for the consciences of my Muslim »*

¹³² RICHARDSON James : *« According to my informant, a small merchant but well acquainted with these parts not more than one hundred and fifty or two hundred slaves pass through or from Zinder annually to the north and about five or six hundred go by the route of Tesaoua to the north i.e Tripoli and a few to South. After all the great slave-market is Central Africa itself »*

¹³³ RICHARDSON James : *« As for the foreign merchants and traders, they, too, drowse away the period of their residence in this sleepy city. They sell their goods in a lump, on trust, to the Sarkee, and then compose themselves to slumber whilst he goes forth on a razzia, and brings them slaves in payment »*

¹³⁴ RICHARDSON James : *« Slaves are sent from Zinder to Niffée. Indeed it not appears that all this part of Africa is put under contribution to supply the South American market with »*

Les esclaves sont vendus au marché de la ville de Zinder, ou encore à Zengou, qui est une installation touareg un peu au nord-ouest. Zinder et Zengou sont les deux plus importants marchés du Damagaram car les esclaves qui y sont exposés sont destinés à l'exportation.

Utilisation locale des esclaves

Les esclaves ne sont cependant pas tous destinés à l'exportation. Ann Robert Dunbar explique que sur place, à Zinder, ils constituent une main d'œuvre servile utilisée localement pour les travaux agricoles et la production de produits manufacturés destinés à la consommation intérieure ou à l'exportation. Dans le Damagaram, les esclaves qui ont des compétences particulières sont souvent employés en tant qu'artisans spécialisés. Les autres sont affectés aux activités qui ne nécessitent pas de talents particuliers.

Dans le récit de l'explorateur, on a des descriptions des activités des esclaves (que Richardson juge assez peu productives). Richardson voit des esclaves travailler pour produire de la teinture d'indigo ou fabriquer le matériau pour les toitures des maisons : *« Je suis allé voir la fabrication de la natte qui sert à faire les maisons. Il y avait trente esclaves à l'œuvre, tous appartenant à un seul homme ; au-dessus d'eux se trouvaient trois maîtres (également esclaves), pour les maintenir à leur tâche. Ils ne se pressaient certainement pas, et très peu de gens se pressent dans ce pays. Ces esclaves étaient tous des Hazna, ou païens. »*¹³⁵

En outre, l'esclavage domestique occupe une place importante dans les sociétés hausa et kanouri. Richardson a pu ainsi constater la présence d'esclaves hausas dans le harem d'un haut dignitaire du sultanat de Damagaram :

*« Ce personnage fut suffisamment poli. Il m'a donné la permission de voir l'intérieur de sa maison, et son harem. Le harem était rempli de belles esclaves haussas qui s'occupaient de ses quatre femmes. Elles étaient toutes polies et apparemment propres, couchées sur le sol des huttes et dans les cours, dans la plus grande oisiveté. L'une nettoyant, polissant et décorant l'autre. L'une d'elles, plus audacieuse que les autres, me fit signe de venir à elle*¹³⁶ » [Traduction personnelle] .

Mais les esclaves peuvent aussi être soldat, ou occuper des fonctions importantes. Camille Lefebvre étudie les emplois occupés par les esclaves, les hiérarchies dans le système servile, et leur rôle dans la société hausa.

¹³⁵ RICHARDSON James : *« I went to see the manufacture of the matting which is used for making houses. There were thirty slaves at work, all belonging to one man; over these were three masters (also slaves), to keep them at their task. They certainly did not hurry themselves, and very few people hurry themselves in this country. These slaves were all Hazna, or pagans »*

¹³⁶ *« He gave me permission to see the interior of his house, and his harem. The harem was full of fine, handsome Hausa slaves, attending on his four wives; they were all polished, and apparently clean, lying about on the floors of the huts, and in the court-yards, in the most strenuous idleness; one cleaning, polishing, and decorating another. One was bolder than the rest, and beckoned me to come to her »*

Conclusion

Ce travail m'a révélé la richesse de l'histoire hausa et une complexité que je ne soupçonnais pas. Lorsque je l'ai entrepris, je n'en savais guère plus que l'existence des cités-états, et je me demandais comment il était possible d'écrire cette histoire. J'étais sûre de trouver dans des livres des noms de souverains et des dates de fondation de cité. Mais je me demandais : comment peut-on savoir tout cela? La question peut paraître saugrenue (je ne me pose pas cette question concernant l'histoire de France, et je ne me suis jamais demandé si Pépin Bref a bien existé). Mais on est en Afrique subsaharienne, et se pose la question de la rareté des sources, écrites en particulier, qui ne peuvent pas remonter à avant l'arrivée de l'islam.

Cette question a été le point de départ de mon mémoire. Mon intérêt s'est porté sur le Niger (pays avec lequel il se trouve que j'ai des liens familiaux), et sur les conseils de mon directeur de mémoire, je me suis restreinte à l'étude des Hausas au Niger.

J'étais préoccupée par cette question des sources. J'étais inquiète à l'idée de ne pas en trouver. Pendant plusieurs mois, en chercher a occupé l'essentiel de mon temps.

Il s'avère qu'en définitive, j'ai trouvé plus de sources que prévu. J'ai aussi trouvé plus d'études que ce à quoi je m'attendais - au point d'être un peu submergée par la quantité d'informations, parfois contradictoires.

Il faut dire que s'attaquer ainsi à l'histoire des Hausas était une tâche un peu déraisonnable : prétendre, de but en blanc, faire un mémoire sur 1000 voire 2000 ans d'histoire serait un pari risqué. Cela dit, la question que je me posais était « comment écrire une telle histoire » - et il aurait été prétentieux de vouloir le faire en quelques mois. Et d'ailleurs, au terme de ce travail, je me rends compte que j'en suis bien loin.

Mais, je me suis véritablement frottée aux problématiques que rencontrent les historiens dans les recherches historiques au sud du Sahara : manque de sources écrites, manque de données archéologiques, etc. Ça a été pour moi l'occasion d'une découverte de certaines des méthodes mises en œuvre. C'est ce que j'ai fait avec mon essai concernant le croisement des listes dynastiques du Gobir.

Avec le Niger, vient s'ajouter le fait que c'est une région en marge. Pour les périodes récentes (XVIIIe siècle et XIXe siècle) nous avons des sources, mais sinon on bascule très vite soit dans l'étude des traditions orales, soit dans l'archéologie (une archéologie, qui plus est, sans trace écrite - une archéologie de la préhistoire, en somme).

Dans ce contexte, la chronologie est un gros problème. Faire coïncider archéologie et traditions avec une chronologie est extrêmement difficile. Dans la tradition, la perspective temporelle semble écrasée. Par exemple, les récits des origines ou les récits d'installation sur une terre aux termes

d'une migration tels qu'on les trouve dans les traditions : s'agit-il événements qui ont eu lieu il y a 400 ou 1000 ans ? Ils pourraient même parler de plusieurs événements similaires situés à des siècles de distance. Il m'a semblé parfois que des débats ont eu lieu entre historiens qui ne parlaient en fait pas de la même chose (ainsi le débat sur l'origine à l'est ou au nord des Hausas : on a parfois l'impression que les arguments et contre arguments avancés renvoient possiblement à des choses ayant eu lieu à des moments très différents).

Je regrette de n'avoir eu connaissance des travaux concernant la paléo-climatologie que tardivement. Il n'y en a pas à ma connaissance concernant la région hausa nigérienne, mais j'ai le sentiment qu'on pourrait utiliser les données concernant les régions voisines ou les données générales sur la zone sahélo-saharienne, et tenter de les faire coïncider avec ce qu'on sait (ou croit savoir) à partir des sources « classiques », en particulier avec ce qui concerne les migrations. Je suis convaincue qu'il y a là des choses à exploiter et que cela mériterait une étude approfondie qui pourrait être fructueuse pour confirmer ou infirmer ce que l'on pense, ou éclairer des événements sous un jour nouveau.

Quelle a été ma contribution? Mon travail fait un état des lieux de l'historiographie hausa. Il fait un résumé de ce qu'on sait des entités politiques et des régions hausas nigériennes. Il donne un aperçu des grandes questions dominant les recherches sur le monde hausa. J'ai pu constater, que certaines de ces grandes questions ne sont toujours pas résolues. Certaines, comme celle des origines, des migrations ou du passage d'une société agricole à une société urbaine sont à mon avis passionnantes.

Ce travail m'a apporté une expérience concrète de la difficulté de l'histoire des sociétés africaines.

Il m'a aussi conduit à avoir une réflexion sur l'histoire des gens ordinaires. La question de l'esclavage que j'ai étudiée d'assez près en particulier au travers de la lecture de Richardson m'a surprise, et ne m'a pas laissée indifférente. Je n'avais pas conscience que les effets de la traite atlantique se feraient sentir jusqu'au Niger, qui est tout de même bien loin de la côte, et il y a aussi la traite saharienne. J'ai vu les effets massifs de ces traites sur la société locale. Cela m'a amené à essayer de me représenter ce que pouvait être la vie des gens, par exemple, dans la brousse du Damagaram. Une vie probablement bien incertaine : à la merci, non seulement du manque de pluies, mais aussi des razzias menées par l'avidité des chefs locaux. Penser à la vie des gens qu'il étudie, c'est aussi le lot de l'historien.

BIBLIOGRAPHIE

- BARTH, Heinrich, Travels and discoveries in center Africa, Volume 3
- BERNUSSOU, Jérôme, *Histoire et mémoire au Niger: De l'indépendance à nos jours*. Toulouse: Presses universitaires du Midi, 2009 (p14-16)
- CASTELNEAU, De, Francis, Renseignement sur l'Afrique Central et sur une nation D'Hommes à Queue qui s'y trouverait : D'après le rapport des Nègres du Soudan, Esclaves à Bahia, University of Michigan Library, 1851, 61p
- CORNETTE, Joël., FAUVELLE, François-Xavier, L'Afrique ancienne : De l'Acacus au Zimbabwe. 20 000 avant notre ère - XVIIe siècle (Mondes anciens), Belin, 2018
- FUGLESTAD, Finn, A Reconsideration of Hausa History before the Jihad in *The Journal of African History* , Vol 19, n°3,1978, p319-339
- GAUDIO, Attilio, LES BIBLIOTHÈQUES DU DÉSERT, Recherches et études sur un millénaire d'écrits,Paris, L'Harmattan, 2002
- GRONENBORN, Detlef; ADDERLEY, Paul and al, Durbi Takusheyi: a high-status burial site in the western Central bilād al-sūdān in *Azania: Archaeological Research in Africa*, Vol 47, n°3, 2012, p256-271
- HAMA, Boubou, *Histoire du Gobir et de Sokoto*, Paris, Présence Africaine, 1967
- HAMA, Boubou, Contribution a la connaissance de l'Histoire des Peul, Paris, Présence Africaine, 1967
- HAMA, Boubou, *Histoire Traditionnelle d'un Peuple: Les Zarma-Songhay*, Paris, Présence Africaine, 1967
- HAMANI Djibo, L'Adar Precolonial (Republique du Niger) : Contribution à l'étude de l'histoire des Etats Hausa, Paris, L'Harmattan, 2006, 265p
- HAOUR, Anne, One Hundred Years of Archaeology in Niger, *Journal of World Prehistory*, vol 17, n°2, June 2003, p181-234.
- HAOUR, Anne, Power and Permanence in Precolonial Africa: A Case Study from the Central Sahel, *World Archaeology*, vol. 37, No. 4,Dec., 2005, p552-565
- HAOUR, Anne, ROSSI, Benedetta,(ed)Being and Becoming Hausa : interdisciplinary Perspectives, London, Brill, 2010, 680p

- HUNWICK, John, Not yet a Kano Chronicle.
- LEFEBVRE, Camille, Un esclave a vu le monde : Se déplacer en tant qu'esclave au Soudan central (XIXe siècle). *Locus, Revista de História*, vol 35 n°2, p.105-114, 2012
- MAMAN, Saley, Contribution à l'étude de l'histoire des Hausa. Les Etats tsotsebaki des origines au XIXe siècle, thèse de doctorat, Faculté des Sciences sociales politiques et économiques, Université libre de Bruxelles, 1994
- NICOLAS Guy. Les catégories d'ethnie et de fraction ethnique au sein du système social hausa, *Cahiers d'études africaines*, vol. 15, n°59, 1975. pp. 399-441.
- PALMER.H.R, « The Kano Chronicle » in *Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, 1908, p58-p98
- RICHARDSON, James, A narrative mission in Central Africa performed in the years 1850-1851, Vol 2, Londres Chapman and Hall,, 1853, p 215
- ROSSI, Benedetta, The Agadez Chronicles and Y-Tarichi: A Reinterpretation, *History in Africa*, vol. 43, 2016, p 95-140.
- SALEY, Maman, *Contribution à l'étude de l'histoire des Hausa: les Etats tsotsebaki des origines jusque'au* [Thèse de doctorat] , Histoire, Université libre de Bruxelles, Faculté des sciences sociales, politiques et économiques, Bruxelles, 1994
- SALIFOU, André, *Histoire du Niger*, Paris, Nathan, 1989
- SALIFOU, André, le Sultanat [Thèse de doctorat], Histoire, Niamey: Centre nigérien de recherches en sciences humaines, 1971, p303
- SUTTON, John, Toward a less orthodox History of Hausaland in *the Journal of African History*, Vol 20, n°2, April 1979, p179-201
- TILHO, JEAN
- URVOY, Yves, « Chroniques d'Agadés » in *Journal de la Société des Africanistes*, vol 4 n°2, 1934, p144-177
- URVOY, Yves, Histoire des populations du Soudan central,(colonie du Niger), Paris, Larose, 1936, 350p.
- ZAKARI, Maikoréma, L'Islam dans l'espace nigérien : Des origines (VIIe siècle) à 1960, Tome 1, Paris, L'Harmattan, 2009

ANNEXE I : récit d'origine et légende de Bayajida

(Source : Annexe 1 in HAMANI, Dijbo l'Adar précolonial (République du Niger, p.236-239)

ANNEXE I

La légende de Daura et l'origine des Hausa Bakwai.

Nous donnons ici la traduction des deux versions rapportées dans HAUSAWA da MAKWABTANSU (T. 1) p. 1-5.

+

Première version

Origine de Sarkin Daura et des Sarakuna de Kano, Gabas, Zakzak, Katsina, Gobir et Rano.

« A l'origine, il y avait un homme du nom de Bayajida, fils du roi de Bagdad ; il était au milieu de ses frères qui étaient nombreux. Puis ils se séparèrent. La cause de cette séparation fut un Infidèle nommé Ziduwa, qui les agressait sans arrêt ; alors ils se séparèrent en quarante groupes. Bayajida prit avec lui vingt groupes et partit vers le pays de Barno (Bornu) ; son armée était plus forte que celle du roi de Barno. Alors les siens lui dirent : « Pourquoi ne tuerons-nous pas Sarkin Barno pour prendre son trône ? » Lorsque les gens du roi de Barno entendirent cela, ils l'en informèrent ; ils lui dirent : « Il n'y a pas d'autre solution que de lui donner une femme en mariage. » Alors Sarkin Barno lui donna sa fille Magaram. Ils devinrent amis au point que, à l'occasion de chacune de ses expéditions, Sarkin Barno disait à Bayajida : « Je voudrais que tu me renforces mon armée avec tes gens. » Et il acceptait. Au retour il ne les lui rendait pas, il les installait dans un village, par ruse ; ainsi de suite jusqu'à ce qu'il eut pris 1.000 à 3.000 des hommes de Bayajida, puis tous passèrent sous son commandement. Alors Bayajida se retrouva seul, avec ses deux frères. Alors il dit à ses frères : que chacun d'entre vous se cherche où s'installer ». Alors l'un d'eux partit au Bagarmi et devint roi de Bagarmi ; l'autre partit au Kanum et devint roi de Kanum.

Bayajida resta seul, avec sa femme, la fille de Sarkin Barno, et son cheval. Lorsqu'ils se préparèrent à l'assassiner, il se sauva jusqu'à Birnin Gabas. Quand sa femme se fatigua, car elle était enceinte, il la laissa là. Quand elle accoucha après lui, elle donna à l'enfant le nom de Buram ; c'est lui qui sera le roi de Gabas.

Lorsque Bayajida arriva à Daura, il trouva Daurama qui était la reine de la ville ; c'était pour cela qu'on appelait la ville par son nom. Toutefois, des reines qui se sont succédées dans la ville, la première s'appelait Yakano. Puis une autre nommée Gafani, après elle une autre Yakano, puis Yakanya, après elle Wabazama, puis Katsinta, puis Waiwaina, après elle Gidir-Gidir, puis Inadari ; la dixième, Daurama fut celle que trouva Bayajida.

Il descendit chez une femme, la nuit ; elle s'appelait Awairi (ou encore Ayana). Il lui dit : « Donne-moi de l'eau ». Elle lui répondit : « Nous ne pouvons

ANNEXE II : extraits du récit de voyage de James Richardson

Source : RICHARDSON, James, Narrative of a Mission in Central Africa (1850-1851)

Situation politique dans le sud du Niger/nord du Nigéria

Extrait du chapitre XIV :

« The whole occupation of these two cities [Maradee and Zinder] is that of razzia, and their subsistence and riches are all derived from this source. These places also swarm with Tuaricks, Kilgris, Iteesan, and Kailouees, who join the blacks of Maradee and Gouber in their slave-hunting expeditions. A grand razzia is being perpetrated by the united forces of the Sultans of Maradee, Gouber, and Korgum, with the assistance of a thousand Tuarick horse, on the territories of the Sultan of Sakkatou. The cavalry of the marauders consists of some five thousand, and there are more than this number on foot. My informant says they will go near Kashna, perhaps to its very gates. So it seems the Sultan of Sakkatou, with all his power and his great cities, is unable to check, or apparently even to avenge, the depredations committed upon his most important provinces.*

Traduction :

« Toute l'occupation de ces deux villes [Maradee et Zinder] est celle de la razzia, et leur subsistance et leurs richesses proviennent toutes de cette source. Ces lieux fourmillent également de Tuaricks, Kilgris, Iteesan et Kailouees, qui se joignent aux Noirs de Maradee et Gouber dans leurs expéditions de chasse aux esclaves. Une grande razzia est perpétrée par les forces unies des sultans de Maradee, Gouber, et Korgum, avec l'aide d'un millier de chevaux Tuarick, sur les territoires du sultan de Sakkatou. La cavalerie des maraudeurs se compose d'environ cinq mille hommes, et il y a plus que ce nombre à pied. Mon informateur dit qu'ils iront près de Kashna, peut-être jusqu'à ses portes. Il semble donc que le sultan de Sakkatou, avec toute sa puissance et ses grandes villes, soit incapable d'empêcher, ou même apparemment de venger, les déprédations commises sur ses provinces les plus importantes. » [traduction personnelle].

Sur l'animisme :

Extrait du chapitre XIII :

« I went to see another Tree of Death, where his highness slaughters criminals in the same way as mentioned under the other tree. The space beneath the boughs is also swept clean. This tree is more spreading, and of another sort; it is crowned with the filthy vultures, which roost day and night in considerable numbers on its upper branches. Yusuf tells me the history of these trees, when the

inhabitants were pagans. It was under them that the people sacrificed their oxen and sheep to the deity, who was supposed to reside in these trees. Scarcely a generation has elapsed since this was the case, so that the people may well dread to venture where in the time of old men yet living, sacrifices some perhaps humans were offered up »

Traduction personnelle :

" Je suis allé voir un autre arbre de la mort, où son altesse abat les criminels de la même manière que celle mentionnée sous l'autre arbre. L'espace sous les rameaux est aussi nettoyé. Cet arbre est plus étendu, et d'une autre espèce ; il est couronné de vautours immondes, qui se perchent jour et nuit en grand nombre sur ses branches supérieures. Yusuf me raconte l'histoire de ces arbres, lorsque les habitants étaient païens. C'est sous eux que le peuple sacrifiait ses bœufs et ses moutons à la divinité qui était censée résider dans ces arbres. Une génération à peine s'est écoulée depuis, de sorte que les gens redoutent de s'aventurer là où, du temps des vieillards encore vivants, on offrait des sacrifices, peut-être humains »

Sur l'état de l'islamisation dans le Damagaram

Extrait du chapitre V :

« I made other inquiries about the Hazna of Zinder. It seems the Sarkee himself is still half pagan, for at the beginning of every year he proceeds with his officers to a tree, the ancient god of paganism, and there distributes two goffas of wadâ (about 100,000), three bullocks and sheep, and ghaseb, to the poor. These things are really offered to the deities of his ancestors, though the poor of the country get the benefit of them. There are four or five trees of this description, at which such annual offerings are made; but there is only one Tree of Death where malefactors are executed, the one mentioned in a former page. »

Extrait du chapitre XV :

«The Muslim converts of Soudan find the Ramadhan excessively burdensome, as well as many other rites of Islamism, and for this reason the greater part of the population of Soudan, who profess Mohammedanism, are still pagans in heart. It is vain to expect a nation to pass from loose to ascetic practices without some moral motive, such as that which sustained the Muslims at their first brilliant start in the world. »

Traduction personnelle :

«Les musulmans convertis du Soudan trouvent le Ramadhan excessivement lourd, ainsi que de nombreux autres rites de l'islamisme, et pour cette raison, la plus grande partie de la population du Soudan, qui professe le mahoméтанisme, est encore païenne dans le cœur. Il est vain d'attendre

d'une nation qu'elle passe des pratiques lâches aux pratiques ascétiques sans un motif moral, tel que celui qui a soutenu les musulmans lors de leur premier et brillant départ dans le monde»

Au sujet des animistes à Zinder

Extrait du chapitre XVII :

« I received a visit from the Iman of the mosque of Zinder. I asked about the Hazna, or pagans... the Hazna make their offerings, which consist, of milk and ghaseb, under trees. These Hazna are mostly peasants—little farmers; and, like Cain, they offer to their deity the fruits of the earth. The Iman said their deity was Eblis, or the Devil; an accusation commonly bandied between rival creeds. He informed me, also, that there are a good number of Hazna in both Zinder and the other towns and villages of the province. He despaired of their ever becoming Muslims, but added, "The great men amongst them must become Muslims by order of the Sheikh, whilst the poor people are left to do as they please, and so furnish a constant supply for the home and foreign slave-mart. It is not the interest of the Sarkee or the foreign merchants that they should become Muslims.

La capture d'esclaves dans le sultanat de Damagaram

Extrait du chapitre XII :

« It appears that, now all these populations are Muslims, it is difficult to get up the war-cry of Kafers!—"Infidels!" What is then done? The sultan of a province foments a quarrel with a town or village belonging to himself, and then goes out and carries off all the people into slavery. Thus acts the present Sultan of Zinder, and so did his brother during his year of administration. »

Traduction :

« Il semble que, maintenant que toutes ces populations sont musulmanes, il est difficile de pousser le cri de guerre des Kafers - "infidèles". Que fait-on alors ? Le sultan d'une province fomente une querelle avec une ville ou un village qui lui appartient, puis il sort et emmène tous les habitants en esclavage. C'est ainsi qu'agit l'actuel sultan de Zinder, et c'est ainsi que fit son frère pendant son année d'administration. »

Extrait du chapitre XII :

« It is said here that the Sarkee never captures all the people, but leaves a few to breed for another razzia! All the inhabitants of Korgum are Hazna, a fact strongly insisted on as a salve for the consciences of my Muslim. The Sarkee is expected back on Friday »

Traduction personnelle :

" On dit ici que le Sarkee ne capture jamais tout le peuple, mais en laisse quelques-uns se reproduire pour une autre razzia ! Tous les habitants de Korgum sont des Hazna, un fait sur lequel on insiste fortement comme un baume pour les consciences de mon musulman. Le Sarkee est attendu vendredi. «

Le commerce d'esclaves

Extrait chapitre XVII :

« There seems to be little industry in Zinder. The education of the greater part of the males is to fit them for razzias, and this must be considered as the principal cause of the unfeeling manner with which the blacks hereabouts look upon, their captive brethren. These captives are their means of livelihood; they live on the products of the razzias, and, of course, the superior intellects with which they may come in contact countenance all their proceedings; for the foreign merchants are equally interested with them in their inhuman expeditions. Africa is bled from all pores by her own children, seconded by the cupidity of strangers. »

Traduction :

" Il semble qu'il y ait peu d'industrie à Zinder. L'éducation de la plus grande partie des hommes est destinée à les rendre aptes à travailler dans les razzias, ce qui doit être considéré comme la cause principale de l'insensibilité avec laquelle les noirs d'ici regardent leurs frères captifs. Ces captifs sont leur moyen de subsistance ; ils vivent des produits des razzias, et, bien entendu, les intelligences supérieures avec lesquelles ils peuvent entrer en contact approuvent tous leurs actes ; car les marchands étrangers sont également intéressés avec eux dans leurs expéditions inhumaines. L'Afrique est saignée de tous les pores par ses propres enfants, secondés par la cupidité des étrangers. "

Traites transsaharienne et transatlantique

Extrait :

« According to my informant, a small merchant but well acquainted with these parts not more than one hundred and fifty or two hundred slaves pass through or from Zinder annually to the north and about five or six hundred go by the route of Tesaoua to the north I.e Tripoli and a few to South. After all the great slave-market is Central Africa itself »

Traduction :

« D'après mon informateur, un petit marchand mais qui connaît bien ces régions, il n'y a par an pas plus de cent cinquante à deux cents esclaves en partance pour le nord qui proviennent de Zinder ou qui passent par Zinder, environ cinq ou six cents qui vont vers le nord, c'est à dire vers

Tripoli, par la route de Tesaoua, et il y en a quelques-uns qui vont vers le sud. En définitive, le grand marché d'esclaves est l'Afrique centrale elle-même »

Extrait :

« Slaves are sent from Zinder to Niffée. Indeed it not appears that all this part of Africa is put under contribution to supply the South American market with slaves »

Traduction :

Les esclaves sont envoyés de Zinder à Niffée (Nupé). En effet il apparait maintenant que toute cette partie de l'Afrique est mise à contribution pour approvisionner le marché sud américain en esclaves

L'esclavage à Zinder

Extrait :

« I went to see the manufacture of the matting which is used for making houses. There were thirty slaves at work, all belonging to one man; over these were three masters (also slaves), to keep them at their task. They certainly did not hurry themselves, and very few people hurry themselves in this country. These slaves were all Hazna, or pagans »

Traduction :

« I went to see the manufacture of the matting which is used for making houses. There were thirty slaves at work, all belonging to one man; over these were three masters (also slaves), to keep them at their task. They certainly did not hurry themselves, and very few people hurry themselves in this country. These slaves were all Hazna, or pagans »

ANNEXE III : Les récits d'esclaves ou anciens esclaves

Témoignage de Dorogu

SOURCE : The Life and Travels of Dorugu, NEWMAN, Paul (trad) in KIRK-GREENE, Anthony, NEWMAN, Paul,(edt), West African travels and adventures; two autobiographical narratives from Northern Nigeria, New York University Press,

(Chapitre I, p36)

« Then we heard the sound of the chief approaching with drums and horns. At the moment the guns were fired, all the strangers started to capture their hosts. My father had told to go with him to a certain gate but my head was all mixed up. I didn't know what to do, with the result that the Bornu man who had been in my father's house finally caught me. The Hausa man captured my father and someone else captured my father's wife although who it was I don't know. All the children in town were crying. Mothers were separated from their children and husbands were separated. And thus were led away ».

[Traduction Personnelle]

Puis nous avons entendu le son du chef qui s'approchait avec des tambours et des cors. Au moment où des coups de fusils ont été tirés, tous les étrangers ont commencé à capturer leurs hôtes. Mon père m'avait dit de l'accompagner jusqu'à une certaine porte mais j'avais la tête toute embrouillée. Je ne savais pas quoi faire, si bien que l'homme bornu qui était dans la maison de mon père a fini par m'attraper. L'homme haoussa a capturé mon père et quelqu'un d'autre a capturé la femme de mon père, mais je ne sais pas qui c'était. Tous les enfants de la ville pleuraient. Les mères ont été séparées de leurs enfants et les époux ont été séparés. Et c'est ainsi que nous avons été emmenés.
Francis de Castelneau

Témoignage de Bratz

CASTELNEAU, De, Francis, *Renseignement sur l'Afrique Central et sur une nation D'Hommes à Queue qui s'y trouverait : D'après le rapport des Nègres du Soudan, Esclaves à Bahia*, University of Michigan Library, 1851, 61p

« Bratz a fait parti d'une expédition militaire contre Mariadi :il s'y rendit en 6 jours de Katchina, en passant (.) par un sultan du nom de Dammari, qui est du sang des Fulanis mais en révolte contre le sultan de Sokoto »

ANNEXE IV : chronique de Kano

Source : PALMER.H.R, « The Kano Chronicle » in Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland, 1908, p58-p98

L'islam à Kano sous le Règne de Yaji

"In Yaji Time, the Wongarawa came from Mele bringing the Muhammadan religion. The name of their leader was Abdurahaman Zaite. Others were Yacubu Mandalawali, Famorori Bilkasim, Kanaji, Dukere, Sheshe Kebe, Murtuku, Liman Jibjin Yallabu, the father of Serikin Para, Gurdumus, Auta, Kanal, Liman Madatai, and others-about forty in all. When they came they commanded the Sarki to observe the times of prayer. He complied, and made Gurdamus his Liman, and Laual his Muezzin. Auta cut the throats of whatever flesh was eaten. Mandawali was Liman of all the Wongarawa and of the chief men of Kano. Zaite was their Alkali. The Sarki commanded every town in Kano country to observe the times of prayer. So they all did so. A mosque was built beneath the sacred tree facing east, and prayers were made at the five appointed times in it. The Sarkin Gazarawa was opposed to prayer and When Muslems after praying had gone home, he would come with his men and detile the whole mosque and covert it with filth. »

Traduction :

«Sous le règne de Yaji, les Wongarawa sont venus du Mele en apportant la religion musulmane. Le nom de leur chef était Abdurahaman Zaite. Les autres étaient Yacubu Mandalawali, Famorori Bilkasim, Kanaji, Dukere, Sheshe Kebe, Murtuku, Liman Jibjin Yallabu, le père de Serikin Para, Gurdumus, Auta, Kanal, Liman Madatai, et d'autres - environ quarante en tout. Quand ils sont venus, ils ont ordonné au sarki d'observer les temps des prières. Il a accepté et a fait de Gurdumus son imam et de Laual son muezzin. Mandawali étaient l'imam de tout les Wongarawa et Zaite était leur Alkali. Le Sarki ordonna à chaque ville du pays de Kano d'observer les heures de prière. Elles s'exécutèrent toutes. Une mosquée fut construite sous l'arbre sacré, face à l'est, et les prières y furent faites aux cinq heures prévues. Le Sarki Gazarsawa était opposé à la prière et quand les musulmans rentraient chez eux, il venait avec ses hommes souiller la mosquée et la couvrir de crasses»

Islam à Kano sous le règne de Muhammed Rinfa

XX. MOHAMMA RIMFA, SON OF YAKUBU.

A.H. 867-904. A.D. 1463-1499.

The twentieth Sarki was Mohamma, son of Yakubu, commonly called Rimfa. His mother's name was Fasima Berana. He was a good man, just and learned. He can have no equal in might, from the time of the founding of Kano, until it shall end. In his time the Sherifs came to Kano. They were Abdu Rahaman and his people. There is a story that the Prophet appeared to Abdu Rahaman in a dream and said to him, "Get up and go west and establish Islam." Abdu Rahaman got up and took a handful of the soil of Medina, and put it in a cloth, and brought it to Hausaland.

Whenever he came to a town, he took a handful of the soil of the country and put it beside that of Medina. If they did not correspond he passed that town. So he journeyed until he came to Kano. And when he compared the soil of Kano with Medina soil they resembled one another and became as one soil. So he said, "This is the country that I saw in my dream." And he took up his abode at Panisau. Then he sent in to the Sarkin Kano. The Sarkin Kano Rimfa went out together with his men, and escorted Abdu Rahaman back to the city together with his men, of whom the chief were Hanatari, Gemindodo, Gadungami, Fokai and others, ten in all. Abdu Rahaman lived in Kano and established Islam. He brought with him many books. He ordered Rimfa to build a mosque for Friday, and to cut down the sacred tree and build a minaret on the site. And when he had established the Faith of Islam, and learned men had grown numerous in Kano, and all the country round had accepted the Faith, Abdu Karimi returned to Massar, leaving Sidi Fari as his deputy to carry on his work.

Traduction personnelle :

« Le vingtième Sarki était Mohamma, fils de Yacubu, communément appelé Rinfà. Le nom de sa mère était Fasima Berana. C'était un homme bon, juste et savant. Il n'a pas d'égal en puissance, de l'époque de la fondation de Kano jusqu'à sa fin. En son temps, les shérifs sont venus à Kano. C'était Abdu Rahaman et son peuple. On raconte que le Prophète est apparu à Abdu Rahaman et lui a dit : "Lève-toi et va vers l'ouest pour établir l'Islam. Abdu Rahaman se leva, prit une poignée de terre de Médine, la mit dans un tissu et l'apporta au Hausaland.

Chaque fois qu'il arrivait dans une ville, il prenait une poignée de la terre du pays et la mettait à côté de celle de Médine. Si elles ne correspondaient pas, il passait cette ville. Il voyagea ainsi jusqu'à ce qu'il arrive à Kano. Et quand il comparait la terre de Kano avec celle de Médine, elles se ressemblaient et devenaient comme une seule terre. Il dit alors : " c'est le pays que j'ai vu en rêve " et il s'installa à Panisau. Puis il envoya au Sarkin Kano. Le Sarkin Kano Rinfà sortit avec ses hommes dont les principaux étaient Hanatari, Gemindodo, Gadungami, Fokai et d'autres, dix en tout. Abdu Rahaman vécut à Kano et instaura l'Islam. Il apporta avec lui de nombreux livres et ordonna à Rinfà de construire une mosquée pour le vendredi, d'abattre l'arbre sacré et de construire un minaret sur le site. Et lorsqu'il eut établi la Foi de l'Islam et que les savants se furent multipliés à

Kano et que tout le pays eut accepté la Foi, ABDU Karimi retourne à Massar laissant Sidi Fari comme représentant pour continuer son travail. »

ANNEXE V : les sources islamiques

Islamisation en pays Hausa

Source : in LONGUENESSE, Élisabeth, *Les causes du Jihad d'Usman Dan Fodio à travers un manuscrit de Muhammed Bello (Qadh-al zinâd fi mari hâdha-l-gihâd)*

« Quand à l'affirmation d'Ahmad Baba que les pays de Bornu, Ktsina et une partie de Zakzak et les régions qui les entourent sont des pays musulmans, on peut l'expliquer en supposant que ces pays aient été musulmans dans les temps anciens jusque'à l'époque d'Ahmad Baba et qu'ils aient ensuite apostasié. On peut supposer aussi qu'elle est due au fait qu'il les avait peu fréquentés et en connaissaient mal la réalité. Il aurait donc jugé d'après ce qui lui était apparu et ce qui courait comme information : enfin, on peut supposer que les nombreux musulmans qu'il y a vus se trouvaient [en fait] chez d'autres sultans. La seconde supposition est la plus vraisemblable car s'ils s'avaient été musulmans et avaient eu une religion pure cela aurait été connu et transmis : or nous n'avons jamais entendu dire qu'ils aient abandonné l'état de leurs premiers ancêtres infidèles jusque'à maintenant même s'ils ont simulé le Bien et l'Islam. Ce que l'on trouve au Soudan, dit le plus grand de nos Shaykh-s Gibril b Umar, chez ceux qui mêlent les actes de l'incroyance aux actes de l'Islam, ce n'est pas l'innovation, ni de l'altération, ni de la transformation, ni l'utilisation abusive d'une tradition, non tout cela c'est leurs incroyance dans lequel il demeurent depuis toujours car personne n'a jamais rapporté qu'ils l'aient abandonnée à aucun moment et si quelqu'un avait rapporté un tel fait, cela aura été connu. »

Les souverains du Gobir

Source in PALMER, H,L,: *Western Sudan History: The Raudthât' ul Afkâri* in Journal of the Royal society, Vol 15, n°59, April 1916, p261-273

« The land of Gobir is very sandy and hilly, but there are trees. Of old its people dwelt in Asben, but the Tuareg drove them thence. They remained on the northern boundary of Gobir, till their Emir Chiroma led them forth and they settled in Eastern Gobir, and built the old capital. When Chiroma died the youngest of his sons was made King, for it is said such was the old King's dying request. He was called Muhammad Chiroma.

He waged war on the Emir of Kebbi with his allies Agabba, Emir of Asben and Yacubu Babba, Emir of Zanzara. They laid waste the land of Kebbi and made the Emir of Zanzara ruler over the greater portion of it, as I will relate. There ensued between the Emir of Gobir Muhammad bin Chiroma and the Emir of Kebbi fighting in which the men of Kebbi were worsted twice, and their Emir Humadu captured. He and his principal chiefs were clothed in rags. Thus Gobir grew powerful and extensive, and a power to reckon with to Zanzara and Katsina. After Muhammad died his son Soba was made ruler. When established, he attacked the land of Zabarma and continued his attacks for three years * he raided, and slew, and

looted to his heart's content. Then he returned home, prepared an army, and crossed the Niger to raid Gurma. He took many prisoners, and slew many, and then with much spoil returned to his own country. After this he prepared to attack Katsina and harried Maradi for seven years, but he was unsuccessful, and the Katsinawa wore him down, so he turned and attacked Asben-which is an important city.

He hastened to engage in battle, and sent to the Maguzawa for assistance. The Maguzawa came and surrounded the Asben army with thorn bushes and wood, and then cut them to pieces. The Sarkin Asben fled on foot. The victors sent a horse to Soba and a spear and sword. Soba then left Maradi alone, since it was too much for him. The next year Soba prepared to attack Asben, and advanced to Kwonni, and far into Adar, and took its chief town, and sacked it. He took many prisoners, and returned to Magori. Then the Asbenawa came up with an army and hemmed in Soba. They- came to a place called Fodi, and surrounded Soba and inflicted on him a defeat. Soba's army lost heart because of so much fighting. Soba, however, wished to attack Asben again, and treat the Tuareg as they had treated him. But his army mutinied and left him, and then his son Gwofe was killed by the Asbenawa. His daughter Magajia was also slain. Many Asbenawa were killed-but finally they killed Soba

He met a cruel death. After that the Asbenawa preserved peace and prevented the Gobirawa attacking them-but they gained no advantage.

[Traduction]

« Le pays de Gobir est très sablonneux et vallonné, mais il y a des arbres. Autrefois, ses habitants vivaient dans l'Asben [l'Air], mais les Touaregs les en ont chassés. Ils étaient cantonnés à la frontière nord du Gobir, jusqu'à ce que leur émir Chiroma les fasse sortir et qu'ils s'installent dans l'est du Gobir, et construisent l'ancienne capitale. A la mort de Chiroma, le plus jeune de ses fils fut fait roi, car on dit que telle était la demande du vieux roi à sa mort. Il fut appelé Muhammad Chiroma.

Il [Muhammad Chiroma] a fait la guerre à l'émir de Kebbi avec ses alliés Agabba, émir de l'Asben et Yacubu Babba, émir de Zanfara. Ils dévastèrent les terres de Kebbi et firent de l'émir de Zanfara le maître de la plus grande partie de celles-ci, comme je vais le raconter. Il s'ensuivit un combat entre l'émir de Gobir Muhammad bin Chiroma et l'émir de Kebbi, au cours duquel les hommes de Kebbi furent vaincus deux fois, et leur émir Humadu capturé. Lui et ses principaux chefs ont été vêtus de haillons. C'est ainsi que Gobir devint puissant et étendu, et une puissance avec laquelle il fallait compter avec Zanfara et Katsina. Une fois établi, il attaqua le pays de Zabarma et poursuivit ses attaques pendant trois ans. Il fit des raids, tua et pillà à cœur joie, puis il rentra chez lui, prépara une armée et traversa le Niger pour attaquer Gurma. Après cela, il se prépara à attaquer Katsina et harcela Maradi pendant sept ans, mais sans succès, et les Katsinawa l'épuisèrent, alors il se retourna et attaqua Asben qui est une ville importante.

Il se hâta d'engager la bataille et demanda l'aide des Maguzawa. Les Maguzawa vinrent et encerclèrent l'armée des Asben avec des buissons d'épines et du bois, puis les mirent en

pièces. Les Sarkin Asben ont fui à pied. Les vainqueurs envoyèrent un cheval à Soba ainsi qu'une lance et une épée. Soba laissa alors Maradi tranquille, car c'était trop pour lui. L'année suivante, Soba se prépara à attaquer Asben , et s'avança jusqu'à Kwonni, et loin dans Adar, prit son chef.

Il fait de nombreux prisonniers et pest retourné au Magori. Les Asbenawa sont alors arrivés avec une armée et ont encerclé Soba. Ils arrivèrent à un endroit appelé Fodi, encerclèrent Soba et lui infligèrent une défaite. L'armée de Soba perdit courage à cause de tant de combats. Soba, cependant, souhaitait attaquer Asben à nouveau, et traiter les Touaregs comme ils l'avaient traité. Mais son armée se mutina et le quitta, puis son fils Gwofe fut tué par les Asbenawa. Sa fille Magajia a également été tuée. De nombreux Asbenawa ont été tués, mais ils ont finalement tué Soba.

Il connut une mort cruelle. Après cela, les Asbenawa préservèrent la paix et empêchèrent les Gobirawa de les attaquer, mais ils n'en tirèrent aucun avantage. »

ANNEXE VI : Liste des souverains de Gobir

les trois sources que j'ai comparées

Manuscrit D, chronique d'Agadez, traduction d'Urvoy

CHRONIQUES D'AGADES

159

MANUSCRIT D

Au nom de Dieu clément et miséricordieux, que la bénédiction de Dieu soit sur notre seigneur Mohammed, qu'Il lui accorde son amitié et l'abondance du salut.

Ceci est l'*Histoire des Sultans du Gobir*, de crainte de l'oubli et comme rappel à la mémoire.

Le premier à régner fut le sultan Bana-Tourmi; après lui les sultans Sana-Kafou, Bartoutou, Bartakiskis, Kirtaki, Dagoum, Zaberma, Biamousou, Aouma, Bitharouma, Madjijjir, Qasim, Thida, 'Oudjay, Djila Batadji, 'Antarani, Banarou, Babbadal, Chirouma, Monzaka, Barnakomi, 'Ichou, le sultan qui fut le sultan de la faim, Bachiri, Homdou, Dall Rongomi, Dall Kori, Chirouma, Homdou, Homdad, Chirouma, 'Akel, Goma Sara, Chirouma, Chirouma le Grand, Ouban-douna, Ouban-douna, Bachiri, Ouba-dourou, Homdou, Souba, Yakoulou, Ouban-achi¹, 'Akel, Babari, Della, Dagodi, Bawa, et celui qui gouverna les peuples en son temps le sultan Yacoubou, Nafata, Younfa sous le règne duquel se levèrent les Foulanis², Çalouhou, Gomki, 'Adel, Ihiboutaba, Bachiri, Mayaki, Bawa, Ibrah, Maynessara, Almou, Oumarou, surnommé Dathili, Bako-darey, Batouré, Belarabi, Tounboulki. Également les Emirs de Kano (ou de Konni?), le premier d'entre eux à régner fut le sultan Dan Halima, Gaoudey, Kasou, Mohammed, Djary, Djady, Chaoua.

(Fin. Si Dieu veut³).

en 1470 elle est certaine. Cette ville resta la capitale du Bornou jusque vers 1810. Birni-Bornou veut dire en haoussa : la forteresse du Bornou et désigne souvent les capitales : Birni-n'-Konni, Birni-n'-Ader. etc. N'gazargamou est bâtie sur les bords de la Lobé entre les eaux, c'est-à-dire dans les méandres de la rivière.

Le schéma d'ensemble est donc véridique. Mais que les Touaregs soient la cause de l'installation de la dynastie à cet endroit ; c'est une autre affaire. Peut-être étaient-ils alliés de Dounamani et entrés dans l'Air ils ont embelli les choses à leur avantage, selon leur coutume.

Quant à la suite du récit et les considérations sur le rôle des Amikitanes auprès du sultan du Bornou, il faut n'y voir qu'un pastiche absurde. L'écrivain y a transposé la fin du manuscrit B. (Origines du sultanat de l'Air) en mettant Bornou au lieu d'Air ce qui ne signifie rien, les Touaregs n'ayant joué aucun rôle dans le Bornou, sauf quelques pillages aux lisières nord. Simple naïveté de petit lettré qui transpose carrément des passages dont le caractère littéraire lui a plu.

Donc en résumé, simple anecdote sans grand intérêt, sur une équipée d'une petite fraction touareg dissidente avec un rapport tout extérieur aux véritables origines du Bornou.

1. Premier roi dont les traditions orales des Gobirs ont gardé le souvenir.

2. 1805.

3. Liste intéressante parce que beaucoup plus complète que les listes conservées oralement par les Gobirs eux-mêmes. Les listes de ceux-ci commencent à Ouban-

Boubou Hama, Histoire de Gobir et de Sokoto

Présence Africaine, 1967, Paris

32	
276° - Minjijir	306° - Akal
277° - Mahaman	307° - Goum-Massara
278° - Batchiri	308° - Tchiroma
279° - Kassimou	309° - Batchiri-Dari
280° - Tchida	310° - Batchiri Tchiroma
281° - Gogé	311° - Mahaman Maiguidi
282° - Jilanbatajé	312° - Oubandoma
283° - <i>Guinsarana</i> (Il ordonna au soleil d'arrêter sa course pour lui permettre de terminer une guerre)	313° - Oubandoro
284° - Banazou	314° - Soba
285° - Babadalla	315° - Yacoulou
286° - <i>Tchiroma</i> (Ici commencent les enfants de Tawa)	316° - Ouban-Aché
287° - <i>Mounzaka I</i>	317° - <i>Akal</i> (Il a reçu une lettre d'Ousmane Dan-Fodio à la suite de laquelle il renonça au trône du Gobir)
288° - <i>Mounzaka II</i>	318° - Babari
289° - <i>Mounzaka III</i>	319° - Dan Goudé
290° - <i>Barankami</i>	320° - Baou Zangorzo
291° - <i>Issifa</i>	321° - Yacoubou
292° - <i>Alazi</i>	322° - Nafata
293° - <i>Kalli</i>	323° - Younfa (le paresseux) vaincu par Dan-Fodio.
294° - <i>Joua-a</i>	324° - Salihou
295° - <i>Batchiri</i>	325° - Gomki
296° - <i>Houmadou</i>	326° - Ali
297° - <i>Dalla Goungoumé</i> (le tronc d'arbre qui fut désigné comme roi à la place de Mahaman Natawa).	327° - Jibou Taouba
298° - <i>Mahaman Natawa</i> (ses 11 frères ont été assassinés les uns après les autres en un seul jour)	328° - Batchiri
299° - <i>Dalla Kouré</i>	329° - Mayaki
300° - <i>Baba</i>	330° - Baou Dan Gomki
301° - <i>Tchiroma I</i>	331° - Ibrahima
302° - <i>Tchiroma II</i>	332° - <i>Mainassara Magé</i> (trois fois chef) : il a régné à Tchibiri et Sabon Birni)
303° - <i>Houmadou I</i>	333° - « Almou » (a été trois fois chef)
304° - <i>Houmadou II</i>	334° - Bakouaré Dan Ali
305° - <i>Tchiroma</i>	335° - Datchili Oumarou
	336° - Batouré
	337° - Balarabé (a régné à Tchibiri et à Sabon-Birni)
	338° - Damboude

Liste de Landerloin

Documents de la mission Tilho

III. GOBER.

Origine des Gobéraouas. — Les Gobéraouas racontent qu'ils sont originaires du pays de Kibti ou Guibti dont les chefs étaient appelés *pharaouas*. Ce pays était également habité par les gens de Moussa (Moïse); ceux-ci le quittèrent pour échapper à la tyrannie et, dans leur fuite, furent arrêtés par les eaux d'un grand «*goulbi*»⁽¹⁾; Moussa étendit alors sa main au-dessus des eaux et elles se séparèrent, lui offrant ainsi un chemin par où lui et ses compagnons, au nombre de 6,000, purent passer. Comme les guerriers du *Pharaou* lancés à leur poursuite étaient sur le point de les atteindre, il étendit de nouveau sa main au-dessus des eaux et elles se refermèrent aussitôt, engloutissant leurs ennemis au nombre de 7,000. Seuls, ceux qui ne s'étaient pas encore engagés dans ce chemin ouvert par la puissance de Dieu, furent sauvés; ce sont les Kibtaouas ou Guibtaouas, ancêtres des Gobéraouas.

Longtemps après, une tribu de Guibtaouas aurait quitté son pays, se dirigeant vers le Sud-Ouest, et aurait atteint, après de longues pérégrinations qui durèrent plusieurs siècles, l'Air (ou Azbin).

De là, et probablement sous la poussée des Touaregs, ces Guibtaouas seraient arrivés jusqu'au pays actuellement appelé **Gober**.

Les chefs dont ils ont conservé le souvenir sont :

- | | |
|--------------------|------------------------------|
| 1° Baoua Natourmi. | 19° Tchidakochi. |
| 2° Saa Nakafou. | 20° Jila Batajé. |
| 3° Gobérou. | 21° Guin Tarana. |
| 4° Majiga. | 22° Bakiri. |
| 5° Bartouatoua. | 23° Baha. |
| 6° Banazou. | 24° Dalla. |
| 7° Bartakeskes. | 25° Tchiroma II. |
| 8° Sarataka. | 26° Mounzaka. |
| 9° Saaguilmé. | 27° Tchiroma III. |
| 10° Bartakoum. | 28° Mohammed. |
| 11° Mataoura. | 29° Dalla II. |
| 12° Dangoma. | 30° Angama. |
| 13° Zaberma. | 31° Dan Goma. |
| 14° Bayamoussou. | 32° Tchiroma IV. |
| 15° Oumé. | 33° Mounzaka II. |
| 16° Tchiroma. | 34° Mohammed II. |
| 17° Majira. | 35° Mohammed III, Maý Guitti |
| 18° Kacem. | |

⁽¹⁾ Mot signifiant fleuve en haoussa, mais s'appliquant aussi à toute étendue d'eau un peu importante.

Table des matières détaillée

Abstract	2
Table des matières	2
Introduction	4
Organisation de ce document	5
Présentation du Niger	5
Des conditions climatiques contraignantes	5
Entre Afrique du nord et Afrique noire	6
Point de jonction entre mondes nomade et sédentaire	6
Un pays multi-ethnique	7
Hausa : un peuple et une langue	7
De la difficulté de définir la notion de « Hausa »	8
Diversité du monde hausa	9
Identité hausa, conscience d'être Hausa	10
« Becoming Hausa »	10
Traits caractéristiques du monde hausa	11
Le commerce	12
l'islam	12
Les villes fortifiées (« Birnis »)	13
Sources	14
Rareté des sources disponibles	14
Premières mentions du monde hausa	14
Sources écrites	15
Les sources arabes et en écriture ajami	15
Le fonds d'archives « Boubou Hama » de l'Université de Niamey	16
Archives privées	16
Les sources écrites endogènes	17
Les chroniques	17
La chronique de Kano	17
Les listes dynastiques	18
Témoignages.	22
Sources africaines exogènes	23
Les chroniques d'Agadez	23
Edition et traduction des chroniques	24
Contexte de production et traduction	25
La chronique du Fazzan	25
La chronique des Wangaras	25
La littérature islamique du XIXe siècle	26
Les oeuvres de Mohammed Bello	27
Qadh al Zinâd fi amri hâdla- l gihâd (les causes du djihad)	28
Infaq' l Maysur	28
Les récits des voyageurs européens	28
Les explorations d'Heinrich Barth et de James Richardson	29
Heinrich Barth : explorateur et historien	30
James Richardson	31

Exploration dans le Soudan Central (1850)	31
A narrative of a mission to Central Africa performed in the year 1850-1851	32
Sources archéologiques	32
Types de sites archéologiques du monde hausa	34
Ce que nous dit l'archéologie de l'origine des Hausas	34
Un site funéraire : Durbi Takusheyi	34
Historiographie	38
Époque coloniale	38
Yves Urvoy	39
H.L. Palmer	40
Le temps des indépendances	40
Une histoire africaine par les Africains	40
Une histoire qui privilégie empires et états puissants	41
Histoire nationale et contexte multi-ethnique	41
Renouveau méthodologique, sources orales et traditions.	42
Portée historique des légendes et traditions hausas	43
Origine et formation des états hausas à la lumière des traditions	43
Histoire politique, histoire « globale », études économiques et sociales	44
Nouvelles approches et pluridisciplinarité	44
Apports de l'archéologie	45
Apports de la paleo-climatologie	45
Autres approches et points de vue	46
Aperçu de l'histoire des Hausas	47
Origines	47
Un espace fragmenté politiquement : les cités-états	47
Importance du commerce	48
Islam : des Wangaras au djihad peul	48
L'espace hausa nigérien	49
Katsina et sultanat de Maradi	49
XVe-XVIIIe siècle : une cité-état prospère	49
Djihad et indépendance de Maradi	50
Gobir	50
Expansion du Gobir au XVIIe siècle	50
Point de départ du Djihad d'Usman Dan Fodio	51
Le Gobir indépendant	51
Les états tsosébaki	52
Historiographie	52
Géographie	53
Premières mentions	53
Sources	53
Sources orales	53
Sources écrites	53
Archéologie	54
Histoire des états tsosébakis	54
Origines et émergence	54
Kufan Kanawa : première structure politique hausa dans l'espace tsosébaki	54

Émergence de l'état tsosebaki de Ganuwa au XIVe siècle	56
L'état tsosebaki du XVe siècle au XVIIIe siècle	56
La situation du milieu XVIIIe siècle au XIXe siècle	57
L'état tsosebaki du Mirria	57
L'État de Babaye	57
Le rôle du Damagaram dans le déclin puis la disparition des états tsosebakis	57
Sultanat de Damagaram	58
L'Ader	58
Une situation géographique particulière	59
Un environnement protecteur vis à vis des menaces extérieures	59
Une zone de migration	60
Sources	60
Historiographie	60
Djibo Hamani	60
Nicole Echard	61
Migration et fondation des premières communautés villageoises	61
Nouvelles organisations étatiques	62
Quelques principautés importantes	62
Influences et dominations étrangères	62
Domination du Kebbi	63
Domination par Agadez et les Touaregs de l'Aïr	63
Grandes questions	64
Origines	65
Origine du peuple Hausa, et de sa langue	65
Formation des états hausas	66
Islam et islamisation	68
Introduction de l'islam en pays hausa	69
Les Wangaras	69
Une arrivée plus précoce ?	70
Islam et commerce	70
Une diffusion de l'islam longtemps limitée aux élites urbaines	70
Tentatives d'islamisation au XVe siècle	71
Conséquences politiques	73
Animisme en pays hausa	74
Le culte Bori	74
Une islamisation toujours superficielle au XIXe siècle	75
Les écrits des réformateurs peuls	75
Le constat de Richardson à Zinder	76
La situation à Maradi et Gobir	77
Ader	77
Commerce	78
Commerce transsaharien	79
Esclavage	81
Introduction	81
L'esclavage en pays hausa : un phénomène ancien	82

L'esclavage en pays hausa au XIXe siècle : étude du sultanat de Zinder	83
Une plaque tournante du commerce d'esclaves	83
Sources	83
Témoignages	83
Mohammed Bello : Qadh al Zinâd fi amri hâdla- l gihâd (les causes du djihad)	84
James Richardson, A narrative of a mission to Central Africa performed in the year	
1850-1851	84
Contexte politique	85
Conflits, esclavage et insécurité	85
Traite transsaharienne	88
Traite trans-atlantique	88
Utilisation locale des esclaves	89
Conclusion	90
BIBLIOGRAPHIE	92
ANNEXE I : récit d'origine et légende de Bayyajida	94
ANNEXE II : extraits du récit de voyage de James Richardson	95
Situation politique dans le sud du Niger/nord du Nigéria	95
Sur l'animisme :	95
Sur l'état de l'islamisation dans le Damagaram	96
Au sujet des animistes à Zinder	97
La capture d'esclaves dans le sultanat de Damagaram	97
Le commerce d'esclaves	98
Traites transsaharienne et transatlantique	98
L'esclavage à Zinder	99
ANNEXE III : Les récits d'esclaves ou anciens esclaves	100
Témoignage de Dorogu	100
Témoignage de Bratz	100
ANNEXE IV : chronique de Kano	101
L'islam à Kano sous le Règne de Yaji	101
Islam à Kano sous le règne de Muhammed Rinfa	101
ANNEXE V : les sources islamiques	104
Islamisation en pays Hausa	104
Les souverains du Gobir	104
ANNEXE VI : Liste des souverains de Gobir	107
Manuscrit D, chronique d'Agadez, traduction d'Urvoy	107
Boubou Hama, Histoire de Gobir et de Sokoto	108
Liste de Landerloin	109
Table des matières détaillée	110